



**Histoire de
France ...: Au
seizième siècle
[Tom. VII.-X.]
Au dix-septième**

Jules Michelet

LIREGRATUITEMENT.COM

**Histoire de France ...:
Au seizième siècle
[Tom. VII.-X.] Au dix-**

septième siècle [Tom. XI-XIV

Jules Michelet

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

THE N

TILDEN FCUNOATtONI.

flr%

VU

CD

g CHAPITRE PREMIER.

Le lendemain de la Saint-Barthélémy. — Triomphe de Charles IX. 1575-1574.

5* Quoique la nouvelle sanglante produisît par-

\ ^tout un effet d'horreur, on put croire que le sang

-y s'écoulerait bien rapidement de la terre. Un

.. .,C mois après l'événement, M. de Montmorency, le

^^ chef des modérés, qui n'avait dû qu'à son ab-

^ sence de ne pas périr au massacre, écrivit à la

55i reine d'Angleterre pour excuser le roi (27 sep-

^^^^^embre 1572).

^ Deux mois à peine étaient passés, que la âreine Elisabeth accepta d'être marraine d'une fille de Charles IX, et envoya un prince du

7 | M!g au baptême avec une riche cuve d'or (é'ribvembre).

Huit mois (presque jour pour jour après la Saint-Barthélemy) le plus grand homme du temps, Guillaume le Taciturne, dans sa défense désespérée contre le duc d'Âlbe , traita avec Charles IX, le reconnut pour jprotec^r de Hollande et roi de ce qu'il pourrait conquérir aux Pays-Bas. (Archives de la maison d'Orange, IV^ 117, mai 1573.)

Ce n'est pas tout. Louis de Nassau, l'héroïque frère de Guillaume, travaille pour que l'Empire élise un Roi des Romains, et qu'après Maximilien Charles IX devienne Empereur!

Il appuie le duc d'Anjou pour l'élection de Pologne, et le duc d'Alençon pour le mariage d'Angleterre.

Ainsi la maison de France, couverte du sang protestant, se présente à toute l'Europe appuyée des protestants.

Je n'avais pas compris pourquoi, sur son tombeau et dans tels de ses portraits, Guillaume le Taciturne a le vieiç^p d'un spectre* Je crois maintenant le savoir. w^v^ st pour avoir subi cette fatalité exécrationnelle de boire le ftng de Co-/

Ces étranges phénomènes s'expliquent par la terreur que l'Europe eut de l'Espagne* On crut

— 3 — (1575-lîS74y .

que le coup venait de Madrid, que cehii q^ji^ avait fait la Saint-Barthélemy des Flandres avait fait la nôtre; que la France, emportée si loin, allait être tout espagnole, devenir comme un poignard dans la main de Philippe IL

Hypothèse vraisemblable , très-logique , et pourtant fausse. Sans doute, une seule chose était sage au point de vue catholique, au point de vue du pape et des Guises, de la future Ligue, dont le comité existait déjà dans le clergé de Paris : c'était d'achever la Saint-Barthélémy avec l'aide de l'Espagne, qui offrait toutes ses forces, puis de faire à frais communs l'invasion d'Angleterre* Cela aurait tranché tout* La Hollande eût tombé d'effroi. L'Allemagne était à genoux, et sans doute le protestantisme exterminé de la terre.

Mais, au fond, la cour de France n'était point du tout fanatique. Elle était toute dominée par l'intérêt de famille, et partout trouvait devant elle, en Angleterre, en Pologne, en Allems^{ne}, l'opposition de Philippe II. L'Europe, favorisa la France(?^{ans} ses vues les plus chimériques, et l'on -cul' ce spectacle étrange, que, le lendemain d'un massacre dont chacun avait horreur^{le} roi qui s'en disait coupable eut tout le monde pour lui. Il devint le centre de tout; on semblait de toutes, parts vouloir en-

t^{ser} les couronnes sur la tête folle et furieuse du roi de la Saint-Barlhélemy.

Nous entrons dans un pays étrange et nouveau, la terra incognita, comme disent les anciens géographes. Dans cette terre inconnue, ne nous étonnons pas si nous voyons surgir des monstres.

Le fait le plus imprévu, c^{'est} que, sur ce sol rouge et détrem-pé d'une des plus larges saignées qu'ait faites le fanatisme religieux, la religion baisse tout à coup et n'est plus qu'en seconde ligne. Un dieu blafard, à masque blême, trône à sa place : Politique.

Les huguenots, sauf quelques villes, quelques fortes positions où ils essayent de résister, vont fuir ou se convertir. Les catholiques sont malades; ils tâchent de rester furieux, mais leur cœur n'en est pas moins trouble, comme au lendemain d'un grand crime. Tout à l'heure, par un art habile, un mélange artificieux de grands seigneurs et de canaille qu'on parvient à griser ensemble, on fera l'orgie de la Ligue. Ce qui n'empêchera pas qu'après avoir cuvé son vin ce parti ne doive rester tout aussi énervé que l'autre.

La France, bien observée, est politique ou tiers parti.

Ce n'en est pas un léger signe que le roi, dès

le lendemain de ce fameux coup de force, soit obligé de se faire protéger près de la reine Elisabeth par le premier des politiques[^] M. de Montmorency.

L'Europe entière est politique. Dans l'élection de Pologne, où l'on va donner la couronne au premier conseiller de la Saint-Barthélémy, trois sortes de personnes travaillent pour lui, le pape, le Turc et les protestants d'Allemagne.

Les astrologues assurent à Catherine de Médicis que ses fils seront tous rois. Et la chose en effet devient vraisemblable. Pendant que le duc d'Anjou va être élu en Pologne, la reine mère reprend en Angleterre l'affaire du mariage d'Alençon, et continue en Allemagne la négociation pour faire Charles IX empereur; tout cela, après le massacre, sans même imaginer qu'un si petit événement puisse changer les choses. Cette bonne mère ne s'occupe que de la galante entrevue entre Alençon et Elisabeth. Elle voudrait que les amants se vissent entre les deux pays, « en pleine mer, par un beau jour. »

Le dialogue entre les reines est piquant et curieux. « Je me soucie peu de l'amiral et des siens, dit Elisabeth. Je m'étonne seulement que le roi de France veuille changer le Décalogue et que l'homicide ne soit plus péché. » A ces

paroles aigres-douces, la reine mère répond placidement que, si Elisabeth n'est pas contente de ce qu'on a tué quelques protestants, elle lui permet en revanche d'égorger tous les catholiques (7 septembre 1572).

Donc tout s'arrange à merveille pour la grandeur de la maison de France. Dieu la bénit visiblement. Par élection, mariage, appel des peuples libres, elle va régner sur l'Europe, de l'Irlande jusqu'à la Vistule.

Notre ambassadeur à Madrid écrit plein d'enthousiasme (17 juillet 1573) : « Mon maître, par force ou raisons, vous vous ferez maître du monde. »

Voilà les succès du dehors. Voyons maintenant ceux du dedans.

La Rochelle, Nîmes, Montauban, Sancerre, se mirent en défense avec quelques pays de montagnes. Mais généralement le coup sembla, pour un moment du moins, assommer les protestants. Une trentaine de mille hommes qu'ils avaient perdus n'auraient pas dû abattre un parti qui faisait alors le cinquième de la France. Il y eut panique et vertige. Ils s'enfuirent par toutes les routes. Ceux qui restèrent dans les villes à la discrétion de leurs ennemis se laissèrent mener par troupeaux aux églises catholiques. Chose notable, qui marquait l'affais-

sèment du parti, ils ne résistèrent guère que là où ils pouvaient combattre. On ne vit plus, comme jadis, des hommes désarmés, intrépides, demander et braver la mort. Il y eut toujours des héros, et nombreux, mais peu de martyrs.

Du reste, il ne s'agit pas des protestants seuls. Ce cruel événement eut une influence générale. La mort avait frappé la France. Elle avait fauché la tête et la fleur, - atteint les entrailles.

On lui coupa la tête, je veux dire le génie.

On tua la philosophie, Ramus. On tua Tart, Jean Goujon, et le grand musicien Goudimel jeté au Rhône. La jurisprudence avait péri en Dumoulin, mort d'angoisse et de persécution, peu avant le massacre. Et la loi elle-même décède peu après en Lhôpital, qui mourut de douleur.

C'est l'opération par en haut. Mais, en bas, dans les profondeurs, la France ne fut pas moins atteinte, et à l'endroit vital, la morale de la nation, sa franchise, sa sincérité.

C'est, je crois, de ce temps qu'en français sans demi a voulu dire peut-être.

Un parti immense se trouva tout à coup formé, le parti de la peur, industrieusement hypocrite. On commença à s'apercevoir qu'en effet la Ré-

forme avait tel principe insoutenable» On fouilla, on creusa sa théorie de la Grâce, inconciliable, disait-on y avec la liberté catholique. Au nom de la liberté, on subit les jésuites et Rome, on appela l'Inquisition. L'Espagne vint bientôt pour défendre la liberté.

Les femmes épouvanlées se précipitent aux ^liseSy usent les pieds des saints de baisers, les arrosent de larmes, étreignent la Viei^e protectrice* Elles maudissent ces temples vides qui ne protègent pas leurs croyants.

Donc, la France se convertissait au grand galop, et tout souriait à la cour. Et Catherine écrivait peu après : « Maintenant que nous som* mes délivrés... »

Elle avait cru sage d'écrire partout que le massacre était un accident, que le roi avait été obligé de se défendre contre les protestants et de « se préserver de la cruauté de Coligny. »

Mais en même temps on assurait verbale* ment, surtout en Espagne, que la chose était tramée et préméditée de longtemps.

Laquelle des deux versions soutiendrait-on?

Charles IX, enivré d'éloges et des félicitations de Rome, était tenté de réclamer la gloire de cette longue préméditation. 11 disait follement que non-seulement il avait fait tuer Coligny, mais qu'il aurait voulu le poignarder de sa

main. « Un jour, dit-il , je l'avais fait venir au Louvre tout exprès... Je le menais de salle en salle. Et^ mordieu I c'était fait, n'était que je m'avisai de me retourner et de le regarder. Et j'aperçus ses cheveux blancs. »

Tout cela applaudi. Si véritablement ce sage roi, deux ans durant, avec tant de patience^ avait dissimulé 9 trompant les protestants, trompant les catholiques, Rome et l'Espagne, trompant même sa mère, ses secrétaires d'Etat, tous ses agents diplomatiques, et leur faisant écrire et dire tout le contraire de sa pensée... Oh I si vraiment il avait fait cela, il fallait avouer que

l'étonnant jeune homme avait dépassé tous les vieux, mis dans Tombre les plus ingénieux coups d'État que l'histoire ait contés jamais !

Quelle avait donc été l'injustice des catholiques à son ^ardl El combien durent-ils regretter d'avoir dit que ce bon roi perdrait son droit d'aînesse au profit de son frère I Pendant qu'on l'injurait, immuable, dans son cœur profond, il tissait sans se déranger ce filet sans pareil qui prit les ennemis de la foi.

Aussi, point d'hymne, point d'ode qui égale l'effusion de Panigarola au lendemain de l'événement. Son cœur s'épanche à flots devant le peuple ; nul mot n'y suffit. Les cris viennent et l'abondance des larmes.

Une pièce tellement soutenue, un rôle si bien joué I les Italiens juraient qu'un Français n'y eût jamais réussi, qu'on voyait bien là l'origine maternelle de Charles IX. Bon sang ne peut mentir. Et on devait même dire que les meilleures pièces italiennes en ce genre, comme les Vêpres siciliennes, les noces rouges de Piccininb , le banquet fraternel où César Borgia traita ses capitaines, étaient fort au-dessous [de la Saint- Barthélémy. La seule ombre qu'on y trouvât, c'est que Charles IX n'avait tué que les protestants, au lieu qu'il eût fallu aussi tuer les catholiques, y faire passer les Guises. C'est ce qui fait que Gabriel Naudé, dans son livre au cardinal Bagni, note la Saint-Barthélémy comme un coup d'État a incomplet . »

IjCS Guises furent très-perfides pour Charles IX et très-inconsistants. Le jeune Henri de Guise , qui, désavoué par lui le dimanche, l'avait forcé le lundi à se dire auteur du massacre, dès qu'il l'eut dit, en fut jaloux ; et il voulait lui ôter 'honneur de la

chose, écrivait « que ce n[^]était qu'une colère soudaine que le roi avait eue de la conspiration. »

L'oncle d'Henri de Guise, le cardinal de Lorraine, disait tout le contraire à Rome. Il allait criant que c'était le roij le m seid qui dès longtemps avait tout préparé. Et il faisait écrire, en ce

sens, à la gloire de Charles IX, l'ingénieux ouvrage de Gapilupi.

En réalité, la Saint-Barthélémy, voulue tant de fois et par tant de gens , avait surpris tout le monde, surtout le cardinal. Il était épouvanté de son propre succès. Ce pauvre homme, aussi brave que le Panurge de Rabelais, remua cie et terre pour bien établir que toute la responsabilité revenait à Charles IX. Il n'y eut sorte d'honneur qu'il ne lui en fît, usurpant les fonotions de Tambassadeur de France qui ne disait mot, haranguant le pape au nom du roi, glorifiant son maître dans une belle inscription en lettres d'or, s'arrangeant pour que la cour de Rome, ivre de cet événement , le rapportât uniquement à la gloire du roi très-chrétien.

Il y eut des fêtes à Rome et une franche gaieté. Le pape chanta le Te Deum, et envoya à son fils Charles IX la rose d'or. Le l[^]at, arrivé à Lyon, trouva au pont du Rhône une bande à genoux. On lui dît que c'étaient les braves qui avaient fait la grande besogne. Il sourit, et de bon cœur bénit ces pauvres assassins.

Le duc d'Albe, au contraire, loin de louer la Saint-Barthélémy, se montra insolemment ingrat pour l'événement qui le sauvait. Son maître, Philippe II, resta sombre, sournois, visiblement jaloux.

— IJ

Ni l'un ni l'autre ne voulaient croire à la sagesse de Charles IX, ni lui laisser Thonneur du coup. Le duc d'Àlbe dit avec mépris : c< Chose furieuse, légère et non pensée. » Puis l'éloge de Tamiral. Enfin il s'emporta à dire : c< J'aimerais mieux avoir les deux mains coupées que de Pavoir fait. »

Notre ambassadeur à Madrid, ne pouvant vaincre Tincrédulilé de Philippe II, trouva moyen de le mettre à la raison. Il lui fit venir un moine, le général des Cordeliers, qui avait été en France, et qui dit en furie au roi d'Espagne : « En vérité, je ne sais pas comment la colère de Dieu ne tombe pas sur ceux qui veulent obscurcir l'honneur que viennent de mériter Leurs Majestés très-chrétiennes. »

Philippe II, à mesure qu'il vit que la voix du sang s'élevait partout, se rangea à l'avis du moine , changea brusquement de langage , et soutint qu'en effet Charles IX avait prémédité l'épouvantable trahison. Ce qui, par un chassé croisé fort ridicule, amena la cour de France à nier en Espagne la préméditation.

Dans des dépêches furieuses, Charles IX accuse amèrement le roi catholique, « ingrat et peu soigneux de Dieu, qui ne veut que faire •ses affaires, se tirer d'embarras, et le laisser

— 15 — (lî»73-1574)

en cette danse. •• ï> (Saint-Goar J , 17 mars 1573, dans Groen, IV, app., p. 31-33.)

On voit bien qu'au premier moment les rois^ et spécialement Philippe II, avaient été surpris , éblouis , humiliés de l'audace du

jeune roi de France , de la vigueur du coup, qui contrastait tellement avec leurs tergiversations.

Lorsque le pape Pie V excommunia Elisabeth, le banquier Ridolfi de Londres proposait à Philippe d'exécuter la sentence par l'invasion ou l'assassinat. Marie Stuart y consentait. Mais Madrid hésita; on bavarda un an, et davantage; on consulta le duc d'Albe, qui trouva la chose difficile. Philippe n'osa point.

Elisabeth n'osa pas davantage. Voyant que Marie tramait sa mort, elle eût voulu la faire périr. Aux Anglais qui demandaient l'exécution de la reine d'Ecosse, elle répondait non. Cependant, le 7 septembre, douze jours après la Saint-Barthélémy, elle parut décidée. Elle ordonna aux Écossais ses partisans de demander qu'on la leur livrât « pour la tuer quatre heures après. » Accepté, pourvu toutefois qu'on la tue en présence des ambassadeurs d'Angleterre. » Le ministre d'Elisabeth, Gécil, disait qu'avec ces Écossais on n'en finirait pas, qu'il fallait la tuer en Angleterre même. Bref, il en fut comme en Espagne ; on jasa, et rien ne se fit.

Ni à Elisabeth, ni à Philippe II, la volonté ne manquait, mais l'audace. Et, pour dire basement la chose par un mot de Shakspeare, ils regardaient le meurtre comme le chat regarde un bon morceau, clignant les yeux, sans y risquer la patte.

Charles IX, au contraire, avait l'attitude d'un homme qui a osé ce qu'il voulait, la tête haute et dédaigneuse. Et, comme on ne savait pas qu'il avait osé malgré lui, on le prenait sur sa parole. L'horreur n'empêchait pas qu'on ne sentît le respect craintif que donne une grande audace.

On avait pris une telle opinion du fils et de la mère^ que,,
odle-ci insistant près d'Elisabeth pour le mariage et Tentrevue, la
reine ' d'Angleterre laissa voir quelque peu qu'elle ne vînt à
Douvres. Elle dit qu'une telle dame, après une telle chose, pour
peu qu'elle amenât du monde, ferait craindre que le mariage ne
fût une invasion.

Ce qui est curieux, c'est que, tant folle que fût la chose,
Noailles, évêque d'Acqs, lun des^ sages du temps, et très-intime
confident de Catherine, l'avait conseillée dès le commencement,
en 1571. Il écrivait à la reine mère qu'il était à désirer que le
prince français , au débarqué en Angleterre, se saisît d^tme pla-
ceuse consti-

tuant chef des catholiques qui se fussent ralliés à lui. Auquel
cas, au lieu d'épouser Elisabeth, il Feût tuée, pour épouser Marie
Stuart.

CHAPITRE IL

Fin de Charles IX. 1573-1574.

« Huit jours après le massacre, il vint grande multitude de
corbeaux s'appuyer sur le pavillon du Louvre. Leur bruit fil sortir
pour les voir, et les dames firent part au roi de leur
épouvantement,

« La même nuit, le roi, deux heures après être couché, saute
en place, fait lever ceux de sa chambre, et envoie quérir son beau-
frère, entre autres, pour ouïr dans Taîr un bruit de grand éclat, et

un concert de voix criantes, gémissantes et hurlantes, tout semblable à celui qu'on entendait les nuits des massacres.

Ces sons furent si distincts, que le roi, croyant un désordre nouveau, fit appeler des gardes

pour courir en la ville et empêcher le meurtre. Mais, ayant rapporté que la ville était en paix et Tair seul en trouble, lui aussi demeura troublé, principalement parce que le bruit dura sept jours, toujours à la même heure. »

Ce fait était souvent conté par Henri IV, le soir, quand les portes étaient fermées, à ses plus privés serviteurs. Une sorte de frissonnement lui restait de Charles IX. Quand il en faisait ces récits, il disait : « Voyez vous-mêmes si mes cheveux n'en dressent pas? » Et ils dressaient en effet, si nous en croyons d'Aubigné.

Pendant un an, le Béarnais était resté dans la nécessité terrible de vivre avec Charles IX et de s'amuser avec lui. Il lui avait fallu le suivre dans ses folles courses de nuit, dans ses parties de plaisir à la Grève, à Montfaucon. Ce tragique camarade, qui n'aimait guère qu'à frapper, forcer, briser portes et meubles, jeter tout par les fenêtres, pouvait se retourner sur lui. Il ne parlait que de tuer. On a vu qu'un jour il pensait à tuer Guise, une fois Henri d'Anjou. Une autre fois, averti qu'un la Mole dirigeait son frère Alençon dans les intrigues, il le chercha pour l'étrangler. Il finit, avec tout cela, par ne tuer que lui-même.

Le jour où on le mena au Parlement pour lui faire avouer et signer la Saint-Barthélémy,

son visage, dit Petrucci, était tellement altéré, qu'il parut horrible. Il était long, maigre, voûté, pâle, les yeux jaunâtres, bilieux

et menaçants, le cou un peu de travers (Gastelnau). Ajoutez par moments un petit sourire convulsif où l'œil, en parfait désaccord avec une bouche crispée, prenait dans son obliquité un demi-clignement loustic. — Trait cruel que le dessin du Panthéon et le beau buste du Louvre ont osé à peine indiquer.

Le soir de ce jour maudit^ il fit venir Marie Touchet, et elle conçut un enfant. Digne fruit d'un tel moment, intrigant, brouillon et pervers.

L'Europe savait parfaitement que le roi était fou. Mais elle ignorait à quel point l'était le conseil de France. Nous le savons maintenant par les lettres de Catherine et les dépêches officielles. Ils avaient si peu de conscience de l'horreur qu'ils inspiraient, qu'ils prenaient au sérieux tout ce qu'on leur proposait pour les isoler de l'Espagne. La reine mère, qui a été tellement exagérée par la manie du paradoxe, et dont la facilité, la finesse, la grâce italienne, pouvait imposer en effet, apparaît dans ses lettres follement chimérique. Elle croit qu'Elisabeth, au milieu d'un peuple qui ne parle plus de nous qu'avec exécution, peut ou veut épou-

— iO — (1573-1574)

ser son fils. Elle croit que les princes allemands veulent vraiment pour empereur le roi de la Sainl-Barthélemy. Elle suppose ridiculement que la royauté de Pologne, « que son fils va avoir pour trois millions, en rapportera vingt par an à la France, » etc. (Lettre ms., 50 mai 1573.)

11 est évident que Catherine, Gondi, Birague, évêque Morvilliers, enfin tout ce beau conseil, ayant anéanti en eux tout sens de moralité, jusqu'à ne pouvoir plus même la deviner chez les autres, avaient perdu entièrement la boussole de l'opinion. Ils né-

gocient toujours, comme s'il n'y eût pas eu de Saint-Barthélémy. Ils voguent avec confiance sur la mer des affaires humaines, où leur vaisseau tout à l'heure va faire honteusement le plongeon.

Croira-t-on que le premier envoyé qu'on dépêche à l'Allemagne frémissante, c'est justement ce Gondi, ce vénéneux Italien, qui surprit au fou qui régnait son consentement au massacre?

Une seule chose, nous l'avons dit, était sage au point de vue catholique : adhérer franchement à l'Espagne, s'unir à elle, accabler partout le protestantisme.

Hors de là, pure vanité, pure folie, pure impuissance.

Le naufrage de la royauté était infaillible.

Nous allons la voir en vain s'heurter à la Rochelle, qu'elle ne pourra pas prendre. Nous allons la voir dans deux ans, brisée par le tiers parti. Quatre ans après le massacre, entre ce parti et le catholique se fera une espèce de démembrement de la France (1576).

Mesurons donc la profondeur où celle-ci a reçu le coup de la Saint-Barthélémy. L'événement l'a placée entre deux alternatives :

Unie et subordonnée à l'Espagne, soumise.

Ou bien,

Flottant à part, divisée, impuissante, isolée.

Seulement, au premier cas, le catholicisme vivait par la mort de la France.

Je l'avoue, entre ces fous graves qui nous mènent sagement au naufrage, je regarde plus volontiers le tragique fou Charles IX. Celui-ci, au moins, par son trouble, annonce un pressentiment de la catastrophe imminente.

Il était profondément seul. Quelle que fût l'adresse de sa mère à le tromper là-dessus^ il voyait bien que ses gens n'étaient pas à lui. Dans sa santé déclinante, il alternait de séjour entre une tombe et un désert, entre le Louvre et Fontainebleau. Fontainebleau commençait à être fort négligé; on ne le réparait plus. Les jardins étaient en désordre; le lac même et la belle source furent bientôt à demi comblés. Le Louvre,

plus trisle encore. Les salles, cours, fossés, jardinets, et même encore les Tuileries,^ racontaient la lugubre histoire. Les cadavres enlevés s'y voyaient toujours ; les marbres, toujours lavés, s'obstinaient à rester rouges.

Que disaient ces noirs corbeaux dans leur bruyant concile du Louvre? On ne l'entendait que trop. Ils disaient que la Saint-Barthélémy n'était qu'un commencement, qu'ils avaient pris appétit sur les princes et sur les rois, que dis-je? sur les royaumes. Us flairaient de près les Valois, ils odoraient de loin les carnages de la Ligue et le siège de Paris, saluaient la joyeuse époque du triomphe de la mort.

Le siège de la Rochelle montra combien profondément les deux partis étaient malades; il révéla à la fois la discorde des protestants, la dissolution des catholiques.

La pauvre petite France réformée, échappée au couteau, ne pouvant se fier à nulle promesse, nulle parole royale après Tévènement de Paris, entraînait les yeux fermés dans une lutte sans es-

poir. Elle voyait en face la royauté des massacreurs qui lui lançait tout le royaume, entraînant et Charles IX et la grande masse catholique, même les réformés convertis. Navarre, Condé eux-mêmes furent menés contre la Rochelle, avec leurs régiments des gardes, leurs cinq

cents gentilshommes, et firent les braves à la tranchée.

Nul secours du dehors. Les luthériens d'Allemagne ne firent rien pour nos calvinistes. Elisabeth ne les secourut pas, pas plus qu'elle n'aidait le prince d'Orange. C'est ce qu'affirme expressément l'homme le plus instruit des affaires du temps, du Plessis-Mornay. Le savant M. Groen établit la même chose pour les Pays-Bas (t. V, p. 552).

Pourquoi? pour trois raisons : Elisabeth était reine bien plus que protestante, et haïssait toute révolte. Puis Elisabeth était pape^ et n'aimait point du tout l'Église démocratique; elle avait peur, horreur des puritains, qu'elle voyait maîtres en Ecosse et qu'elle pressentait en Angleterre. Troisièmement, elle suivait l'impulsion du commerce anglais, qui détestait les Espagnols, mais trouvait bon de gagner avec eux. Elle avait hâte de renouer avec Philippe II, avec qui en effet elle s'allia le 1^{er} mai 1575. -H

Elle négociait partout, mais elle restait close dans son île, attentive à l'Ecosse, à la ruine du parti de Marie Stuart. Elle abandonna la Rochelle, fermant seulement les yeux sur une tentative de nos réfugiés qui, sous Montgomery, avec des navires loués aux Anglais, entreprirent d'y jeter des secours. Mais, à la

première vue de la flotte du roi, leurs équipages anglais les emmenèrent au large. Montgomery s'obstina, approcha et faillit périr.

Tellement divisés en Europe, les protestants Tétaient même en France, et jusque dans les murs de la Rochelle. Dans les intervalles des attaques, ils disputaient entre eux. On avait fait la faute insigne de laisser entrer dans la ville le bonhomme la Noue, fort crédule, et qui ne prêchait que la paix. Un parti se forma pour lui donner le commandement militaire, qu'il accepta avec la permission du roi. Heureusement la ville avait pour maire un homme du peuple de grande énergie, un Jacques Henri, formé par l'Amiral, et qui adhéra fermement au parti fanatiquey décidé à combattre et résister jusqu'à la mort. Les fanatiques sauvèrent la ville, la maintinrent libre et république; une ville vainquit la royauté.

Cette prodigieuse résistance, avec celle de la petite Sancerre, est un des plus grands faits de notre histoire. Un peuple se battit comme un seul homme. On voyait, à la marée basse, les femmes et les ministres, jusqu'aux enfants, les pieds dans l'eau, qui marchaient sous le feu, incendiant les vaisseaux qu'on coulait pour fermer le port, attaquant intrépidement les redoutes des catholiques.

Ceux-ci avaient eu tout l'hiver pour préparer le siège. Us avaient à loisir bâti des forts et des redoutes autour du port et de la ville. Dès lors, quoi de plus simplaque d'affamer une ville sans secours, de démolir toutes ses défenses avec rénorme artillerie qu'on avait amenée? C'était l'avis de Biron, de tous les militaires. Deux choses s'y opposaient. Le siège était conduit par le duc d'Anjou : c'était un siège de prince qu'il fallait emporter par de brillants faits d'armes. Tout ce qu'il y avait de princes et de seigneurs en France, Montpensier et Nevers, surtout les Guises, étaient là, et chacun voulait se signaler. On donna coup sur coup des assauts furieux.

On essaya des mines si mal conduites, qu'on s'écrasait soi-même.

On s'accusa alors. On prétendit que Navarre et Condé, Alençon, avertissaient les assiégés, s'entendaient avec eux. On n'était pas bien loin de tirer l'épée les uns contre les autres, Alençon devait, on l'assure, pendant une sortie et de concert avec les assiégés, attaquer le quartier de son frère le duc d'Anjou. Le principal obstacle fut le scrupule des ministres de la Rochelle, qui refusaient d'entrer dans ce guet-apens fratricide. Les assiégés perdirent treize cents hommes, et les assiégeants vingt-deux mille, des princes et nombre de seigneurs, l'argent du parti catholi-

que, bien plus, l'élan de la Saint-Barthélémy. Tout vint s'amortir, s'enterrer dans les fossés de la Rochelle.

Les assiégeants avaient la fièvre, et ils étaient tellement baisés de cœur, qu'à toute attaque ils s'enfuyaient. Les Rochelais s'amusèrent à leur lancer des goujats en chemise, armés de ferailles rouillées.

Le duc d'Anjou fut trop heureux de voir arriver la députation polonaise qui lui apprenait son élection et devait l'emmener. On traita à la hâte. La Rochelle, Nîmes et Monlauban restèrent trois républiques, se gardant et se gouvernant. Le prêche y subsistait, ainsi que chez tous les seigneurs qui n'ataient point abjuré. Partout ailleurs, liberté de conscience (6 juillet 1573).

Nous avons dit comment la cour de France avait acheté son succès de Pologne. L'ambassadeur Montluc jura que le duc d'Anjou et Charles IX n'étaient pour rien dans la Saint-Barthélémy, et promit expressément la liberté religieuse non-seulement pour la Pologne, mais pour la France même. La crainte universelle qu'on

avait de voir la maison d'Autriche faire arriver un archiduc à cette couronne réunit tout le monde pour le duc d'Anjou. Le Turc le recommanda ; le pape et les luthériens d'Allemagne agirent pour lui également. Montluc,

prenant vingt masques, se montrait protestant pour gagner les riches Palatins, et il captait la petite noblesse par des discours démocratiques, des appels à la liberté. Il n'y eut jamais pareille effronterie. Le tout démenti, et l'ambassadeur désavoué, quand les Polonais eurent élu et furent arrivés à Paris.

Curieuse dérision de la fortune. Voilà cette cour, après ce long siège inutile, cet échec de cinq mois, ses forces épuisées et son impuissance constatée, la voilà qui grandit devant l'Europe, accrue d'une couronne, de ce choix glorieux, de cette lointaine royauté d'Orient.

L'imberbe duc d'Anjou trône royalement à côté de son frère entre les longues moustaches, les fourrures de ses Palatins. Les Guises séchaient de jalousie. Us avaient fait tout ce qu'ils avaient pu pour empêcher la paix de la Rochelle ; le bon cardinal de Lorraine disait paternellement qu'il connaissait bien le duc d'Anjou, c(s étant meslé de sa conscience ^ et que le duc avoit juré d'exterminer tous ceux qui avoient été huguenots. » (Lettre ms. de Catherine, 20 mai 1573.)

Ces lettres de la reine mère sont bien étranges. La plus vaine, la plus folle ambition y paraît. On y voit d'une part la pauvreté extrême où Ton est et la peine qu'on a d'emprunter de l'ar-

genl; d'autre part, elle commence tout, elle a envie de tout; il lui faut tous les trônes.

En Lorraine, où elle fait la conduite au jeune roi de Pologne, nous la voyons mener de front je ne sais combien d'autres affaires plus ou moins chimériques.

Elle intrigue, chemin faisant, pour le mariage d'Alençon avec Elisabeth, fait par écrit sa cour au banquier Ridolfi, très-influent à Londres, lui fait faire des présents, et aussi à un Vellutelli, autre intrigant, qui s'occupe du mariage. Elle travaille l'Empire pour Charles IX. Elle abouche son fils Anjou avec le frère du prince d'Orange.

Qui meltra-t-elle aux Pays-Bas, Anjou ou Alençon? Elle aimerait bien mieux le premier. Anjou dit, en passant le Rhin, à Louis de Nassau, qu'il ne fait qu'un tour en Pologne, mais qu'il va revenir et lui mener toute la noblesse de France pour éreinter le duc d'Albe.

Quoi de plus fou dans les romans? Cependant il fallait savoir si, de cette folie, on ne tirerait pas avantage. Depuis deux ans, Guillaume d'Orange était prié, poussé par son frère, le bouillant Louis, pour se lier à Charles IX. Ce grand homme, esprit net et ferme, mais cruellement traîné par la fortune, n'avancait qu'avec répugnance, convaincu qu'il ne gagnerait que

honte et malheur à toucher cette main sanglante. Cependant il avançait. L'épouvantable siège d'Harlem, l'effort désespéré et inutile qu'il fit pour la secourir, le brisa ; il céda en disant qu'il ne céderait pas : « Non, écrit-il, nous ne vendrons pas le pays pour cent mille écus. » Cependant il le fit, nommant Charles IX protecteur de Hollande et maître de tout ce qu'il prendrait aux Pays-Bas (mai 1573).

Et, cette honte bue, l'argent ne vient pas.

Harlem succombe (12 juillet), horrible catastrophe ; deux mille Français, entre autres, passés au fil de l'épée. L'histoire n'a rien gardé de plus amer que le dernier cri de Louis de Nassau à Charles IX avant cette catastrophe. Il y confesse la honte d'avoir voulu le faire Empereur, mais il lui révèle durement la situation de la France. Cette pièce terrible de franchise biffe tous les sots mémoires du temps : « Maintenant, dit-il à Charles IX, vous touchez la ruine, votre État baye de tous côtés, lézardé comme une vieille mesure qu'on raccommode tous les jours de quelque pilotis et qu'on n'empêche pas de tomber... Où sont vos noblesses? où sont vos soldats?... Ce trône est à qui veut le prendre. » (Groen, IV, Appendice, p. 81 .)

Maintenant, comment en novembre trouva-t-on enfin les cent mille écus ? C'est que Catherine,

qui faisait alors la conduite à son bien-aimé roi de Pologne, imagina de le substituer à Alençon, qu'elle n'aimait pas, dans cette future royauté des Pays-Bas. Si la France était pauvre, la reine mère avait une fortune personnelle, et ce fut elle peut-être qui paya.

L'affaire tourna fort mal. Cet odieux argent ne servit en rien les Nassau. Avec ces trois cent mille francs et cent mille encore qu'on donna en mai, Louis se fit tuer, battre, détruire (13 avril 1574).

Guillaume le Taciturne eut cruellement à regretter d'avoir cherché appui en Charles IX, d'avoir eu foi dans ce néant.

Charles survécut un mois à Louis de Nassau.

Mais, avant de mourir, il avait eu le temps de voir combien ses avertissements étaient véridiques.

Ija levée du siège de la Rochelle n'était qu'un commencement de la grande expiation. Charles IX, malade à Villers-Cotterets, y vit arriver une redoutable procession des protestants du Midi; le Languedoc d'abord arriva, puis le Dauphiné, la Provence. Ces grandes provinces n'entraient pas dans l'arrangement qu'une ville avait fait sans les consulter. Elles demandaient des garanties, deux places de sûreté par province, avec des juges protestants, et le culte libre par tout le royaume. Elles demandaient surtout la pu-

nition du massacre, la réhabilitation des morts de la Saint-Barthélémy.

La reine mère trouva la demande insolente.

« Vous n'en demanderiez pas tant, dit-elle, si Condé était encore dans Paris avec cinquante mille hommes. » Ceux-ci avaient avec eux bien autre chose que Copdé. Ils avaient l'opinion, n'étant plus la voix d'un parti, mais celle de la justice même et des catholiques modérés, qui^ dès lors, étaient avec eux.

c(On examinera, » dit-elle. Et cependant elle envoie Biron pour surprendre la Rochelle. Le maire (c'était encore Jacques Henri, l'homme de l'Amiral) surprit les traîtres lui-même, les fit pendre, et la cour en resta couverte de confusion.

Il était constaté que nulle paix n'était sûre. Maintenant que fallait-il faire? J'adresse cette question non à M. Capefigue, mais aux nôtres qui, trop docilement, ont suivi cette impulsion.

Dans l'ouvrage d'un savant jeune homme que j'aimais et estimais {Démocratie de la Ligue, par Labitte, 1841), je lis ces cruelles paroles : « On a maintenant le secret de la démocratie hypocrite du protestantisme, c'était tout simplement une arme contre la royauté, une cuirasse pour la noblesse, » etc.

Sauf Sismondi, tous nos historiens ont traité le protestantisme avec grande sévérité.

M. de Bonald, au contraire, très-bien éclairé par sa haine, a vu que, quelques formes qu'ait pu prendre le protestantisme dans les phases diverses que lui imposait la persécution, son essence est la liberté, la démocratie le principe antimonarchique.

Faut-il répéter ce que nous avons dit :

que, quarante ans durant, parmi les martyrs du protestantisme, on ne découvre que trois nobles?

Les nobles y entrèrent en foule, mais sous Henri II seulement. Et même encore en 1572 où tant de nobles périrent, les listes nominales des morts témoignent qu'il périt infiniment plus de marchands, de gens de robe, d'artisans et de bourgeois.

Le besoin que nous avons de rapprochements et de comparaisons, a conduit souvent à vouloir retrouver le fédéralisme de 93 dans les tentatives que firent en 1573 les malheureux échappés aux poignards des assassins.

Judicieuse assimilation. Les deux faits sont exactement contraires :

La résistance protestante, bien loin de couvrir le retour à la royauté qui fut la pensée secrète d'une grande partie des Giron-

dins, fut dirigé

contre le roi, en haine de la royauté, devenue le synonyme du massacre et du guet-apens.

La résistance protestante n'est pas, comme la girondine, exclusivement urbaine et la ligue des grandes villes. Elle réserve expressément les droits des électeurs du plat pays.

Pardonnons à ceux qui cherchèrent quelque moyen de résister. N'accablons pas des vieilles injures de la Ligue une minorité héroïque dont la lutte fut un miracle.

Toute son histoire est en ce mot : Le protestantisme, né peuple, essentiellement industriel pendant quarante ans, ne se montre dans les temps qui suivent que par ses hommes d'épée (les seuls qui puissent résister); mais, au siècle de Louis XIV y son immense majorité est peu^de encore, industrielle, et la Révocation de l'édit de Nantes fut précisément l'exil de l'industrie française.

Que vois-je au seizième siècle? Que le protestantisme seul nom donne la République, dont la Ligue tout à l'heure fera la contrefaçon, la grotesque caricature.

Je dis qu'il donne la République, l'idée et la chose et le mot.

Le mot. C'est, sous son influence, que république, chose publique, mot appliqué jusque-là à tous les gouvernements, va devenir le nom propre du gouvernement collectif.

La chose. Le 16 décembre 1573, le génie du Languedoc, exercé, depuis deux cents ans dans les États de ce pays, trace d'une main ferme et habile le plan d'une constitution républicaine, non pour

s'isoler de la France^ mais, au contraire, pour la gagner et l'envelopper tout entière. États provinciaux tous les trois mois, États généraux tous les six mois. Garantie pour les catholiques, qui payeront sans résistance la contribution générale de guerre.

Aux termes du premier règlement fait à Nîmes par une assemblée mixte de protestants et de catholiques, le conseil de chaque province comptera deux bourgeois pour un noble (Popelinière, janvier 1575). La double représentation du Tiers-état, tant discutée plus tard, en 1788, est ici accordée d'emblée. Voilà la Révolution anticipée, en fait, de trois cents ans.

Mais, à côté du fait, il faut la théorie, ridée. C'est par leur action mutuelle que se fait la force; il y faut et l'âme et le corps.

Cette âme éclate en 1575, par un livre de génie.

Petit livre, d'érudition immense, improvisé cependant le lendemain du massacre, échappé d'un cœur ému et grandi sous les poignards, qui, dans son danger personnel, a reçu la lumière de Dieu.

Gaule et France, France-^jaMa^ c'est le titre de ce livre, qui, de Genève, envahit toute l'Europe, est traduit en toutes langues. Nul succès n'a été si grand jusqu'au Contrat social

L'auteur, Hotman, était devenu protestant à la Grève en voyant mourir Dubourg. Protestantisme d'humanité, de raison et d'examen, qu'il appliqua d'abord contre le droit romain, cette machine de tyrannie, puis contre la tyrannie même.

Ce n'est pas que ce grand homme méconnaisse le droit romain. Loin de là, il dit lui-même qu'on peut en tirer des trésors.

Mais il doute fort sagement qu'à deux mille ans de distance la loi de l'Empire convienne à un monde tellement changé.

Hotman, comme Jean-Jacques Rousseau, arri[^] vaut tard et le dernier des grands hommes de son siècle, vint merveilleusement préparé.

Pour lui, rillustre Cujas, illuminant le droit romain, lui donnant sa valeur historique, avait fait sentir qu'il fut le droit de tel âge, de telles mœurs, et non le droit du genre hu* main.

Pour Hotman, le grand Dumoulin a préparé l'unité des coutumes nationales, attaqué les deux vieilles forteresses qui stérilisaient la terre de leur ombre, droit papal et droit féodal, reven-

— 5ff — (1575-1574)

diqué l'immortelle légitimité de la propriété libre contre l'usurpation du fief.

Hotman contiut-il le petit livre brûlant de la Boétie, le Contr'un[^] écrit dès longtemps en 1548, mais imprimé seulement en 1578? Nul douté qu'il n'en courût des copies.

Le livre de la Boétie fut intitulé Le Contr'un. Celui d'Hotman aurait pu s'intituler Le Pour tous.

Il déclare que le droit appartient à la majorité des citoyens.

Il suit la France gauloise, germaine, carlovingienne, capétienne, et montre qu'à toute époque elle a eu (plus ou moins, mais enfin a toujours eu) un gouvernement coUectif.

Qu'il se trompte sur tels détails, comme le dit M. Thierry, qu'il s'exagère la part de l'élection, de la délibération publique, dans

ces époques obscures, il n'en a pas moins raison au total. Les chefs gaulois, mérovingiens, ont consulté leurs guerriers; les empereurs carlovingiens ont consulté leurs grands, et spécialement leurs évêques; les capétiens leurs pairs, etc.

11 se moque avec juste raison et du petit consul privé, et des parlements de juges, qui voudraient donner le change, et se faire prendre pour héritiers des grands parlements nationaux.

ff575.1574) — 36 -.

Livre profond, vrai, lumineux, qui donna ridenlité de la liberté barbare avec la liberté moderne, relia les races et les temps^ restitua l'unité et l'âme, la conscience historique de la France et du monde.

Du reste, comme démolition de la royauté, toutes les théories de républiques ne valaient pas Charles IX. Spectacle étrange, prodigieux, scandale pour le ciel et la terre. L'âme furieuse du fou, comme un misérable clavier frémissant au hasard, était à la première main audacieuse qui jouait dessus. Son frère Anjou Tenlraîna à vouloir étrangler la Mole, le favori d'Alençon. Il l'entraîna à tout briser chez un gentilhomme qui refusait d'épouser une fille salie par Anjou. Trois rois {France, Pologne et Navarre), avec leur valetaille, firent le sac et le pillage nocturne de cette maison.

Le jour, c'étaient des chasses folles. Charles IX s'y blessa encore en janvier. S'il ne chassait, il sonnait tout le jour du cor de chasse, jusqu'à déchirer ses poumons et vomir le sang. Alors il fallait s'aliter. Tout le monde s'arrangeait en vue de sa mort prochaine.

A en croire la Vie de Catherine, compilée récemment sur les dépêches des ambassadeurs

de Florence et les papiers des Médicis, la France adorait la reine mère. Si les documents français n'établissaient le contraire, le bon sens y suffirait. Sa réputation de mensonge, et l'impossibilité de traiter avec elle, sa fortune personnelle dans une telle pauvreté publique, son maquignonage de femmes (elle en envoie une à la Noue pour le mettre en son filet), tout l'avalisait, la rendait odieuse. Son fils Alençon, haï d'elle, le lui rendait à merveille. On dit qu'il avait voulu s'entendre avec Henri de Navarre pour l'étrangler de leurs mains.

(V. aussi Nevers, I, 177.)

On avait horreur de voir que, par la mort de Charles IX, elle serait régente encore. Les Bourbons, les Montmorency, suivis des mare* chaux et de tous les grands seigneurs, vinrent dire qu'il fallait un lieutenant général, Alençon, avec les États généraux.

Cette immonde Jézabel avait opéré un miracle, l'unanimité. Le plus austère des protestants, Mornay, jusque-là contraire aux alliances politiques, se dément et se résigne à celle des catholiques. Les plus violents catholiques, un Goconas; qui avait racheté des protestants pour les torturer, se démentent, et, pour alliés, acceptent des protestants.

Au moment de l'exécution, Alençon eut peur,

hésita y et son confident la Mole alla tout dire à Catherine.

Il faut la voir là dans son lustre. Elle avait en main la bête sauvage; elle la met en furie en lui faisant croire que c'est à sa, vie qu'on en veut. Il était alors alité; elle le tire de son lit, et le fait

partir la nuit de Saint-Germain pour se sauver à Paris. Enveloppé par sa mère, ne sachant rien que par elle, Charles IX disait furieux : « Ne pouvaient-ils attendre au moins quelques jours ma mort si prochaine? »

Catherine, qui toute sa vie, avait paru comme de glace, et qui peut-être, avant la Saint-Barthélémy, n'avait pas fait d'acte féroce (sauf le meurtre de Lignerolles), étala dans cette circonstance une cruauté inattendue. Elle fit une grande tragédie de ses craintes pour son fils. On avait trouvé chez la Mole je ne sais quelle poupée de cire, destinée -à une opération de nécromancie. Elle prétendit que cette image était celle du roi, qu'on devait la percer d'aiguilles, pour que son cœur, sentant les coups, languit et se desséchât. Elle fit infliger à la Mole une effroyable torture qui le fit parler dans ce sens. La torture n'était guère moindre pour le malade lui-même, qui, déjà tellement troublé, se sentait comme mourir sous d'invisibles piqûres.

Elle avait mis à la Bastille l'aîné des Montmorency. Elle n'osait le faire mourir tant que vivait son frère Damville, gouverneur du Languedoc. Pour y pourvoir, elle envoya à Damville un Sarra Marline, un de ses braves italiens, assassins de profession. En Poitou, la Noue résistant aux femmes qu'elle avait essayées d'abord, elle lui dépêcha un homme, homme, il est vrai, trop connu, Maurevert, le tueur du roi.

Ces misérables tentatives, dont elle n'eut que la honte, ne l'auraient pas tirée d'affaire sans deux circonstances. Damville, qui régnait paisiblement en Languedoc, se soucia peu de compromettre cette royauté, ne bougea pas. D'autre part, le nord de la France ne s'émut pas davantage. Le pays de sapience la poli-

tique Normandie, montra peu de disposition à rentrer dans la carrière aventureuse des guerres de religion. Plusieurs villes recurent aisément les proies* tants, mais plus aisément encore les abandonnèrent. La seule forte résistance fut celle de Montgomery, qui tint dans Domfront. Catherine le prit par ruse, lui faisant dire par un de ses parents que, s'il capitulait, il ne serait remis qu'au roi, qui le laisserait aller quelques jours après. Quand elle l'eut, elle jura qu'elle n'avait rien promis, qu'elle ne pouvait se dessaisir de Thomme qui avait tué Henri II; elle joua Tin-

consolable yeuve, comme dans Tèpitaphe hypocrite qu'on voit sous son urne (au Louvre). Ce mari qu'elle n'aimait point, et mort depuis tant d'années, lui redevint cher tout à coup. Elle fit montre de sa vendettas le sensible cœur de cette Artémise n'eut point de soulagement qu'elle n'eût vu elle-même en Grève le supplice de Montgommery.

Catherine trouva encore secours dans la faiblesse du duc d'Alençon et du roi de Navarre, qui désavouèrent leurs partisans, et signèrent un acte craintif d'obéissance et de fidélité. Us auraient voulu échapper, et Marguerite de Valois se chargeait d'en sauver un; mais ils se connaissaient trop bien ; chacun d'eux était sûr que le premier qui serait libre ne se soucierait plus de l'autre et le laisserait au filet. La reine mère, qui les avait avilis par leur déclaration, pour les mettre plus bas encore, les fit interroger par le président de Thou. Humiliation singulière pour la couronne de Navarre. Mais le jeune Henri, qui, après tout, sentait qu'il ne risquait guère, répondit assez fermement. Le décapiter, ou Tempoisonner, c'eût été faire plaisir aux Guises, les grandir. D'ailleurs, tout tremblait, la reine mère n'était sûre de rien; son fils bienaimé était en Pologne, et Charles IX était mourant.

On s'en tint à couper la tête à la Mole et a GoconaSy plus tard à Montgomery.

Le 1^{er} mai, Catherine écrivait que son fils était guéri. Le 20 mai il était mort.

L'historien de Thou, qui était jeune alors, mais qui a été informé de plusieurs circonstances secrètes par son père, le très-servile instrument de Catherine, le président Christophe de Thou, affirme trois choses :

Premièrement, que Charles IXvaulait envoyerla reine mère en Pologne, rejoindre le duc d'Anjou. Il comprenait qu'elle avait tout fait pour ce fils bien-aimé, surtout la Saint-Barthélémy. Il voyait très-bien que le conseiller de cet acte, Retz, son ancien gouverneur, n'était nullement sûr pour lui, et n'agissait désormais que pour son frère, le futur roi. La reine mère lui demandant une grâce nouvelle pour Retz, il répondit sèchement : c< Qu'il n'était déjà que trop récompensé. » Celte défaveur fut peut-être la raison réelle qui fit partir Retz pour l'Allemagne. Quand Catherine conduisit Anjou et laissa le roi à Villers-Cotterets, elle témoigne par ses lettres qu'il était irrité contre elle, et elle travaille à l'apaiser. (Cath., Lettres mss. de nov. 75.)

Deuxièmement, de Thou affirme que tout le monde croyait Charles IX empoisonné. Par qui? par les Italiens, par sa mère et Retz? ou bien

IS1S-I574) • 4S

par les Guises? Récemment encore^ il avait failli tuer Henri de Guise, qui avait tiré Tépée dans le Louvre pour une querelle, et Henri n'avait échappé qu'en demandant grâce à genoux. Plusieurs pensaient que le roi pouvait être tenté de fermer sur les Guises les portes du Louvre, et d'en faire, avec ses gardes, une seconde Saint-Barthélémy,

De Thou, en dernier lieu, assure que les tOr ches livides qu'on lui trouva dans le corps firent croire à l'empoisonnement. Bien entendu que Galherine, dans une lettre ostensible, maternelle et trempée de larmes, dément expressément ce bruit.

Je crois, en réalité, que les Italiens étaient fort impatients de sa mort, qu'au milieu de tant de négociations avec la maison d'Orange et les protestants d'Allemagne, Charles IX eût pu, un matin, par un revirement subit, leur échapper, s'en aller droit à la Bastille, s'entendre avec Montmorency.

Mais je crois en même temps que Charles IX, qui prenait lui-même tout moyen possible de s'exterminer, leur épargna cette peine.

Alité souvent dans les derniers mois, les exercices violents lui manquant, il se jeta dans une autre voie de mort, dans les jouissances de femmes, les uns disent avec Marie

Touchet, les autres avec la jeune reine, qui lui avait donné une jSue^ et pouvait lui donner un fils- Tout près de la mort, il dit cependant qu'il était charmé, pour lui, pour la France, de ne pas laisser de postérité.

Et une autre pétrole de sens : Qu'on ne connaissait pas son frère Anjou, qu'il ne répondrait nullement à l'attente publique, qu'on saurait, dès qu'il serait roi, quel homme c'était.

11 ne se fiait point à sa mère. Et ce ne fut pas à elle qu'il fit sa dernière prière. Il se souvint alors de la seule personne qui lui eût donné un sentiment élevé et tendre, et dit à un de ses officiers : de le recommander à mademoiselle Touchet.

Les catholiques assurèrent qu'il avait fait une très-belle fin catholique. (Lettre ms. de MoriU Ion à GranveUe.) Les protestants, les politiques (Lesloile, entre autres, qui recueille les bruits de Paris), disent au contraire qu'il eut une fin très-repentante, qu'il adressa à sa nourrice protestante les regrets les plus pathétiques sur la Saint-Barthélémy.

Qui put le savoir au juste? la reine mère tenait le Louvre, et l'on n'en sut rien que par elle.

De Thou dit qu'en lui témoignant une confiance absolue, le mourant disfdmula ses vérita-

bles sentiments, qu'il l'eût éloigné des affaires, mais que, dans cette fin hâtive, il n'avait qu'elle à qui il pût laisser le gouvernement et le maintien de l'ordre public.

Quelque soin qu'on prît de l'entourer, de le tromper, il avait senti sans nul doute la grande et universelle malédiction qui devait le poursuivre à jamais. Il avait, par le massacre, dispersé par toute la terre des missionnaires de haine éternelle. Sa folle vanterie de préméditation avait été prise au sérieux et des protestants et des catholiques. Rome dans ses éloges exaltés, Genève dans ses furieuses satires, étaient d'accord là-dessus. Un cri unanime,

lui vivant, commençait déjà contre sa mémoire, cri horriblement strident, aigre, aigu à son oreille.

Cri de haine, mais cri de risée. Il avait servi Philippe II. Pour lui le profit, pour Charles la honte. Le duc d'Albe en parlait avec le dernier mépris. Le duc de Tlnfantado avait dit naïvement : c< Mais pourriez-vous bien me dire si ces gens-là qu'on a tués n'étaient pourtant pas des chrétiens? »

Les redoutables paroles de Louis de Nassau^ d'un mourant à un mourant, qui lui furent portées à Paris par le martyr Chaslelier, et qui lui furent certainement articulées mot pour mot par ce héros fanatique, durent lui traverser le

cœur d'une lame fine et pénétrante, plus qu'aucun stylet d'Italie.

11 lui dénonçait la ruine de la royauté, du royaume : a La France est à qui vetU la prendre, x)

SeuleAient, il était sensible que la vieille qui succédait (sous l'homme-femme Henri III) épuiserait tous les degrés de Top-probre, que par eux la France boirait la honte comme l'eau.

Nous voyons dans ses lettres cette grande reine politique tout occupée d'acheter pour son fils un collier de femme, par accommodement toutefois, devant prendre les perles une à une à mesure qu'il viendra de l'argent.

Cet argent vient si peu, qu'en mai elle implore Rouen pour en tirer un petit don de quarante mille francs. En juin, elle implore Venise pour obtenir un emprunt des marchands; mais, comme ils ne veulent prêter, elle prie le duc de Ferrare de l'appuyer de son crédit, celui de la France ne suffisant pas.

A l'arrivée d'Henri III, quand elle alla le recevoir, toute la cour était si pauvre, que les seigneurs, en plein hiver, mirent leurs manteaux en gage à Lyon, et, sans un prêt de cinq mille francs que lui fit un domestique, la reine mère et ses filles y auraient engagé leurs jupes.

CHAPITRE m

Des sciences arait la Saint-Barthélémy.

Que rhistoric est pesante ! Et comment le grand souffle du seizième siècle, qui naguère me donna mon élan de la Renaissance, m'a-t-il brusquement délaissé ? Gomme, chaque matin, en me rasseyant à ma table, je me trouvais si peu d'haleine, si peu d'envie de poursuivre cette œuvre ?

C'est justement parce que j'ai suivi fidèlement le grand courant de ce siècle terrible ! J'ai déjà trop agi, trop combattu dans ces derniers volumes ; la lutte atroce m'a fait tout oublier ; je me suis enfoncé trop loin dans ce carnage. J'y étais établi et ne vivais plus que de sang.

Mais, une fois tombé dans la fosse de la Saint-Barthélémy, ce n'est plus l'horreur seulement qui envahit l'histoire. C'est la bassesse en toutes choses, la misère et la platitude. Tout pâlit, tout se rapetisse / Et il ne faut pas s'étonner si le cœur manque à l'historien.

Que ferai-je ? Je retournerai un moment en arrière, et je reprendrai force aux grandes sources de vie généreuse que j'avais laissées derrière moi.

Car, pendant qu'à l'aveugle je m'acharnais à l'histoire du combat, enfermé dans la mort et ne voyant plus qu'elle, la vie sous terre a coulé par torrents.

M^e en ce moment exécration de la Saint- Barthélémy, j'ai parlé de Paris, du Louvre, des Tuileries, du palais de la reine mère, où la veille se tint le conseil du massacre. Mais, dans le jardin même de ce palais tragique, un inventeur, un simple, un saint, Palissy, a inauguré les sciences de la nature.

Je viendrai à lui tout à l'heure. Auparavant, un mot sur l'histoire des génies sauveurs qui, à travers les destructions, ont réparé, consolé et ^éri.

Spectacle touchant, mais bizarre. En dessus, la politique et la théologie roulent leur char d'ai* rain, admirées et bénies de l'humanité qu'elles

écrasent. En dessous^ la science suit leur course, le baume à la main, ramasse les victimes el rapproche les lambeaux sanglants.

C'est une histoire immense et difficile que je n'ai nullement la prétention de raconter.

Je veux me donner le bonheur de l'indiquer seulement^ non pour servir aux a]utres qui la liront bien mieux ailleurs, mais pour me servir à moi-même. Entrant dans les temps ide bassesse, de mensonge, qu'il me faut passer, je m'arrêterai ici, je m'y assoirai un moment ; j'y boirai un long trait d'humanité, de vérité.

Qu'on sache donc qu'au seuil de ce siècle sanglant commencent deux grandes écoles des ennemis du sang, des réparateurs de la pauvre vie humaine, si barbarement prodiguée.

Au moment où Copernik donne au monde la révélation de la terre, ceux-ci semblent lui dire : « Vous n'avez trouvé que le monde; nous trouverons davantage; nous découvrirons l'homme. »

L'homme et son organisme intérieur, dont Vésale est le Christophe Colomb, — l'homme et la circulation de la vie, dont le Copernik fut Servet.

Son mariage enfin avec la Nature, leurs profondes amours, et leur identité. C'est la révélation de Paracelse.

Parlons de celui-ci d'abord.

Pour entrer dans celle voie neuve, il éût nécessaire d'en arracher d'abord l'épouvantable amas de ronces qu'on y avait mis depuis deux mille ans. 11 fallait que cet amant impatient de la Nature, avant d'aller à elle, la délivrât par un grand coup.

Paracelse était homme de langue allemande et né, dit-on, dans les montagnes de Suisse. On ne sait guère quelle avait été sa vie. Il fit son coup d'Etat à trente-quatre ans. Ce fut à Baie, en 15^e, au point solennel de l'Europe où le Rhin tourne entre trois nations, que ce Luther de la science mit sur un même bûcher tous les papes de la médecine, les Grecs et les Arabes, les Galien et les Avicenne. Il jura qu'il ne lirait plus, et se donna à la Nature.

Chercheur sauvage des mines et des forêts, ce gnome ou cet esprit fouille la terre, interroge les sources, converse avec les plantes, intime ami des Alpes, confident des Carpathes, amant des vallées du Tyrol. L'humanité malade le suit; il peuple les déserts.

Il eut cela de commun avec Copernik, qu'observateur pénétrant entre tous, il domina l'observation, lui donna la raison pour guide et pour maîtresse.

Ayant brisé l'autorité des livres, il en brisa

une autre dont on se défait difficilement, celle des sens et de l'apparence. Il hasarda, d'un instinct prophétique, le mot de la chimie moderne, le mot de Lavoisier : L'homme est une vapeur condensée, qui retourne en vapeur.

Dès ce moment, quelle facilité d'amalgame ! La barrière est rompue entre l'homme et la nature. L'un et l'autre est chimie. La médecine est chimie, comme la vie elle-même dont elle est la ré-, paration.

Adieu tous les miracles et les interventions surnaturelles. L'homme peut tout, mais par la Nature. Nul miracle que de Dieu le Père. Un malade disant qu'il s'est muni du corps du Christ, Paracelse prend son chapeau : « Puisque vous avez déjà un autre médecin, je n'ai rien à vous dire. »

Il disait, non sans cause, que sa réforme était bien autre chose que celle de Luther. La Grâce qu'enseigne Paracelse, c'est celle de la Nature, son hymen avec l'homme. Il les croit tous deux d'une pièce, assimile leurs lois, y voit l'identité de génération et d'amour. Vues fécondes qui menèrent bientôt Gessner à classer les plantes par la génération, Gésalpin à assimiler les semences végétales à l'oeuf des animaux, à professer le rapport des deux règnes.

M. Cuvier et d'autres ont enfin avoué, proclamé le génie, tant contesté, de Paracelse. Eli!

qui en douterait, en ouvrant au hasard son livre surprenant, mais touchant et sacré, sur les mala* dies de la femme? Personne encore (ô temps barbares!) n'avait compris nos mères, nos femmes, chère moitié de l'espèce humaine. Ce grand homme dit le premier : « La f«nme est tout autre que l'homme ; elle est un être à part ; ses maladies sont spéciales. Elle est sous l'influence souveraine d^un seul organe. Elle est un monde, pour contenir un monde. » Haute révélation physique, première explication profonde et sérieuse du Fons viventium (la source des vivants, la fontaine sacrée d'où court le torrent delà vie).

L'Allemagne s'est prise à la nature, qu'elle pénètre par la chimie. La France à l'homme, qu'elle révèle, explique par l'anatomie. Pourquoi, de toutes parts, les grands anatomistes viennent-ils étudier à Paris? On Ta vu de nos jours encore. L'anatomie, la chirurgie, les arts hardis du fer, sont ici, non ailleurs : ici un scalpel acéré d'analyse, et dans la main et dans l'esprit.^

Quel spectacle plus grand que cette école de Paris, de 1551 à 1534, quand, devant la chaire de Gunther, deux héros furent en face, le Belge et l'Espagnol, le grand Vésale, le pénétrant Servet?

Je dis héros. 11 fallait l'être ppur triompher de tant d'obstacles. Jusqu'en 1555, ce fut un hasard

OU un crime de disséquer. Heureusement, un homme de vingt ans, que rien n'épouvantait, Yésale, dès 1534, est à lui seul le pourvoyeur de récolle de Paris.

Rien n'était plus hardi. Où prendre des cadavres ? aux Inno-cents, dans la population serrée du quartier marchand de Paris? C'étaient des corps malades, et dangereux dans les épidémies fréquentes de Tépoque. Sur cette terre pestiférée du grand cimetière

des Innocents, la nuit erraient des filles, l'écœurant près des Charniers et faisant Tamour sur les tombes.

Montfaucon valait mieux. Mais quoi? c'était la justice du roi et les pendus du roi. Les descendre d'un gibet de trente pieds, souvent observé des archers, c'était chose hasardeuse. Les parents y veillaient souvent, le peuple aussi, avec sa haine et ses terreurs, 'ses contes d'enfants tués par les juifs, de corps ouverts vivants par les médecins. Le hardi disséqueur eût pu périr disséqué sous les ongles.

Mais plus le péril était grand, plus grand fut Tamour de la science.

Ce cadavre pour lequel il venait de hasarder sa vie, de quel œil perçant il le regardait! de quelle ardeur d'étude, avide, insatiable! Le fer, la plume, le crayon à la main, il disséquait, dessinait, décrivait.

Il ne quitta Paris que pour un autre laboratoire, meilleur encore, l'armée de Charles-Quint. Il y fut justement à la terrible époque où cette armée fut décimée, détruite, où les vieilles bandes de Pavie furent exterminées par leur maître (1558- 1539). Les corps ne manquèrent pas. Vésale, d'une expérience infinie à vingt-huit ans, avait vu l'homme le premier. Il enseigna à Padoue, il imprima à Baie (1543). Cette ville, libre entre toutes, permit et divulgua la grande impiété. Le corps humain, ce mystérieux chef-d'œuvre, que, pendant tant de siècles, on enterrait sans le comprendre, éclata dans la science par la description de Vésale et les planches attribuées au Titien.

Au moment même, un Français, Charles Estienne, fils et successeur du grand imprimeur, avait fait imprimer une complète

description de l'homme, mais elle ne parut que plus tard. Celles d'Estienne et de Vésale furent très-probablement TcBuvre collective, le résumé des travaux communs de l'école de Paris.

Due pensée possédait cette école, une recherche qui remplit tout le siècle, recherche parallèle à celle du mouvement des cieux; c'est celle du mouvement intérieur de l'homme, la gravitation de la vie et la circulation du sang.

Le sang solide, c'est la chair ; la chair fluide, c'est le sang. Ce n'eût été rien de savoir les

formes arrêtées de Torganisme, si on ne Tavait poursuivi dans sa fluidité qui fait son renouvellement.

Dès le commencement du siècle, l'inquiétude commence sur cette question. On dispute sur la saignée. Où vaut-il mieux saigner? Au mal, ou loin du mal, pour en distraire le sang et l'attirer ailleurs? Gela mène à chercher comment circule le sang. Cent ans durant, on poursuit ce mystère.

A Paris Sylvius, à Padoue Acquapendente, décriront les valvules qui, baissées, relevées tour à tour, admettent et ferment le courant. Les maîtres de la science, même Vésale et Fallope, niaient Texistence de ces portes et méconnaissaient le mystère, quand déjà il était trouvé, décrit et imprimé.

L'Aragonais Servet, élève de Toulouse et de Paris, dans son orageuse carrière où il ne sembla occupé que de ramener le christianisme à la prose et à la raison, aperçut sur sa route ce secret capital de la circulation du sang. Il Ta longuement, nettement, doctement expliqué dans un livre de théol<^e où on ne serait guère tenté de le chercher, délivre, hélas ! brûlé avec Fauteur sur

un bûcher de Genève où on mit toute l'édition, ce livre survécut par miracle en deux exemplaires seulement, qui tombèrent du bûcher,

jaunis par le feu et roussis. Il en existe un heureusement à notre grande bibliothèque. Le secrétaire de l'Académie des sciences vient de réimprimer les pages de la découverte.

La fonction première fut connue, celle qui ne peut comme les autres se suspendre ni s'ajourner, celle qui inexorablement, minute par minute, doit s'exercer sous peine de mort. Condition suprême de la vie, qui semble la vie même.

Servet n'avait pas dit la route par où il arriva. Il fut pour la retrouver un demi-siècle encore et le génie d'Harvey. Mais le fait fut connu. L'humanité put voir avec admiration le charmant phénomène de délicatesse inouïe, le croisement de cet arbre de vie « où la masse du sang, dit Servet, traverse les poumons, reçoit dans ce passage le bienfait de l'épuration, et, libre des humeurs grossières, est rappelée par l'attraction du cœur. »

Une larme du genre humain est tombée sur cette page. Un transport de reconnaissance, un ravissement religieux, une horreur sacrée saisit l'homme en surprenant Dieu sur le fait dans sa création incessante du miracle intérieur qui dépasse l'harmonie des cieux.

Qu'est-ce que le XVI^e siècle en son fait dominant? La découverte de l'arbre de vie, du grand mystère humain. Il ouvre par Servet, qui

trouve la circulation pulmonaire, et il ferme par Harvey, qui démontrera la circulation générale. Il enferme Vésale, Fallope,

elc, fondateurs de l'anatomie descriptive ; Ambroise Paré, créateur de la chirurgie.

Ainsi monte sur ses trois assises la tour colossale de la Renaissance, — astronomique, chimique, anatomique, — - par Copernik, Paracelse et Servet.

Gomment s'étonner de la joie immense de celui qui vit le premier la grandeur du mouvement?

Un vrai cri de Titan, devant cette audace de l'homme, échappe à Rabelais dans son PàfUch gruél : « Les dieux ont peur 1 »

Mais, si prodigieuse que fût cette tour, il y manquait le dôme, la lanterne ou la flèche hardie, qui fermerait les voûtes. On se rappelle ce moment décisif où sur l'effrayant exhaussement de Santa Maria del Fiore, sur cette menace architecturale qu'on ne regarde qu'en tremblant, Brunelleschi, le fort calculateur, ose, avec un sourire, jeter le poids de la lanterne énorme, et dit : « La voûte en tiendra mieux I »

Telle fut rimpression du monde, quand pardessus ces constructions colossales^ quand pardessus Colomb et Copernik, par-dessus Yésale et Servetj Luther et Paracelse, un homme, armé du rire des dieux , de ce rire créateur qui fait

les mondes, posa le couronnement, Véducatim humaine de la science et de U nature.

Le bon et grand Rabelais, à ces génies tragiques, aux foudroyants théologiens, aux chimistes fougueux, aux furieux anatomistée (Fallope obtint des corps vivants), à ces effrayants médecins de Tâme et du corps, Rabelais ne dit qu'un mot, en souriant : « Grâce pour l'homme! »

Nourri dans la campagne, avec les plantes, à Montpellier ensuite, la ville des parfums et des fleurs, il avait pris leur âme et le sourire de la nature, la haine de Tanti-physis (antinature), la peur que la science nouvelle ne refît une scolastique.

Ces côtés de Rabelais n'ont été, je Tai dit, mis en pleine lumière que par un paysan, un solitaire, ami des plantes, comme fut le bon docteur de Montpellier, le compatissant médecin de l'hôpital de Lyon. Tous s'étaient arrêtés, au seuil du livre, rebutés et découragés, ne voyant pas qu'à l'homme malade, nourri, comme la bête, de l'herbe du vieux monde, il fallait d'abord donner la Fête de Vâne, pour pouvoir dire ensuite avec la belle prose:

Assez mangé d'herbe et de foin !

Laisse les vieilles choses... Et va!

Le procédé de Rabelais est justement celui

de Paracelse. Pour guérir le peuple, il s'adresse au peuple, lui demande ses recettes; pas un remède de berger, de juif, de sorcier, de nourrice, que Paracelse ait dédaigné. Rabelais a de même recueilli la sagesse au courant populaire des vieux patois, des dictons, des proverbes, des farces d'étudiants, dans la bouche des simples et des fous.

' Et, à travers ces folies, apparaissent dans leur grandeur et le génie du siècle et sa force prophétique. Où il ne trouve encore, il entrevoit, il promet, il dirige. Dans la forêt des songes, on voit sous chaque feuille des fruits que cueillera l'avenir. Tout ce livre est le rameau d'or.

Le prophète joyeux qui semble aller flottant comme un homme ivre, marche très-droit; qu'on y regarde bien. Dans sa

course fortuite, en apparence, il touche justement et saisit les traits essentiels qui dominent tout :

L'écœurement de la vie[^] l'impatience de l'homme pour se donner l'ivresse d'un moment et l'infini des rêves, est signalée par le bizarre éloge du Pantagruélion. Dans l'amortissement des temps énervés qui vont suivre, un grand et sombre phénomène doit commencer bientôt, l'invasion des spiritueux.

Dans la science, le fait supérieur qui les résume tous relie les découvertes, et constitue Fen-

semble comme tout harmonieux[^] la circulation de la vie, la solidarité de l'être, l'infatigable échange qu'il fait de ses formes diverses, les emprunts mutuels dont s'alimentent les forces vivantes, tout cela est dit au passage capital du ParUagrud[^] dans une magnifique ironie. Mes dettes! dit Panurge, on me reproche mes dettes! Mais la Nature ne fait rien autre chose; elle s'emprunte sans cesse, se paye pour s'emprunter encore, etc.

L'ouvrage, comme on sait, est un pèlerinage vers l'oracle de la Lumière. Deux énigmes poursuivent les pèlerins sur tout le chemin ; elles reviennent partout en vives satires : l'une, c'est la justice[^] la mauvaise justice du temps, stigmatisée de cent façons; l'autre, c'est le mariage, la femme[^] ce nœud essentiel des mœurs et de la vie.

La Loi, la Grâce, la justice et l'amour, c'est bien là en effet la double énigme qui contient tout le reste, le problème profond de ce monde. Le grand rieur le pose. Nul génie ne l'eût résolu. Le temps seul, de ce livre obscur, permet à chaque siècle d'épeler une ligne.

Le seizième siècle est admirable ici. Il sent que tout tient à la femme. Non pars^ sed totum. L'éducation de la femme occupe le grand

Luther, et ses maladies Paracelse. Sa satire, son éloge, remplissent la littérature, les livres d' Agrippa, de Vives. Elle domine ce temps, le civilise, le mûrit, le corrompt.

Rabelais voit en elle le sphinx de Fépoque qui seul, en bien, en mal, en sait le mot. En face des Catherine et des Marie Stuart, de divines figures apparaissent pour venger leur sexe. Nommons-en deux, l'admirable Louise, la femme du grand Dumoulin,- qui le délivra de captivité, qui vécut et mourut pour lui.

Nommons celle qui continua le martyre de Coligny dans les cachots, madame l'Âmirale, ce la perle des dames du monde. »

CHAPITRE IV

La décadence du siècle. Le triomphe de la mort.

Au temps sauvage de la Saint-Barthélemy, nous avons vu cette vive étincelle, la Gaule et France d'Hotman. L'idée marche, quoi qu'il advienne; elle avance toujours, ou par la mort, ou par la vie. Ici, seulement, sur quoi va-l-elle projeter sa lumière? Sur un monde détruit, ce semble, où a passé la mer de sang.

Hotman dédie son livre à l'Allemagne, mais il n'y a plus d'Allemagne. Luther est au tombeau. Hotman écrit à Genève. Mais Genève est malade, malade de la mort de Calvin^ malade du bûcher de Servet.

Rome, nous l'avons dit, dès Ghaïies-Quinl, est un désert. Elle vit maintenant sous l'ombre

(lf>72) _ 62 —

mortelle de Philippe II Le galvanisme des Jésuites, l'ingénieuse fabrication des grandes machines de meurtre (la Ligue et la guerre de Trente ans), ces miracles du diable, sont féconds, mais pour la mort seule.

De sorte que toute vie semble ajournée pour quelque temps. Et le pouls ne bat plus. Les grands hommes sont morts. Moins un, le prince d'Orange, tous sont ensevelis, et c'en est fait de la forle génération qui commença le siècle. On n'entend plus de bruit; il semble qu'il n'y ait plus personne. Des hommes tout petits remplissent la scène, vont et viennent, l'occupent de leur ridicule importance. Les Mémoires, secs et pauvres dans l'âge si riche que nous avons passé, abondent maintenant et surabondent.

L'histoire ne sait à qui entendre. Assez, assez, bonnes gens, vous vous gonflez en vain, et vous croyez crier. Toutes vos voix ensemble ne font pas la voix d'un vivant : c'est Taigu petit cri des vaines ombres : « Resonabant trisle et acu* tum. »

J'aperçois bien là-bas quelqu'un qui vit encore, ce malade égoïste, clos dans son château de Montaigne. Je vois ici, caché dans les fossés des Tuileries, ce bon potier de terre, Palissy, ^qui enseigne avec si peu de bruit, quoi? Les •arts de la terre, la science qui dans su» sein

— 65 — {lô7«)

cherche le filet des eaux vives. Mais tout cela si humble^ tellement à voix basse, que l'on entend à peine. A toute voix vivante, il semble qu'on ait mis la sourdine.

Non-seulement la nature a baissée, la taille humaine est plus petite» mais Thomme se déforme. Un pauvre art, triste et laid, ccmimencera tout à l'heure. Je ne sais comment cela se fait, mais du jour où ce bon Ignace accoucha de son ordre bâtard, mêlé du monde et du collée, du Janus à double grimace, l'art et les lettres ont grimacé. Une époque grotesque et coquettement vieille s'ouvre pour nous ; une invincible pente nous y porte; c'est fait, nous glissons.

Les forts en seront indignés, mais ils glisseront comme les autres. Ou ne résiste pas aisément à son temps. Hélas! faut-il le dire? l'architecture de Michel-Ange, dans son capitole et ailleurs, est déjà pauvre, impuissante et sénile.

Il nous revient bien tard, cet indestructible Titan. Il vit encore en 1564, si près de la Saint-Barth41emy, en plein âge de décadence.

Il y entre, il le sent, et il en est plein de fureur. Il laisse pour adieu un dessin choquant et barbare, une espèce d'arc de triomphe qu'il élève, ce semble, «u dieu nouveau, la Mort.

Représentez -vous un ossuaire immense, au

haut duquel des génies acharnés, avec une joie sauvage, éteignent, foulent, écrasent la torche fumante de la vie. Le reste n'est qu'os et squelettes. Us paraden avec un rictus d'une hilarité diabolique, et vous croyez les entendre qui font sonner en castagnettes leurs mâchoires vides, leurs dents ébréchées.

Voici bien pis, la mort galante. L'ardent, le coquet, l'acharné ciseau de Germain Pilon, qui fouille si âprement la vie, à force de la dégrossir, aboutit au cadavre. Regardons bien au Louvre le romanesque et passionné monument de sa Valentine. En voici l'histoire en deux mots

Le Milanais Birague, homme de sang et de meurtre sous sa robe de président, voulait, pour récompense du conseil de la Sainl-Barthélemy, se coiffer du chapeau rouge, devenir cardinal et chancelier de France. Mais il était marié; sa femme, Valentina Balbiani, ne l'arrêta pas longtemps : elle mourut après le massacre, et sa tombe en porte la funèbre date.

Pour faire taire les mauvaises langues, et constater sa profonde douleur, le bon mari demanda à Germain Pilon un somptueux tombeau. Il lui recommanda d'y bien montrer ses larmes et son inconsolable amour. C'est la partie grotesque. L'artiste a traduit ce mensonge par ces deux Amours hypocrites qui font mine de vou-

loir i^eurer, et feraient plutôt rire s'ils n*étaient Touverture de Tart désolant, grimacier, qui viendra.

Tout autre est le sépulcre, admirable, vraiment pathétique. Ce fiévreux génie y mit six années de sa vie, un travail terrible et son âme. Sculpture de volonté immense, sombre roman de marbre, où l'on sent que l'auteur a vécu et vieilli, plein des soucis du temps, sans con- 4(olation idéale; pas un trait d'immortalité.

La dame, au long nez milanais, aux longues mains à doigts effilés, d'une grande él^anoe italienne, porte une riche robe de brocart, d'un fort tissu qui se soutient, pas assez pourtant pour cacher que ses bras amaigris ne la remplissent pas; les manches

flottent vides et tristement dégingandées. Quelque chose, on le sent, a creusé lentement; elle a dû souffrir longtemps, se plaindre peu.' En main, elle a un petit livre. Non la Bible, à coup sûr, gardez-vous de l'en soupçonner. La Bible serait un aliment. Ce volume imperceptible doit être un petit livret de prières qui^ sans cesse répars, ne disent plus rien à l'esprit, qu'on mâche et remâche à vide.

La grande dame a devant elle un objet à la ffiode, un de ces petits chiens de manchon dont on raffolait alors. Échantillon des vanités galantes «t des futilités du temps. Le pauvre petit animal

a pourtant l'air de comprendre; il voit bien qu'elle n'y est plus et que ses yeux nagent; il lève inquiètement la patte pour la réveiller... En vain; elle tient le livre ouvert, mais ne tournera]dus le feuillet de toute l'éternité.

II semble que l'artiste ne pouvait quitter cette pierre. Après avoir sculpté la femme, il s'est acharné à la robe, y a comme usé son ciseau* Mais, cette robe achevée, surachevée dans l'infini détail, après qu'il y eut mis de plus les faciales fleurs de lis de chancelier, tout cela fait, Pilon ne put pas la lâcher encore.

Il se remit à sculpter jusqu'à ce qu'elle fût en quelque sorte exterminée par le ciseau. Et il fallut pour cela qu'elle ne fût plus une femme. Il fit en bas-relief le corps comme il pouvait être un mois peut-être après la mort, cadavre demi-masculin, tristement austère et sans sexe, quoique le sein rappelle désagréablement ce que fut cet objet lugubre.

Ce n'était pas assez encore. Sous la femme, le corps mort, les vers... Dessous, quoi? le néant. — Un petit vase, urne mesquine (qu'on a eu tort de supprimer au Louvre), offrait la iraduction

dernière de la vie, et disait que de la belle dame, de la grande dame, de la pauvre Italienne, il ne restait qu'un peu de cendre.

Œuvre savante, ardente, mais choquante, pé«

nible, de laideur volontaire, d'outrage calculé à la nature... Assez, cruel artiste I assez, épargnena! grâce pour la femme et la beauté I... Non, il est implacable... La femme, reine fatale du seizième siècle, qui l'a tant mûri, tant gâté, endurera celte expiation. Règne la Mort, et qu'elle soit perçue par tous les sens! Femme ou cadavre, il la poursuit dans Fhumiliation dernière, la livre à la nausée, — ayant mis dans Todieuse pierre l'odeur fade de la tombe humide et le dégoût anticipé du temps pourri qui va venir.

li574-1576) _ 68 —

CHAPITRE V

Henri ID. 1574-1576.

Henri HI n'eut pas plutôt appris qu'il était roi de France, qu'il s'enfuit de Cracovie. l\ emportait aux Polonais les diamants de la couronne. En revanche, il leur laissait un autre trésor, les Jésuites, que le nonce avait fait venir, et qui devaient faire la ruine du pays. Organisant la persécution chez ce peuple, jusque-là si tolérant, ils amèneront à la longue la défection des Cosaques au profit de la Russie. C'est le premier démembrement.

En vain quelques serviteurs avaient dit au roi que, dans le danger du pays, alors menacé de la guerre, son départ avait l'effet d'une fuite devant l'ennemi, que ses lauriers de Jarnac.

son prestige de roi élu par cette chevalerie d'Orient qui gardait la chrétienté, tout cela allait disparaître, et qu'il arriverait en France abaissé, découronné. Il partit. Tous les Polonais, dans leur simplicité héroïque, courent après et se précipitent. Le grand chambellan l'atteint, prie, supplie î pour prouver sa fidélité, à leur vieille mode, il tire son poignard, s'ouvre la veine^ boit son sang. Mais tout cela inutile. Henri proteste que la France est envahie, et qu'il lui faut se hâter.

Cependant il prend le plus long, par TAulriche et par ritalie. Au grand étonnement de TEurope, il reste deux mois en Italie. Il avait toujours, disait-il, désiré de voir Venise. On Ty reçut avec des honneurs, des fêtes, un triomphe inimaginable, sous les arcs de Palladio, comme si le roi fuyard eût rapporté les dépouilles des Sélim et des Soliman. Venise voulait Tacquérir, le gagner, se l'assurer contre Philippe II. On prodigua pour lui les miracles ingénieux de la plus charmante hospitalité. En lui montrant l'Arsenal, on lui fit cette surprise de construire une galère pendant sa visite. Au conseil, le doge le fit asseoir au-dessus de lui, lui donna une boule dorée et le fit voter, comme citoyen de Venise. Le conseil, d'un coup de baguette, décoré et changé en bal, est tendu de tapis turcs. A la

place des vieux sénateurs, deux cents jeunes dames de Venise, ravissante apparition, s'empa* rent de la salle et dansent, toutes vêtues de taf-* fêtes blanc, avec un doux éclat de pertes.

Bref, le roi fut trop bien reçu et comme étouffé dans les roses. Il traîna en Italie, si bien et tant qu'il y resta. Je veux dire qu'il y laissa le peu qu'il avait de viril ; ce qu'il rapporta en France ne valait guère qu'on en parlât. .

On put en juger dès Turin, où le duc de Savoie tira de lui sans difficulté l'abandon de Pignerol. S'il eût, comme on l'en avait prié à Venise, voulu la paix en France pour se fortifier contre Philippe II, il eût gardé soigneusement Pignerol, cette porte de l'Italie, cette prise sur le Piémont, sur le duc de Savoie, qui était rhomme de l'Espagne.

Mais déjà ce triste roi, énervé, fini, était dans la main de sa mère; elle le suivait dans le voyage par un homme à elle, Cheverny. Toute l'affaire de Catherine, c'était de garder l'influence; or, comme la petite cour française qui revenait de Pologne avec Henri III lui conseillait d'assoupir la guerre religieuse en France, Catherine n'espérait supplanter ces favoris qu'en se déclarant pour la guerre. Elle était donc trèsbelliqueuse, mais quoi? sans armes ni force, sans argent. Cette attitude menaçante ne pou-

vait manquer de décider l'alliance des politiques et des protestants, c'est-à-dire de brusquer la crise, qui montrerait la radicale impuissance de la royauté.

Les politiques hésitaient encore, Montmorency, leur chef, étant à la Bastille, Navarre, Alençon prisonniers. Damville, échappé, sentit qu'il n'y avait de sûreté que dans les armes et l'alliance de Condé, protecteur des églises protestantes, qui ne demandait que liberté pour tous, avec les États généraux.

Voilà Henri III en France sous sa mère, qui lui fait prendre cette folle initiative de recommencer la guerre. Le spectacle fut curieux. Le vieux Montluc, qui était la guerre incarnée, balafré, borgne, débris de soixante ans de combats, vint leur dire qu'ils se perdaient, qu'il fallait la paix à tout prix. Mais la reine mère fut plus guerrière que Montluc ; elle opposa son veto aux négocia-

tions. Et cela, au moment où toutes ressources étaient épuisées, où la cour savait à peine si elle aurait à dîner, où la reine fut trop heureuse d'emprunter cinq mille francs à un de ses domestiques.

Le caractère original de ce gouvernement de femme, c'était de prodiguer l'encre et le papier. On écrivait lettre sur lettre, ordre sur ordre de poser les armes. On y gagnait des

réponses sèches ^ durement ironiques. Tout le monde riait du roi, et les Guisçs qui le voyaient agir pour eux, et les protestants qui n'avaient rien à gagner aux ménagements. Un seigneur catholique écrivait : « Si vous ne vous arrangez, vous serez bientôt aussi petits compagnons que moi. » Et Monlbrun, en Dauphiné, chef des bandes calvinistes : « Gomme ! le roi m'écrit comme roi!... Gela est bon en temps de paix.

Mais en guerre, le bras armé, le cul sur la selle, tout le monde est compagnon. »

De sa personne, le roi tuait tout respect de la royauté. Il avait produit, au retour, Teffet le plus inattendu. Il vivait enfermé, comme une jeune dame d'Italie, craignait Pair et le soleil. Sa toilette, plus que féminine, laissait douter s'il était homme, malgré un peu de barbe rare qui pointait à son menton. Il n'allait ni à pied ni à cheval, à peine en carrosse; on l'avait porté en litière vitrée à travers la Savoie. Pour voiture, il préférait un joli petit bateau peint, réminiscence des chères gondoles vénitiennes, dont il regrettait le mystère. Couché tout le jour chez lui, il se levait pour se coucher sur celte barque, bien enveloppé de rideaux et mollement porté sur la Saône.

La seule chose qui l'intéressât, c'étaient les farces italiennes en tout genre, farces de bouf-

fous, ou processions tragi-comiques. A ces processions, on le vit tout couvert des pieds à la tête, et jusqu'aux rubans des souliers, de petites têtes de mort; souvenir galant et lugubre de la jeune princesse de Condé, dont il s'était dit chevalier, et dont il avait par toute l'Europe porté le portrait au cou. C'était la facile guerre qu'il faisait au mari, pendant que celui-ci en Allemagne levait une armée protestante et ramassait contre lui une épouvantable tempête.

Lyon, trop sérieux, l'ennuyait. Il se fit, au cours du Rhône, ce portier vers le Midi, en terre papale, à Avignon. Terre classique des processions, où il fut régala à grand spectacle des courses de flagellants. Ces comédies indécentes, propres à stimuler la chair bien plus qu'à la réprimer, étaient, pour la belle jeunesse qui suivait partout Henri III, une luxurieuse exhibition de sensualités réelles et de fausses pénitences. La France y gagna du moins la mort du cardinal de Lorraine. Ce dignitaire de l'Église, qui, à cinquante ans, gardait la peau délicate de sa nièce Marie Stuart (comme on le voit dans les portraits), voulut faire aussi le jeune homme, prit froid, et n'en releva point. On en rit fort; une tempête qui éclata à sa mort fit dire à tous que les diables fêtaient l'âme du cardinal.

Ces bons pénitents, qui faisaient risée de leurs flagellations, furent sérieusement étrillés. Damville vint, sous le nez du roi, lui prendre Saint-Gifles, et consumma à Nîmes l'alliance des catholiques modérés avec les protestants, se déclarant, lui catholique, lieutenant du prince de Condé. Ceci le 12 janvier (1575). Le 10, Henri III avait reçu devant la petite ville de Livron une humiliation sanglante, reçu en propre personne. Passant près de cette ville, il saisit l'occasion de faire briller ses favoris, et les envoya à

l'assaut. Mais les rustres qui gardaient leurs murs, sans considérer que c'était la plus belle jeunesse de France, leur firent un cruel accueil. Les femmes même s'en mêlèrent avec une animosité fort originale, accueillant les bruits faux ou vrais qu'on commençait à faire courir sur les amitiés d'Henri 111.

Il reçut l'affront, le garda. Il licencia l'armée, ne sachant comment la payer; il laissa tout le Midi devenir ce qu'il pourrait.

Il s'en allait vers le Nord, peu accompagné.

Les seigneurs, las de ne le voir qu'à grand'peine à travers ses favoris, avaient tous pris leur parti, et rentré chez eux. Sa cour était un désert. Table vide et pauvre. Le peu d'argent qui venait était lestement ramassé par les jeunes amis du roi. Henri 111 était si bon, qu'il

ne pouvait rien refuser. Ordre aux secrétaires d'acquitter les dons du roi sans faire les observations -qu'ils se permettaient jusque-là ; ordre de signer sans lire. Voilà le commencement de ces fameux acquits au comptant qui, dès lors, ont signalé la générosité royale d'Henri III à Louis XV, des Mignons au Parc-aux-Cerfs.

Puisque ce mot de mignons est arrivé sous ma plume, je dois dire pourtant que je ne crois ni certain ni vraisemblable le sens que tous les partis, acharnés contre Henri III, s'accordèrent à lui donner. Le pauvre homme, à qui l'on suppose des goûts d'empereur romain, était reT venu d'Italie dans une grande misère physique, ce semble, usé jusqu'à la corde et tari jusqu'à la lie. Les poules en vieillissant deviennent coqs et prennent le chant, et les femmes prennent la barbe. Lui, déjà vieux à vingt-trois ans, il avait subi la métamorphose contraire; il était devenu femme jus-

qu'au bout des ongles. Il aimait les parures de femme, les parfums, les petits chiens ; il prit les pendants d'oreilles. Il en avait les manières, les grâces, et, comme elles, il aimait les jeunes gens hardis et duellistes, les bonnes lames, qu'il supposait plus capables de le protéger.

Plusieurs des prétendus mignons furent les premières épées de France ; tels étaient d'Éper-

(1574-1578) —Te-

non, Joyeuse. Le frère du roi, Alençon, avait pris aussi pour mignon Bussy d'Amboise^ homme d'une force, d'une adresse extraordinaires, connu par des duels innombrables et toujours heureux.

Entre les mignons et sa lière, il oscilla toujours. Il est facile de juger la vaine politique de celle-ci. Davila, son panégyriste, et les documents de famille qu'a extraits M. Alberi, sont bien obligés de se taire en présence des propres lettres de Catherine, qui démontrent son imprudence, son étourderie, et sa pitoyable attitude quand eWe se trouva au fond du filet qu'elle avait ourdi elle-même.

Nous l'avons dit, au retour d'Henri III, pour se maintenir au pouvoir et ruiner les pacifiques qui entouraient le nouveau roi, elle se déclara pour la guerre, contre l'avis des Vénitiens, contre celui de Montluc et de tous les militaires.

Il est vrai qu'elle couvrait sa responsabilité en recommandant à son fils « de se faire fort, » d'arriver armé et terrible. Conseil difficile à suivre dans un tel épuisement, quand la guerre de la Rochelle avait pris neuf cent mille écus d'or rien qu'en gratifica-

tions, et la paix sept cent mille écus (de Thou). Elle couvrait cette folie d'une assurance extraordinaire, d'une har-

diesse qu'on admirait^ d'un grand mépris de la haine publique. « Je ne m'en soucie, disait-elle, qui le trouve bon ou mauvais. »

(Fontanieu, 358, Berne rétrospective^ XIY, 256 ; Giov. Michel, éd. Tomaseo, 244.)

Sage conduite qui serra le nœud des protestants et des politiques. Les premiers, vainqueurs d'avance, crurent pouvoir dicter leur traité.

En avril 1575, ^ils pétrifièrent Henri III de leurs demandes, plus fortes que n'en fit jamais Coligny.

Gomment se tirer de là? Gatherine, fort embarrassée, fit encore bonne mine en disant que l'on pouvait d'un seul coup abattre les politiques. Monlmorency-Damville, le roi du Languedoc, était malade, allait mourir ; on pouvait sans hésiter empoisonner son aîné, qui était à la Bastille. Eux morts, c'était fait du parti. L'ordre fut donné , dit de Thou, et déjà on avait ôté au prisonnier ses serviteurs, lorsqu'c^ apprit que son frère, loin de mourir, était rétabli, en état de le venger.

Des gens qui n'avaient de salut qu'en de tels expédients n'étaient pas bien forts. Henri III savait lui-même que, si son frère lui échappait et rejoignait Damville , c'était fait de la royauté. Malade après son sacre, du même mal

d'oreille qui tua François II, il se croyait empoisonné par Alençon. Il: fil venir le roi de Navarre (qui depuis a conté le fait) ; il lui dit : a Ce méchant va donc hériter du royaume ! »

Et il le pria instamment de le tuer, lui assurant qu'il y serait aidé par le duc de Guise» Le roi de Navarre refusa, et Alençon s'enfuit six mois après (15 septembre 1575; Nevers, I,

Ce fut un coup de foudre pour la mère et le fils. Catherine, dans le dernier effroi, écrit au duc de Nevers de rassembler des troupes en hâte ; son fils Alençon s'est sauvé (lettre ms. du 18); toute la cour court après lui, et demain toute la France. Voilà l'héritier du trône à la tête des politiques.

Avec sa goutte et sa colique, Catherine se met en route pour tâcher d'apaiser son fils, de le tromper, de diviser, s'il se peut, la nouvelle ligue, de faire la paix à tout prix. Mais elle laisse près d'Henri III des conseillers qui soutiennent que, s'il traite, il n'est plus roi. Dans une lettre très-vive et très-forte (28 septembre 1575), elle lui dit : « Il faut céder... Sans la paix, je vous tiens perdu, vous et le royaume. » Elle craint surtout qu'Henri III, dans son désespoir, n'aille au-devant de la mort.

En quoi elle le juge bien mal. Ses velléités guerrières tenaient uniquement aux incitations de son favori du Guast. Du Guast jetait feu et flamme ; il embarrassait son maître, devenu le meilleur homme du monde, Henri III, pour ne pas l'entendre, s'en allait avec sa femme aux reposoirs (ou petits paradis) qu'on avait faits dans la ville et où l'on priait pour la paix; il y chantait des litanies. Si même on en croyait l'Estoile, dans cette grande crise publique, il s'était avisé de rapprendre la grammaire et s'amusait à décliner.

Cette lettre du 28 septembre paraît avoir été écrite le soir du jour où elle vit son fils Alençon à Ghambord. Il ne l'écouta même pas, disant qu'avant toute parole il lui fallait la délivrance de

l'aîné des Montmorency. Ce qu'elle fit à l'instant, espérant trouver dans son p^{rl}^ sonnier délivré un médiateur.

Le médiateur réel était l'hiver imminent. La grande armée allemande qu'amenaient Condé hé^{*} sitait à se mettre en route. Un détachement de deux mille hommes entra, conduit par Thoré, l'un des Montmorency. C'était offrir aux catholiques une trop facile victoire. Ces deux mille furent enveloppés par dix mille, par Guise et Strozzi. Deux armées, fort superflues, l'une du fond du Languedoc, l'autre du Poitou, vinrent

encore accabler Thoré. Immense effort, non du roi, mais du parti catholique qui voulait et décourager les Allemands, et grandir son duc de Guise, en lui arrangeant ainsi une victoire à coup sûr (Dormans, 10 octobre 1575). Guise y fut blessé au visage, bonne chance pour sa fortune, qui enivra ses partisans et lui valut le surnom populaire de Balafré.

l[?] Catherine regrettait ce succès, qui fortifiait près d'Henri III les partisans de la guerre, surtout le favori du Guast; revenu de la bataille, il relevait le cœur du roi, le refaisait brave et homme un peu malgré lui. Du Guast mourut fort à point.

De Thou rapporte sa mort uniquement à la vengeance de la petite reine Margot, qui le détestait. Mais cette mort, dans un tel moment, -importait à Catherine autant et plus qu'à sa fille.

Marguerite, dans ses jolis Mémoires, confits en -dévotion, en modestie, en sagesse, n^{*}en confirme "pas moins partout par ses aveux indiscrets ce .qui se disait alors de ses amants innombrables, et tr[^]s-spécialement de ses frères Henri III et Alençon. Henri III, qui se survivait, n'en était pas moins jaloux, plus mari

que le mari, le spirituel et patient roi de Navarre, Celui-ci avait fort à faire pour couvrir les faiblesses de son

aventureuse moitié. Henri III s'emporta une fois jusqu'à vouloir jeter à l'eau une demoiselle de sa sœur, trop serviable et trop complaisante.

L'amant de Marguerite était alors le fameux duelliste Bussy d'Amboise; son délateur et son railleur était le favori du Guast. Marguerite, le 30 octobre, prit un parti violent, et se montra la vraie sœur du roi de la Saint-Barthélémy. Elle chercha un assassin. Dans le couvent des Augustins, se tenait à moitié caché un certain baron de Viteaux qui avait tué , entre autres personnes, un serviteur d'Henri III. Sans Du Guast, qui s'y opposait, le roi, qui oubliait vite, eût fort aisément pardonné. Yiteaux détestait du Guast.

La princesse n'hésita pas à aller trouver cet homme de sang au cloître, ou plus probablement dans la vaste et ténébreuse église. C'était justement la veille du jour des Morts. Époque favorable. Toutes les cloches allaient être en branle, et les Parisiens, passant la journée à courir les églises et visiter les tombeaux, seraient rentrés de bonne heure. Elle fit valoir ces circonstances qui facilitaient le coup. Palpitante et frémissante, elle lui demanda de faire pour elle ce que lui-même désirait et tôt ou tard eût fait pour lui. Notre homme pourtant se fit prier, ne voulut pas agir gratis, si l'on croit

li574-i5TO) — sa-

la tradition. Elle promit. H voulut tenir. C'était la nuit, et tous les morts de cette église pleine de tombes, attendant leur fête annuelle, n'eii étaient pas moins fort paisibles et sans souci des vi-

vants. La petite femme, intrépide, paya comptant. Lui fut loyal. Du Guast fut tué le lendemain.

Catherine, délivrée par sa fille, ne tarda guère à arranger la trêve tant désirée (22 novembre). Les conditions furent ignobles. Le roi devait solder l'ennemi. On ne se fiait point à lui, et on voulait qu'il se fiât, qu'il livrât d'abord à son frère des places de garantie. Il hésite. Mais sa mère insiste pour qu'il en soit ainsi. Les étrangers vont entrer, et non-seulement les huguenots, mais les catholiques (apparemment les Espagnols). « Sans la paix, jamais royaume ne fut si près d'une grande ruine. » (Lettre ms. du 21 novembre 1575.)

Paris refusa nettement de payer un sou. Les gouverneurs refusèrent de livrer les villes. Les Allemands de Condé refusèrent de s'arrêter, et entrèrent en France. Trois armées ensemble mangeaient le pays; les reîtres en Bourgogne, Alençon en Poitou, Damville en Languedoc.

Henri III semblait perdu.

Le jeune roi de Navarre n'avait pas suivi son cher ami Alençon, espérant (assure de Thou)

qu'il lui confierait une armée contre lui. Mais on n'avait donnée à Guise. Un matin, il prit son parti, quitta le roi, que tous quittaient.

Il arrivait fort à propos. Les protestants étaient déjà en grande défiance d'Alençon. Ce garçon, double, intrigant, s'était adressé à la fois à Rome et à la Rochelle. Il faisait savoir au pape qu'il ne voulait en tout cela que « se servir des huguenots. » En même temps, par une proposition insidieuse faite aux Rochelois, il avait

cru tout d'abord pouvoir se saisir de la ville, il ne les attrapait point, et se fit connaître. Les protestants aimèrent mieux Tenne-mi qu'un tel ami.

Au printemps, Catherine, étant venue sur la Loire au-devant de son cher fils, obtint de lui la paix. Rien ne fut plus gai. Son galant cortège de filles, qu'elle menait en toute occasion, négociait à sa manière, mêlant les caresses aux paroles; c'était comme l'appoint des traités (6 mai 1576)-

L'article 1^{er} n'était pas moins que le démembrement de la France. On refaisait Charles le Téméraire. Alençon recevait tout le centre du royaume en apanage (Anjou, Touraine, Berry, Alençon, etc.). Navarre avait la Guyenne, et Condé la Picardie. On était dès lors bien sûr que les catholiques en voudraient autant pour les Guises.

Et, en effet, ils vont avoir dix gouvernements. Des treize que comptait le royaume, trois peut-être resteront au roi.

L'article 2 constituait les protestants en une sorte de république ayant non-seulement le culte libre partout, non-seulement des places fortes dans six provinces, mais se gouvernant par leurs assemblées. Plus, un solennel désaveu de la Saint-Barthélémy, faite « au grand déplaisir du roi. » Restitution des biens confisqués aux familles des victimes.

Le roi se chargeait de payer les Allemands, et remerciait tous ceux qui l'avaient soulagé de sa royauté.

Enfin, tant de choses accordées, il octroyait par-dessus les États généraux[^] qui devaient emporter le reste.

La reine mère revint triomphante d'avoir obtenu ce traité. Tout le monde admira son adresse. (Alberi, d'après Alamanni, Archives Médecis.)

CHAPITRE VI

La Li'^ue. 1576.

Dans la forêt des mensonges où j'entre armé de critique et, j'ose dire, d'un sérieux amour de la vérité, je rétablirai la lumière spécialement au profit du grand parti catholique, trompé misérablement et jouet de ses meneurs. Si je le démontre aveugle, j'innocente sa bonne foi.

Un très-bon observateur, absent quarante ans de l'Europe, qui partit vers 1780 et revint vers 1818, dit : « Ce n'est plus le même peuple. L'ancienne France avait beaucoup du caractère savoyard. » J'ajoute irlandais , polonais. Ces vieilles races catholiques nous aident à deviner ce que fut le caractère tout instinctif de nos pères^ charmant, brillant, dénué de sérieux, de réflexion.

Cette nation, fort légère, n'en était que plus routinière ; tout effort pour améliorer veut du sérieux et de la suite. Elle tenait infiniment à rester ce qu'elle était, dans une aimable négligence, peu ordonnée, peu rangée. Rien ne fit plus tort au parti protestant que l'austérité de sa tenue. Ces cols roides, ces fraises empestées (propreté fort économique), furent regardés de travers, comme une prétention d'aristocratie. Un petit greffier, un libraire, mis ainsi, était jaloué. Un abbé de ces abbayes qui étaient des principautés n'eût eu qu'à marcher en sandales, afficher la

saleté, pour être adoré des foules : celui-là n'était pas fier; on écoutait volontiers tout ce que disait le bon moine.

On a vu de quelle faveur jouissait sur le pavé de Paris la vermine des cappets. Cette démocratie reçut un renfort de crasse espagnole quand Tolède envoya ici Loyola étudier. Encore plus populaires brillèrent sur les tréteaux de Paris les furieux farceurs italiens, comme ce Panigarola que le pape envoie la veille de la Saint-Barthélémy, aussi pour étudier.

Un certain mélange baroque de grossièreté cynique et de coquetterie pédantesque amusait les populations. Le premier homme en ce genre fut Auger, qui, de bateleur devenu mar-

miton des jésuites[^] fut péché des casseroles par Loyola, le pêcheur d'hanimes. De cuisinier il le fit cuistre, souffla sur lui, le lança. Ses succès furent incroyables; on croyait tout ce qu'il disait. Un de ses sermons à Bordeaux ravit les chaperons rouges[^] leur fit faire la Saint-Barthélémy; un autre sermon, à Issoire, convertit quinze cents Auvergnats., Henri III, qui voulait plaire, dit qu'il n'aurait pas d'autre confesseur, et lui remit la charge laborieuse de nettoyer sa conscience. C'est le premier de cette royale dynastie de confesseurs jésuites, des Coton, Tellier, la Chaise.

Il fit croire UM ce qu'il disait[^] cela c'est la puissance même.

On a vu que, le 24 août 1572, on fit croire que Montmorency, avec force cavalerie, allait arriver sur Paris, donner la main à Coligny, tuer tout... Ce mensonge habile décida la Saint-Barthélémy.

Le 25 août, oti fit croire que Fépine refleurie indiquait la joie du ciel et sa haute approbation du carnage de la veille. Toutes les cloches, mises en branle en même temps, sonnèrent le miracle, et décidèrent le renouvellement, l'extension du mass[^]icre.

On fU croire y à la fin de 1575, que Montmorency-Damville venait, du fond du Midi avec

une grande armée pour brûler tout à vingt lieues autour de Paris, et qu'il exigeait du roi un châtiment terrible des Parisiens (Morillon à Granville, lettre ms., 18 septembre 1575).

Cette ingénieuse fiction[^] dont aucun historien n'avait parlé jusqu'ici, explique la facilité avec laquelle on fit signer aux badauds épouvantés l'acte de la Ligue.

Le véritable tour de force et le grand miracle était de leur faire croire que la Ligue, qui existait sous leurs yeux, qu'ils voyaient et subissaient depuis quinze ou vingt années, commençait, cette année-là, en 1576,

Reprenons les origines vénérables de la Ligue,

De fort bonne heure, le clergé avait senti que notre royauté française, violente, mais capricieuse, n'aurait pas la tenue terrible, la suite dans là persécution, qu'eut la royauté espagnole. La tourbe ecclésiastique disait dès le 5 mars 1559, quand elle trouva un obstacle dans la police royale : « S'il le faut, on tuera le roi, » C'est le premier mot de la Ligue.

Le parlement, comme la royauté, avait ses variations, des alternatives de douceur et de cruauté, quelques magistrats humains, comme furent les Séguier, les Harlay, vers 1558. La robe était très-flottante. On a vu, au grand mas-

sacre, ce procureur capitaine qui ne luait pas, ce n'étant pas encore parvenu à se mettre assez en colère. »

La noblesse catholique n'était pas solide non plus. Vigor, le grand précurseur du massacre, s'en plaignait : « Nostre noblesse ne veut frapper.-. Dieu permettra que cette bâtarde noblesse soit accablée par la commune. »

Donc le clergé crut plus sûr de faire ses affaires lui-même.

Au premier mot que dit le roi en 1561 pour avoir un état des biens ecclésiastiques, ce mot, qui sentait la vente, poussa le clergé de Paris, assemblé à Notre-Dame, à l'acte le plus décisif; son premier pas fut le dernier, l'appel à la guerre civile et à la guerre étrangère. D'une part, il se remet à la protection du roi d'Espagne. D'autre part, il s'adresse à Guise. Le capitaine souverain du parti dont parle l'acte de 1576 apparaît quinze ans plus tôt. — Premier acte de la LiguCy en mai 1561.

La mort de François de Guise entrava. On n'y perdit rien; tout fut arrangé à loisir. D'une part, on prépara le futur capitaine Henri en concentrant chez les Guises une monstrueuse force d'argent, les revenus de quinze évêchés^ et plus tard cinq gouvernements du royaume.

Facilité de nourrir une grosse maison armée,

d'acheter des bravi, des reîtres^. — Voilà le premier trésor de la Ugue.

C'était peu de chose en campagne, mais beaucoup dans une grande ville. Paris fut tra- Taillé de main de maître. Les confréries y donnaient prise. Mais, pour les mettre en mouvement, il ne

suffisait pas des moines, troupes Itères, d'action variable. Il fallait Taction fixe de révêché et des cures si puissantes de Paris.

Il suffit de regarder le formidable édifice de "Notre-Dame et d'en savoir les origines pour comprendre ce qui se fit. Albigeois, juifs et templiers, jetés dans ses fondements, annoncent, dès le moyen âge, ce. qu'en doit au seizième siècle attendre le protestantisine.

On éleva à Tciscopat Gondi, propre frère du comte de Retz, le principal conseiller de la Saint-Barlhélemy. Oii phoisit pour toutes les cures un personnel admirable des plus véhéments prê-
cheurs. La violence^ de génération en génération, monta, et de
curé en. curé. Le furieux Yigor, curé de Saint-Pâul, était un
agneau en comparaison de ses élèves.; Prévôt de Saint- Séverin
forma à l'invective l'incomparable Boucher, curé de Saint-Benoît.
Et, de ces modèles illustres, partit le Gascon Quincestre, le curé
de Saint-Gervais, qui, joignant les actes aux

paroles, enleva la foule enivrée en poignardant sur l'aulel une
poupée d'Henri lïl.

A droite de la Seine, les chaires de Saint- Paul, Saint-Gervais ,
Saint-Leu,' Saint-Nicolas, Saint - Jacques - la - Boucherie et Saint
- Germain- TAuxerrois éclatent, tonnent et foudroient. A gauche,
rugissent Saint-Benoît, Saint-Séverin, Saint-Côme, Saint-André-
des-Arcs. C'est la publicité de la Ligiie.

On en parle vingt ans trop tard. Elle commence bien avant la
Saint-Barlhélemy , avec moins d'ensemble sans doute. Déjà
sifflent les petits serpents, jusqu'à ce que la mort d'Henri de
Guise, d'Henri III, le martyr de Jacques Clément, fasse éclater
tout à la fois le plein paquet de vipères.

On suppose que l'objet capital de cette publicité était la satire du roi. C'était vrai en général. Poncet, l'amusant curé de Saint-Pierredes-Arcis, et autres en faisaient des bouffonneries qui amusaient fort le peuple. Mais on voit bien que des choses plus profondes et plus politiques étaient habilement mêlées à ces fureurs tragi-comiques. On disait, on redisait ces choses essentielles au parti : Que la Saint-Barthélémy -avait été une revanche des excès des protestants, que la Ligue catholique était aussi une revanche^ une imitation des ligueurs

des protestants. On le disait, qu'aujourd'hui plus d'un le redit encore. Un mensonge bien cultivé, répété longtemps en chœur par un demi-million d'hommes, devient comme une vérité.

i | . La Ligue n'est nullement une imitation. Elle a son mérite propre, original. Marquons bien les différences:

1^ Les unions protestantes sont les actes de* fems d'une minorité massacrée qui se serre pour ne plus l'être. Et la Ligue est l'acte offensif d'une majorité massacrant qui s'indigne de ce qu'on veut lui retirer le couteau.

2^ Un signe tout particulier à la Ligue, absolument étranger aux unions protestantes qu'on lui assimile, c'est la menace, l'intimidation, la persécution dénoncée aux neutres et aux pacifiques. Qui n'entre pas dans la Ligue est traité en ennemi; qui la quitte est traité en traître, puni dans son corps et ses biens.

3^ Le capitaine de la Ligue n'est pas un chef militaire seulement, comme furent Condé et Coligny, qui ne prirent point le pouvoir judiciaire, laissèrent juger les ministres et l'armée. Ce capitaine catholique, aux termes de l'acte primitif, est une espèce de grand juge pour poursuivre ceux qui sont coupables de ne pas

entrer dans la Ligue, pour punir ceux des ligueurs qui auraient querelle entre eux.

4* Les franchises des fyrovinces leur seront restituées par la Ligue telles qu'elles furent du temps de Clovis. Appel direct à l'indépendance locale, que les protestants (tant accusés de fédéralisme) ne formulèrent jamais. Leur isolement, leur exigence de places de garantie, fut une mesure de défense. Ils se murèrent tant qu'ils purent. Pourquoi? Parce qu'ils voulaient vivre.

Au contraire, la restauration des pri villes locaux promis au nom d'une immense majorité catholique qu'aucune nécessité, aucun danger, ne contraignait, qu'était-ce? Une destruction de l'unité nationale, l'appel à la dissolution.

Voyons les ligueurs à l'œuvre. Un bon marchand de Paris, le parfumeur la Bruyèfe, et son fils Matthieu, honorable conseiller au Châtelet, s'en vont discrètement par la ville, disant tout bas : « Que la Picardie, donnée à Condé par le traité, forme une association pour le roiy pour maintenir son autorité, mais sous la réserve du serment qu'il fit à son sacre (serment d'exterminer l'hérésie). Paris, menacé d'horribles vengeances par les protestants, a bien plus sujet que la Picardie de s'associer, de créer, pour sa défense, un capitaine. x>

<c Les protestants se liguent bien. Nous pouvons nous liguer aussi, d c'était le grand ar-

guroent, « Mesurçns les huguenots à Taulne où ils mesureot autiuy. Suivons leurs conseils^ conformons-nous au chemin qu'ils tiennent. Il les faut fouetter aux verges qu'ils ont cueillies*
»

A ceux^ qui disaient que les Allemands n'étaient pas bien loin, pouvaient revenir, les ligueurs répondaient : « Nous n'avons pas peur. Nous avons les Espagnols qui ont bien battu les Turcs. Don Juan d'Autriche va venir pour expédier les hérétiques. x>

Du Nord, la Ligue passa d'abord au Midi, en Poitou, où l'accueillirent les la Trémouille. Et de là partout.

Le succès faisait le succès. Les ligueurs, mystérieusement, disaient partout à l'oreille qu'ils avaient, pour commOTicer, une armée de trente mille hommes.

Sous ce grand nom de catholiques, ils se donnaient hardiment pour la majorité du royaume, pour la presque totalité. Il s'en fallait terriblement. La France était fort politique. Si les choses eussent été libres, un vingtième des catholiques tout au plus eût été ligueur, Mais par la peur et toute espèce d'influences de corruption, ils devenaient ce qu'ils disaient. Ils faisaient, de leur mensonge, une vérité, à force d'audace.

Le président de Thou fut bien étonné quand on lui parla de la Ligue. Le roi, sa mère, quand ils l'apprirent, avec leur finasserie qui si souvent les rendait dupes, n'y virent qu'un très-utile épouvantail pour contenir les protestants et se dispenser de tenir la parole qu'on leur avait donnée.

Henri III était d'ailleurs préoccupé d'une nouveauté bien autrement importante. Il négociait en Italie pour faire venir les Gelosi^ excellents bouffes italiens qui jouaient les pièces scabreuses de Machiavel et autres; enhardis par le masque, ils en improvisaient d'analogues et plus ordurières. La reine mère, malgré sa goutte, en était fort ragaillardie. C'est par eux que le roi ouvrit les

États généraux de Blois. Ils jouèrent dans la salle même où s'agissait le destin de la France.

Mais un bien meilleur acteur, plus amusant, c'était le roi, qui, ce jour, fil le saut complet et parut décidément femme, portant le collet renversé des dames d'alors. Un collier de perles, qu'on voyait par «on pourpoint ouvert sur sa peau blanche et très-fine, s'harmonisait à ravir avec une gorge naissante que toute dame eût enviée.

CHAPITRE VU

La Ligue échoue aux États de Blois. 1576" 577.

Ce que Davila admire le plus dans son héros, Henri II, c'est son extraordinaire prudence. Chaque soir, il se faisait lire Machiavel et surtout le Prince. Il lisait et il profilait. Plus d'un écrivain remarque sa dextérité à escamoter aux ligueurs le succès des États de Blois.

Grande chose, certainement, si la Ligue eût été vraiment ce qu'elle disait, tout le parti catholique. Mais cela n'était guère exact. Les ligueurs qui firent ces États par force et terreur, qui n'y mirent que des catholiques, y virent non sans étonnement qu'ils étaient dans ce parti même une simple minorité.

Le duc de Nevers, dans ses Mémoires, nous

— 97 — (157«-iCT7)

met à même de saisir la réalité des choses.

On y voit d'abord que ce jeune roi, gracieux et spirituel 9 mais fini, usé, était dans un singulier affaiblissement cérébral. Son médecin Miron disait qu'il mourrait bientôt fou. Il avait des singularités tout au moins étranges. Par exemple, à Cracovie, à son sacre de Pologne, où l'usage voulait qu'on mît devant le roi des monnaies à son effigie dans de riches vases d'or, il lui prit un désir subit d'en faire largesse, de donner et de jeter. L'office était long; cete mme^ comme on dirait pour une femme, alla croissant, et à la fin il n'en pouvait plus; il était trempé de sueur; il dut changer de chemise.

Dn si bon maître appartenait de droit aux sangsues, aux vers, aux rongeurs de toute espèce. Son gouverneur Villequier, qui avait les côtés sales de la domesticité, ses braviy ses mignons, tous rongeaient, suçaient. Le déficit allait croissant. Onze millions par an de dépense au delà du revenu. Plus de moyen d'emprunter. On était trop bien connu des marchands, des princes. Les Barbaresques seuls pouvaient encore s'y laisser prendre. La reine mère, sachant que le roi de Fez avait un trésor de vingt-cinq millions, lui envoya un abbé pour lui en emprunter deux.

(tm-Mi) -« M —

Les siifDtoiis n^allaientpassi loin; ite croyaient aToîr lears mines d'or touUs trouvées, leur Pérou^ leurs Indes, dans l'imbédlté des États. Loin que œ mot redouté d'États génénaix leor inspirai k moindre crainte, ils y plaçaient lenr espérance, n'y Toyai^il qn'uM dupe nouTelle qu'il s'agissait d'exploiter. La Ligne Yoalait la guerre, fih bim, on lui vendra b guerre; quinze millions, pas un sou de moins, à partager en £smiille. Les caLfacdiques attrapés, on rira, et Ton tâchera d'altrapar les prolestants«

G'éUnt une Êiroe de pages, une scène des Gdm qu'on voulait jouer anx États, sauf à recevoir nn appoint de nazardes et de coups de pied.

Jeu chanceux* La reine nàxe en sentait mieux la portée. Elle £aiYorisait k ligne, parce qu'dle croyait que, son fils mort, elle s'en servirait pour donner la France à ses parents de Lorraine.

C'étaient les Lwraïns régnañts qu'elle désignait ainsi, et point les cadtitis, les Guises. Elle vou-^ lait que la Ligue agît, mais agit tout doucement» Son fils, pour la première fois, ne suivait point ses avis, il s'était mis pour la première fois à (marir ks paquets In-innsême. De quoi la bonne femme pleurût dans son cabinet.

Bien stylé par ses domestiques, le roi jouait à ravir son petit rôle, beaucoup plus liguair

que la Lîgae, M^nt vèkiiir et ^raratigaàtit les députés tm à un, jurant qa^U m vùuMt phi»

qa\M rdîgim ââiis te iGyautn^, qu'il fenît \oir iÿff'il ^t KÔ, qûll y toïitrâindfaît loïit iê monde, tytt^ saurait bièu amenet sa wète à vouloir aussi, comme lui, qu'il n'y eût t^u^aaô Tèfigiott. Sll lataft àc&ordê le dèrñitf traité, î!*est qu'on amtl abusé de sa jeunesse. Mais, isifin, oêlte année même, il aivtit ses vingt- (äÿq tm", il llaât majeur tit sàUTalt «e £s^ obéir.

Paroles habiles sans doute pour ^ch<t les qvdnte millions. La Li^ le <>ai^ait fort; ^le mit èèwir agir, baisarder un coiap hawli tjui eïHp(«ilit lepouwir, la royauté luême.

Ses vues secrètes avaient été démasquées i Timprovisle. Un certain atoeat sans <âttsÈ, Irèsmt d ilftmê à l^ris, s'en était allé k Roi»e «vee VA mémoire qui posait I om la folle prétention des

Guises. D^eieendus de Ohariemagne, héritiers àt raoUque bénédiction du Sàint*^e»^e, ils deimient reprendre leur trône, usurpé par les Capets, Ceux-ci étaient frappés de Dieu, fous, malades on hérétiques. M. de Guise, chef de l<a Ligue, devtiit achever l'extermination du protestantisme, traïiter le duc d'Âlençon comme Taitait été don Carlos, tondre le m^e et n^ener en soumettant la France I Borne.

Henri III fut un peu surpris quand il vit cette pièce étrange lui venir de plusieurs côtés, et des huguenots d'abord, et de son propre ambassadeur à Madrid, l'acte ayant été pris au sérieux par le pape et transmis à Philippe IL

La Ligue mit vite les fers au feu. Le président du clergé trouve un matin sur son bureau une proposition anonyme. C'était simplement la demande que le roi admît comme lois tout ce qu'une commission des États, unie au conseil, aurait décidé, sans même qu'il fût nécessaire d'y mettre la sanction royale. Le clergé et la noblesse trouvaient cela raisonnable. Ce n'était rien autre chose que l'abolition de la monarchie.

Le Tiers état sauva le roi. Il essaya d'abord de changer la chose en faisant de ces trentesix un simple comité con\$uJ,tatif. Puis il stipula qu'aux articles oii l'un des trois Etats aurait intérêt, les deux autres ensemble n'auraient qu'une voix. La proposition étant si peu appuyée du Tiers, le roi s'affermit, et dit froidement qu'il n'avait pas envie d'abdiquer au profit des États.

Premier échec de la Ligue,

N'ayant pu s'emparer de la royauté, les ligueurs voulurent l'étrangler, l'acculer dans un

détroit où on la forcerait à la guerre sans lui rien donner pour la faire.

La reine mère entrevoyait bien le péril de la situation. Elle lut-tait tout doucement, disant qu'elle était bonne catholique, qu'elle avait exposé sa vie pour la vraie religion, pour quoi elle était bien sûre d'aller en paradis; mais qu'enfin on n'avait pu résister à Condé, que, bien loin de pouvoir faire la guerre, on ne pouvait pas même vivre. Cependant, quand elle vit que les choses marcheraient sans elle, elle se fit le secrétaire de la Ligue, lui prêta sa plume, rédigea elle-même la demande qu'on voulait faire par l'orateur de la noblesse [qu'il ny eût plus qu'une religion).

Les ligueurs du Tiers état devancèrent la noblesse. Ils avaient amené leur ordre à grand'peine à voter pour eux. Le député Bodin, suivi en cela de cinq gouvernements, voulait qu'on spécifiât que l'union se fit sans guerre. Sept autres gouvernements mirent seulement par les meilleures voies y les plus saintes^ mot plus vague, qui cependant indiquait assez clairement des intentions pacifiques.

Petite victoire pour la Ligue. Les Etats n'avaient nullement des dispositions belliqueuses. La reine mère se moquait du fervent catholique Nevers, qui partout prêchait la croisade. « Eh I

mou qoasia» disait-eUe^ xQulezrvows donc mn& mener à Gonstantinople? »

G^p^dant la. |u«rre. airadt édatô. Us protestait» alancés, avaient r^fuséi de reoonnsâtce. «ne assemblée éluct sous, k waÂa de la Lignc»^ as^em^ hlée bwaiare, iuCocwe^ où l'on, avait wU quuk(proyincQ» (Maine^ Aoj^Ott, Towaiœ.^ Aiq|cw, <&

l'iouoeitsÀté, du. Poitou) sous wl seul gp«Tei:ii€K méat, avec un seul vote, «elui. de VOrlfaïwisl

L^a3seiabié.e fut uArtifiée d'a^rend^e qnktXI» avait k guevce^c^ue plusieurs places étm9k siic« pnses» A.U roi qui, soUwitaît d«s ni»y)ei^ d« b i^uteniir». cUe. accorda^ pout iavl secows» UBct députatioa paoi&^ue qui ùrajt d^waaii» awe lwk> guenols « pourquoi ils n'étaient pa& «tx. Êtate géaéi'auxv ».

I^a uoUesse veut bijen combaAbre, «t enssm^ si on la ^ (Me.. Le clergé ce£use raRg«nt, v^ des troupes, (c^u'eût oomcoandâ^ Guis^. L«Tiec& état a'* de. poiuwjje pour kwu faïift ni rien yQter.*

Pas un sou* le roi Curions l L'attcap«uur était attrapé. « Qq-joi! dit- il, «.ai- je, pas. kigwé^^ ks trois États, qui d'abord paraissaUot ^ hfi\& fRm les. pousser à. dcanaadeir (yi'U »') «tU qu'jwie r^ligiouL?..»,. Aïoijlà- la giwwe. ! .». Et nul hm^^kU^s li si^a pourtant la iiguQ et k fit si^jaiei; à. sqoi fr^«, daas Tespoif (^m. lui peimette^t da s»

faire chef da moiiimiieBt. Mais d^ il était trop dair qee la Lî-gae ne îroaAraii d'arotfes génecaHU que les Gwses*

fi Mllîdla dn mw» k'antanssrtKm de iRendne du donoiiie. Bci-BsL a Voilât db-il, use éBerme cruauté; ils ne me yeulent aider du leur, ni ne laisser aider du raiai. 9 Àkis il sa mit à {dewner.

Ledei]gédBsailà cela : a Bkius annsdeanMié Tabolîtâ»! de l'faérésie^ non la gnare. ia fis»* saBteaie im peu Inrte» Au Sond^ c'élail la mène chose.

Qiiîasvaii^ttmcii? La Lîgiie?PmiildB tamLLeS deujL gmada ^rrêse^ essa^fèreoi en vain de n^ mettre siar l'cui ki propasHîoa

des feraaleHsbi, qui rédigerait les cahiers et seraient les tuteurs du roi. Le Tiers n'y consentit point.

La Ligue s'était trouvée faible. Mais les huguenots n'étaient guère forts. Navarre et Condé ne sentaient pas. Gondé était en pleine brouille avec la Rochelle, à qui il surprit le port de Brouage. Les Guises, avançant au midi, avec les armées de la Ligue, dont le frère du roi avait le commandement nominal, eurent des succès très-faciles. Damville se laissa gagner par les promesses qu'on lui fit. Divisés, abandonnés, les protestants semblaient périr, lorsque Henri III vint à Poitiers tout exprès pour les sauver. Il

(1574-1577) — 104 —

était épouvanté du succès des Guises. Il trahit la Ligue. Sa peur était entièrement reportée de ce côté. Au grand saisissement des ligueurs, il leur asséna ce coup : la suppression des deux Ligues, protestante et catholique. (Bergerac, 17 sept. 1577.)

Partout liberté de conscience. Le culte dans les châteaux et dans les villes qui l'ont. Ailleurs, permis d'ouvrir hors des villes une église par bailliage. A chaque parlement une chambre protestante. Pour garantie, les huit places promises seront gardées pendant six ans.

Traité sage dont Henri fut très-fier. Restait à savoir si les deux Ligues supprimées par un roi sans argent ni force se tiendraient pour supprimées.

CHAPITRE Vin

Le Tieux parti échoue dans Tintrigue de Don Juan. 1577-1578.

Le grand Guise, qui, dans les dépêches d'Espagne, est appelé HeraulèSy s'était fait tout petit aux États de Blois. Il avait dit au conseil, doucement, hypocritement, « qu'il n'était qu'un jeune soldat; mais que, si Ton voulait son avis, il conseillait au roi de ne pas mettre en défiance ses sujets protestants. »

Ce personnage prudent voulait que la Ligue mûrît, et refusait de rien entreprendre sans avoir ses sûretés. Il était tout Italien, sous un masque d'Allemand de Lorraine; il affectait la lenteur, la simplicité militaires. Les ardents le trouvaient très-froid, « pesant, grossier, sentant son Allemand. » (Ms. deLézeau; Capefigue, IV, 264.)

La fureur de son parti, après le traité, l'obligea de chercher des moyens d'agir. Il tâta le Palatin pour acheter quelques retires. (Mbrhay, I, 48^ Au défaut, il regarda vers l'Espagne, attendit Philippe IL

Mais Philippe II était très-froid. C'était Tépoque où il voulait démentir le duc d'Albe, et se montrait pacifique. Ses finance» le iui conseillaient. Une relation italienne de 1577 montre la cour d'Espagne « fort réduite; Sa Majesté vit à la campagne ou dans la retraite, se laissant peu voir, donnant peu et tard. »

Il venait de faire en 1575 une splendide banqueroule où ses créanciers ne perdirent pas moins di& 58 pour 100.

Daiis la li»niiiMse bistake qo^ M.. Rwke iwœ a Mtei des finances de PbiUi^ M^ ou voit l'iiûté de ce régna,, il part de. la

bai[^]uéseimte [^] ii y c[^] tourne. GharlesrQ[^]t, dit un gr[^]od d'Ëspa[^]ie, abdi([^]ua précisément parce q[^]u'il 9fi pouvait payée*. Il avait rançonné l'Allemagne,. u&&, dé%oré 1% talie. Philippe U[^] GastiUaEtaxit (j[^]'ilpxU et sé[^]ré de[^] Castillans[^] extermina la C[^]tUrK[^] d'aboid[^] eu frappaxLt ses lainesi puis eft saïsëaiBL ks lingots qui lui wrivaient des Indes[^] en&Qi cm mettant des droiu sur le& ab|ete niaiEku£acburée qu'elle fournissait à L'Amérique. Tout celftg, poussé à mori,, au Baomenl de la grande ce» du djoc

d'Albe at de. L[^]nle. Là déËiHik son 579* tène« U deyini tout i cmp> doux et modéré:.

Pwffqufiî? il v[^][^]mk rien en «ûsm[^] ne payait pas[^] \m iéal à «k». timpes[^] ui à sm; eréwc[^]r[^] S'il liti \Ëttrài qmlque! [^]966[^] il te gardait pinir sts pm» sionnaireSy c'est-à-dire pour un monde à*essçiÊom> qu'il s[^]v[^]t dadsis tout[^] teai cois[^][^] [^]cakls[^] cmi-fide[^]te[^] naitlre[^][^] des J»rûpic[^][^] C'eal là et qw k déy<w[^]it[^] Dao[^] sai pau[^]F[^]é celiâm[^] il éte&dûfe (»Q[^]auneiit.Ëeito parties de[^]sa\$ dépenfies* Le reste aUâil €MQbNa%il pQ<iwt% Un aa aptes ssk hmcpa[^][^] C(H)Ae,, U lui foUnt [^]ûutes eemL quà mentent kéiie d'Ak«\$ooi[^] qui [^] IwçaÂt alto rs àms l'affaire des

Ce ffwA hmaiM d«: poëce était insatiahk: de \m etsatwr[^] Il n'aioiait pas à agif ;. Di'aliordl l'argent lui manquait. Puis la volonté lui manquai* Qf[^]Jkâ uiMt alfaiire arrivait,, elle M diéballait longuevieiUi par écriil et devive yei[^]Kenlre'leB vioksDte et ks modèles[^] entxre ks Mh& et les> Sooubx;, si longuement, que la fortune peidaît paÉience el k»[^] di[^]pa&sail de coAdwe, en chançoaMt h iice de&cboeie&k

Le& acd<iiU% étoknt inlijMneQJt: mécosÉnits cfe Philippe IL
Us k tacMAxaient pbi>s cfnâ tiàè»y près*que aussi froid qu'Hen-
ri III • Froid^ et cepeidaat Umî dur^ CQ soiaîtFA de li'iiNii^ti^ñ
agissait ajec l'%lise sao\$ k^my, nsimk dasas blanc^ traibnl

avec ses ennemis (avec le Navarrais même, à qui il offrit sa
fille!), sans pitié pour le clergé dès que l'intérêt politique lui com-
mandait de sévir. Par exemple, en Portugal, où il fit mourir deux
mille moines qui se déclaraient contre l'invasion espagnole.

On a vu comme, en 1558, il garrotta respectueusement le vieux
pape Caraffe. L'Espagne pesait sur Rome. Le vrai président du
concile de Trente fut l'ambassadeur espagnol qui mena tout de
concert avec les prêtres espagnols (on appelait ainsi les jésuites).
Combien plus, dans Tordre temporel, Rome fut-elle dépendante!

Chaque fois qu'elle agissait seule, l'Espagne lui donnait sur les
doigts, par exemple quand elle écouta Antoine de Rourbon en
1561. (Granvelle.)

Sauf le moment de Pie V, la papauté n'eut jamais la grande
initiative, pas plus que Philippe IL Elle reçut l'impulsion du de-
hors, une impulsion anonyme.

Trait particulier de l'époque, la personnalité périt. 11 faut
chercher le mystère de l'action dans Finfiniment petit, dans un
monde ténébreux d'insectes qui fermentent, remuent, travaillent
en dessous.

Cette force élémentaire n'en était que plus terrible pour la dé-
composition. l\ est vrai qu'elle

ne valait pas grand'chose pour la création. Elle veut créer deux
puissances, et elle y échoue. 1** Malgré Philippe II, elle pousse

son frère Dom Juan aux Pays-Bas et en Angleterre (1578).

2^ Elle essaye encore, au moyen de Philippe II et contre ses intérêts, d'établir Guise en Angleterre, sauf à chasser l'Espagnol, quand on s'en sera servi (1583).

Voilà les actes étranges, du moins les projets, par lesquels se caractérise cette force mystérieuse. Où en est le premier moteur? Partout, nulle part. J'ai peine à le préciser.

Dirai-je au Jésii de Rome? Mais l'action principale est bien autant à Paris.

Dirai-je à la rue Saint- Jacques, au collège des jésuites? La plupart des bons pères que je vois là dans leur classe, avec leur férule et leur rudiment, ont l'air de pauvres pédants, bien loin des affaires humaines, occupés de faire conjuguer ou fouetter les petits enfants. Cependant par les enfants ils tiennent les mères aussi.

Descendrai-je rue Saint-Antoine, aux jésuites profès que le cardinal de Bourbon va installer tout à l'heure ? Ceux-ci au centre du beau monde, ces doux confesseurs de femmes, seraient-ils les meneurs atroces des guerres civiles qui vont venir?

Leur rapporter tout serait un point de vue

trop exclusif. Les floriètx cntès de Paris dont notts âToûs fait Tiéimmferation aiiraienl droit dé léeUimer. Lears «ônséïïis, tenus tenlôl chez le trésorfôr de r&rêché, tafitôt à Tbôlel 5e Guise, dûtéteôerteîûMaent l^ln ées grands fe^s de la

En tenisart oDmpte d^uufe àdtion si multiple et si variée, nous n'en persistons pas moins à tap^ porter a«x jésuites ki çart

prindpaïie. Nous Tavons dit, les miciciïs (yrdws ne con^rvèrent
VînAoence, et les nouYeaux ne l'acquirent, qn^en prenant l'esprit
des jésuites et les copiant. Tous di^fèreiit etlêrieuï«en]ent ,
d^habîts de patotes. Les honorables théattns, les populaciers
tapu- «as, les eawnes austères de stricte observance, a^nbteiit
sans analogie. Oui, mais prenez-les au oùBur^ «itt point délicat
et tendre, dans la passion, Tintrigue, au profond mystère, je veux
dire ûômme eonfesseurs, directeurs, ce sont des

A une époque fort j^tée , fort sensudle, folle de galanteries , de
romans , la direction espagnole de Loyola recommande comme
«icenices sptritmds d'interroger les cinq sens. Elle inflige à l'âme
pénitente la chose la plus agréable , de s'occuper toujours d'elle,
et d*en occuper un autre. Qu'elle s'accuse cette âme, se blâme, se
owispue, qu'elle décrive son mal et sa plaie,

qn^dile touche sans cesse celle plaie, c'est justement ce
qa^elle veut. Et le propre de ce maî est 4|«e, médidné ainsi, ma-
nié et i-emanîé, il en devient plus vivace , en sorte que le péché
passé devient te péché présent et le péché % venir. Le roman
pleuré d^hier sera le roman de demain. El si douce la pénitence,
qu'on dirait que c'est le péché.

Quand Henri H!, de retour, entendit à Lyon le jésuite Auger,
et quand Auger vit Henri H!, ils se chérèrent tout d^abord, cha-
cun d'eux sentant que Taiulro était l'homme qu'il lui fallait. Au-
ger jura qu^fl n'avait jamais vn de meilleur pénitent, et le mena
en Avignon, à leur grande maison des lésutles. La reine mère fut
étonnée de la prise qu'ils eurent sur lui (Nevers), jusqu'à lui foire
préférer les fhgtlkints aux comédies.

La seconde puissance par laquelle ils agissent, et que le clergé fol encore obligé d'emprunter d'eux, c'est ce que j'appelais ailleurs la vaccine âêlavériU.

Voilà par exemple que Copernik-se répand (kms l'EtatTope, et le clergé s'épouvante. Essayerat-il de le proscrire, et faudra-t-il donc en venir à brûler les mathématiques? Les jésuites font mieux. A Cologae, leur Kosler enseignera Copernik diurne manière égalemeF instructive et agréable. Ainsi rien ne les embarrasse. Telle-

ment ils sentent en eux la puissance de mort et la faculté du faux, que la vérité, s'ils l'enseignent, n'a plus ni force ni sens. Un Gopernik agréable ajournera Galilée.

Partout oii la science percerait, elle les trouvera, et avec eux un sourire fade qui n'exclut pas le bâillement. On ne s'en prend pas à eux; on s'en prend à la science. A Rome, le savant Manuce ne peut plus trouver personne qui veuille écouter Platon ; aux heures des cours, il se promène en vain pour recruter un écolier.

Au contraire, les collèges de jésuites ne suffisent plus à recevoir les enfants. Leur enseignement automatique, leur industrielle mécanisation des humanités qui les rend si peu vitales, a des résultats subits. Nombre d'hommes de mérite, médiocres, mais laborieux, qui se trouvent parmi eux, appliquent cette méthode avec bonne foi, sérieux, avec un zèle extraordinaire. Les succès sont tels, que les protestants eux-mêmes leur confient souvent leurs enfants. En moins de rien vous verrez leurs écoliers, Cicérons improvisés, faire la stupeur de leurs parents ; ils jasant, ils latinisent, ils scandent, docteurs à quinze ans, et sots à jamais.

La machine d'éducation s'organisa sur l'Europe dans des proportions immenses. En Allemagne, de 1550 à 1570. On eût cru qu'après

Ferdinand, qui fonda leur premier collège, ils iraient plus lentement. Son fils les favorisa peu. Mais les filles de ce fils, en revanche, leur appartinrent, et répandirent les Jésuites au fond même du Tyrol et dans toute l'Allemagne du Midi. Ils purent, cinquante ans d'avance, jeter les bases profondes de leur œuvre capitale, la Guerre de trente ans.

En France, plus contestés, mal vus par les parlements, attaqués par les gallicans, ils eurent cependant une action plus directe encore, et par l'intrigue, et par l'enseignement.

Indépendamment de leur collège de Clermont et autres, qui, en dix ans, élevèrent dans un bigotisme étroit, meurtrier, la fatale génération qui va reprendre la Ligue, ils dirigent ou ils inspirent les séminaires de prêtres anglais qui, à Rome, Douai, Saint-Omer et Reims, forment les dévots renards qu'on jettera en Angleterre.

Vers l'année 1577, les Jésuites, par cette double force de la direction et de l'enseignement, se trouvaient la tête réelle du monde catholique. Ils devinrent hommes d'État et directement acteurs dans les affaires humaines. Leur Père Possevin agit en Pologne et dans le Nord, y mena toute l'intrigue diplomatique. De leurs séminaires de France sortirent les auteurs réels des conspirations d'Angleterre.

Tout cela, en apparence, de concert avec l'Espagne, mais, comme on \a voir, souvent dans une voie fort indépendante et suspecte à Philippe II

Un caractère de ce parti, si fin et si informé, c'était d'être cependant extrêmement chimérique. Il est visible qu'il avait bâti tout un roman sur Don Juan d'Autriche, le bâtard de Charles-Quint. Roman qui péchait par la base. On voulait employer Philippe à fonder et élever cette dangereuse création qui aurait tourné contre lui. Et on le supposait si simple, qu'il irait les yeux fermés, sans être éclairé au moins par la jalousie I

On gagna d'abord sur Philippe de ne pas faire le bâtard prêtre, comme l'avait recommandé Charles-Quint dans son testament. On gagna encore sur lui de lui faire donner un commandement, de l'employer à la guerre des Mauresques, guerre intérieure et facile, qui lui assurait des succès. Don Juan, doux et adroit, se montra si dévoué dans l'affaire de Dom Carlos (où la mort du fils, il est vrai, était toute à son profit), que Philippe n'hésita pas à investir ce jeune homme modeste du plus brillant commandement, celui de la flotte chrétienne qui battit les Turcs à Lépante (1571). Don Juan vainquit par les Vénitiens (cf. Hammer, Charrière, etc.), comme Guîçe

— lis — (1577.1578)

à Dormans vainquit par Strozzi, dont personne ne parla.

Voilà le héros catholique. Jeune, vainqueur, agréable à tous, rayonnant dans ses cheveux blonds^ parmi les fêtes enivrantes que lui donne l'Italie, il commence à se découvrir. Il dit des mots qui font penser : « Qui n'avance pas recule. » Et encore : « Si quelqu'un aime plus la gloire, je me jette par la fenêtre. » Les Guises (du moins le cardinal) étaient alors en Italie. Le lien se forme, lien d'amitié, qui sera plus tard alliance.

A ce héros il faut un trône. Les uns disaient à Philippe que, comme époux de Marie Stuart, il vaudrait mieux que Norfolk. D'autres, quand Don Juan s'empare de Tunis, font écrire par le pape au roi qu'il devrait créer pour son frère cette royauté de Barbarie.

Philippe commence à comprendre. Il répond qu'il veut démolir Tunis. Il éloigne de son frère un confident dangereux, met près de lui un espion, un certain Escovedo. Mais celui-ci tourne, se donne à Don Juan, travaille pour lui à Rome, devient la cheville ouvrière du grand projet de . royauté.

En 1574, on revient à la charge près de Philippe pour l'affaire d'Angleterre, et encore en 1577. L'homme influent près le roi était alors le

jeune secrétaire Ferez. On tâché de le gagner aux intérêts de Don Juan , qui veut aller aux Pays- Bas. Ferez révèle tout au roi. Philippe est bien étonné, effrayé même, quand il voit arriver Don Juan, à qui il a défendu de venir. Cependant, soit obsession, soit plutôt dans la pensée qu'il le perdrait plus sûrement dans une aventure impossible, il renvoie aux Fays-Bas.

Don Juan traverse la France, déguisé, ne s'arrête que chez les Guises. C'est probablement alors qu'il fit avec Henri de Guise, cette secrète alliance (que l'ambassadeur d'Espagne dénonça bientôt à son maître) pour la conservation des deux couronnes. L'un eût coûté à Philippe, comme l'autre conservait Henri III.

Philippe avait gardé près de lui le suspect Escovedo pour lui donner, disait-il, les fonds nécessaires. Mais ces fonds ne vinrent jamais. Le roi fit exactement ce qu'aurait fait un ami d'Orange ou

d'Elisabeth. Il s'arrangea de manière que le héros ne pût rien faire, se désespérât et mourût de faim.

Il arrivait juste au moment où les Belges imitaient la Hollande et rompaient avec l'Espagne. Les Espagnols révoltés avaient sac-cagé Anvers sans que le gouvernement, maître de la citadelle, fît rien pour les en empêcher. (Morillon à Granvelle, novembre 1576.) Cet évén^

— ii7 — (1577-1578

menl horrible, dont frémit toute TEurope, avait donné une force imprévue au prince d'Orange; Don Juan trouvait la situa-tion presque déses' pérée. Ce qui étonne et ce qui peint l'audace vraiment absurde du parti qui le poussait, c'est que, à ce moment oii l'Espagne défailait devant la révolution des Pays-Bas telle-ment agrandie, on faisait écrire le pape à Philippe II pour qu'il fît faire par Don Juan l'expédition d'Angleterre. Marie Stuart, pour le décider, déshérit son fils, et légua l'Ecosse au roi d'Espagne pour lui ou autre des siens. Il ne bougea pas.

Il voyait parfaitement que son frère eût agi, comme général du pape, plutôt que comme Espagnol. Les Jésuites avaient nette-ment précisé la chose, disant aux États de Belgique que, Don Juan étant Vhomme de Sa Sainteté, leur serment d'obéissance à Rome ne leur permettait pas de rester sous tout autre prince, même catholique. (De Thou). Ils se laissèrent plutôt chasser de Malines et d'Anvers.

Don Juan eût probablement tenté l'invasion de l'Angleterre, sans l'aveu de Philippe II, s'il eût obtenu des Belges d^équiper une flotte et d'emmener ses Espagnols par mer. Mais ils dirent

toujours par terre y et Philippe II fut pour eux, contre l'avis de Don Juan.

Qui sait, une fois en mer avec ses brigands espagnols, les premiers soldats du monde, ce qu'eût fait le jeune aventurier ?

Où aurait-il abordé? En Angleterre, ou en Espagne?

Que pensa le roi quand il sut que le dangereux intrigant qui menait son frère, Escovedo, prétendait que, maître de Santander et de la Pena, on pouvait le devenir aisément de la Castille, quand Escovedo lui-même lui demanda d'être nommé commandant de la Pena? Il fit tuer Escovedo. (31 mars 1578.) Don Juan mourut] le 1^{er} octobre.

En mai, précisément un mois après la mort d'Escovedo, Don Juan tomba malade au siège de Philippeville, de fatigue dit-on, et de désespoir.

Il était désespéré et de la mort d'Escovedo et de la publication de sa correspondance, qui le démasquait, peut-être aussi de son triste succès à Namur, qu'il avait surpris aux Belges pendant qu'il traitait avec eux. Il était connu, et percé à jour, jugé traître des deux côtés.

Plusieurs le crurent empoisonné, et dirent qu'il l'avait été, sur l'ordre de Philippe, par l'abbé de Sainte-Gertrude.

a Mais Don Juan était son frère? » Faible raison pour un homme qui avait fait mourir son fils, Dom Carlos, si peu dangereux.

Don Juan Fêtait extrêmement en ce moment.

Il laissait là, dit-on, son roman d'invasion anglaise pour un projet plus raisonnable. Il écoulait le prince d'Orange, et pensait à se proposer pour épouser Elisabeth en admettant toute liberté religieuse aux Pays-Bas. Elisabeth était femme; Don Juan, fort agréable, paré du souvenir de Lépante, eût bien aisément éclipsé le duc d'Anjou, qui était laid, hideux de petite vérole, et qui semblait avoir deux nez. (V. Strada, Van Reydt, la vie de Mornay et autres auteurs rapprochés par Groen, VI, 452.)

Le deuil de Guise à la mort de Don Juan prouve assez leur alliance secrète, si vraisemblable d'ailleurs, et dont on a voulu douter sans aucune raison sérieuse.

CHAPITRE IX

Le Jésù. — Premier assassinat du prince d'Orange. 15794582.

"Les Jésuites , subordonnés par les papes dominicains, comme avait été Pie V, régnèrent à Rome sous Grégoire XIII (Buoncompagno), qui était un juriste de Bologne, longtemps laïque et fort mondain, étranger à l'esprit des anciens ordres religieux. Ils le prirent par deux passions, Tune bonne et l'autre mauvaise, par son désir de relever renseignement catholique et par sa faiblesse paternelle pour un bâtard qu'on lui mit dans la tête de faire roi d'Irlande (1579).

Il acheta et abattit un quartier de Rome pour établir le Jésii dans des proportions immenses, avec vingt salles d'enseignement et des cellules

aussi nombreuses qu'il y a de jours dans Tannée. A rouverture, on prononça vingt-cinq discours en vingt-cinq langues , et on appela le nouvel établissement le séminaire de toutes les nations.

De ce centre, Tinfluence des Jésuites rayonnait, non-seulement sur les collèges de leur ordre, mais tout autant sur divers établissements qui n'en portaient pas l'enseigne , comme le séminaire anglais de Douai, foyer redoutable des conspirations d'Angleterre. A la prière d'Elisabeth, Philippe II l'éloigna de Douai en 1574; mais il fut recueilli à Reims par le cardinal de Lorraine et les Guises, qui l'y maintinrent malgré Elisabeth et Henri III. Il fournit vers 1579 une centaine de missionnaires qui, dirigés par les Jésuites, inondèrent TAngleterre, pendant qu'une armée du pape envahissait et soulevait rirlande.

Au défaut de Don Juan, on avait espéré mettre le jeune roi de Portugal, Don Sébastien, à la tête de la croisade d'Irlande et d'Angleterre. Philippe II parvint à le détourner vers la croisade d'Afrique, qui le débarrassa de Sébastien et lui ouvrit bientôt la succession portugaise. Il appela les Jésuites en première ligne au conseil de conscience, par qui il fit examiner son droit sur le Portugal. Mais il les aida fort

peu dans leur grande affaire contre Elisabeth. Il donna à peine quelques hommes pour l'expédition irlandaise, qui traîna deux années dans les forêts et les marais de l'île, et finit misérablement.

Les Jésuites, ordre espagnol, étaient peu sûrs pour l'Espagne. Ils cheminaient sous terre à part. Ils préféraient des hommes de fortune ou d'aventure , Don Juan , Don Sébastien , les Guises.

Ceux-ci, en 1583, sous la direction des Jésuites, firent aux catholiques anglais l'offre d'envahir avec les Espagnols, mais de chasser les Espagnols dès qu'on s'en serait servi.

Chose plus curieuse encore, nous verrons les Jésuites, vers 1584, agir sans l'aveu du pape et contre ses vues. C'était pourtant leur Grégoire XIII. Mais, comme prince italien, il était épouvanté de la grandeur que la Ligue préparait à Philippe II. Le pape qui suivit, Sixte-Quint, beaucoup plus prince que pape, abominait la révolta, détestait la Ligue. Les Jésuites l'amènèrent à grand'peine à l'approuver.

Il ne faut pas les regarder comme de simples instruments. Il faut les prendre en eux-mêmes. Chose difficile, possible cependant. Ils ont unité parfaite sous un masque varié.

Us ont des esprits fins et doux comme leur diplomate Possevin, aimable, savant, laborieux,

le maître de saint François de Sales, et qui n'en obtient pas moins de la Savoie la persécution des Vaudois. Ils ont des esprits violents pour Taolion révolutionnaire, des docteurs en assassinat, comme la plupart de ceux qui firent les missions contre Elisabeth.

De même que, dans leurs missions, ils employaient tous les costumes (surtout celui d'hommes d'épée), ils paraissent aussi en justice avec toutes sortes de doctrines et d'affirmations diverses. Les tribunaux ne savent comment prendre ces esprits fuyants dans leurs démentis éternels. Généralement ils nient d'abord, puis, convaincus, ils avouent, et à l'échafaud ils nient. Forts du principe d'Ignace (obéissez jusqu'au péché mortel

inclusivement), ils mentent hardiment dans la mort, sûrs d'être justifiés par le devoir d'obéissance.

Sur toute chose, oui et non. Cependant, lorsqu'on connaît leur unité stricte, lorsqu'on sait que chaque livre publié par un des leurs est examiné, discuté, approuvé par la censure trèsattentive de l'ordre, on comprend que leurs divergences, leurs contradictions apparentes, leurs reculades d'un moment sur tel ou tel point, sont préméditées et voulues.

Ainsi, quand ils virent que leur ami Sanders, Tauteur de la Monarchie visible de VÊ-

glisôy qui avilit les évêquès, scandalisait beaucoup de catholiques anglais^ ils démentirent un moment cette doctrine, sauf à la reprendre.

De même^ tels de ces catholiques digérant difficilement le principe du tyrannicide^ quelques confesseurs jésuites le désapprouvèrent, tandis que la masse de Tordre continuait à l'enseigner, et en faisait, contre Orange, contre Elisabeth et contre Henri IV, un persévérant usage.

Cette doctrine du tyrannidde se forma dans leurs séminaires par un éclectisme baroque qui mêlait grossièrement deux esprits peu associables. D'une part, tout prince eoconimunié n'est plus prince, n'est plus homme ; il est hors la loi ; il perd l'eau, le feu, l'air, en un mol, le droit de vivre; si l'Église ne le tue pas, sa vie est à qui veut la prendre. D'autre part, hommes de collée, les Jésuites ne manquaient pas de fourrer dans ce droit papal les citations latines des meurtres républicains des tyrans de l'antiquité; ils les trouvaient toutes trouvées dans le fatras du cordelier Jean Petit pour justifier en 1409 la mort du tyran d'alors.

Voici comment Harmodius, Aristogiton, Brutus, devinrent amis de Loyola.

Ces actes audacieux d'hommes isolés qui, de leurs bras, aux dépens de leur propre vie, atla-

quèrent la toute-puissance, furent cités pour autoriser les assassinats payés par le puissant des puissants, le maître de l'Espagne et des Indes. Le Bnitus de TEscurial put commodément poignarder, pour son argent, le tyran Guillaume d'Orange et le tyran Henri IV,

Spectacle neuf. Seulement il fallait bien s'entendre sur un point : quel est le tyran ? Les Portugais, les Hollandais, disaient que c'était Philippe. Son général, Farnèse, le prince de Parme, fort imbu de ces doctrines, et qui lui-même endoctrinait spécialement les assassins, fait donner l'explication nécessaire par un homme à lui, le docteur en droit Ayala, qui écrit en 1582, imprime en 1587 : « Le tyran qu'il faut tuer, c'est le tyran illégitime. » En Espagne, le casuiste Toledo reproduit la distinction. Toute la matière enfin est splendidement élucidée par le Jésuite Mariana, dont le livre peut s'appeler un manuel du régicide, dédié au roi futur, le jeune infant (Philippe ni).

Là on voit avec étonnement la platitude et la sottise, la puérilité de cet enseignement qui avait tant d'influence. Jugeons-en par ce distinguo : défendu d'empoisonner le tyran dans une coupe; permis de l'empoisonner par la selle de son cheval. Pourquoi? Parce que, prenant la coupe, ce serait lui qui se tuerait, et la mort serait active;

on lui ferait commettre le péché de se tuer. Mais, en empoisonnant la selle, la mort ne sera que passive, etc.

Certes, si ces docteurs n'avaient agi sur leurs disciples que par ces sottises, ils n'eussent pas produit grand effet. Ils avaient en main des moyens tout autrement efficaces. Ce n'est pas par la scolastique qu'ils agirent, c'est par le roman. Nés du roman (comme on a vu), des Exe'icitia d'Ignace, manuel pour faire des romans, ils en trouvèrent un tout fait dans l'aventureuse destinée des Guises, dans leur charmante et coupable nièce, Marie Stuart, dans la belle princesse captive qu'il s'agissait de délivrer. Les Anglais eurent le tort de donner, vingt ans durant, aux Jésuites cette épouvantable force d'une émouvante légende. Dieu sait comme ils s'en servirent, comme ils maintinrent leur Marie toujours belle et toujours jeline. Mieux on la tenait invisible, et plus elle restait adorable. Elle vieillit, elle prit perruque, et l'effet resta le même. Tout ce qu'il y avait de jeunes catholiques, de jeunes prêtres, de Rome à Paris, de Reims à Madrid, de Vienne à Anvers, se mouraient d'amour pour elle, de fureur contre Elisabeth, contre les amis d'Elisabeth, Henri IV ou le prince d'Orange, contre tous les protestants.

C'est ainsi qu'avec la pitié on fait, tant qu'on veut, de la rage, et que l'amour peut devenir l'aiguillon de l'assassinat.

Les années 1579 et 1580 sont extrêmement importantes. C'est alors qu'on y voit se former de toutes parts l'orage contre Elisabeth. A côté de l'invasion tentée en Irlande, nous voyons entrer en Ecosse un agent des Guises qui, en dix-huit mois, parviendra à faire périr le régent Morton^ chef des protestants. En Angleterre, entrent diverses missions de Jésuites, la mission officielle de Persons et Campian, envoyés de Rome ; la mission officieuse de Ballard, envoyé de Reims^ qui, sous l'habit d'homme d'épée, et se

faisant appeler le capitaine Fortescue, parcourra cinq ans l'Angleterre et préparera le grand complot de 1586.

Pourquoi tant d'efforts à la fois? C'est que le» Jésuites, arrivés à leur apogée sous Grégoire XIII, observaient avec fureur qu'au total la vieille cause, en réalité, perdait.

La Saint-Barthélémy n'avait servi qu'à créer le grand parti des modérés. Les Etats de Blois n'avaient réussi qu'à montrer, dans une assemblée créée par la Ligue, la Ligue impuissante. La banqueroute de Philippe II et la paralysie des Guises^ ajournant l'affaire de France, on avait essayé, manqué l'intrigue de don Juan. Les Pays-

Bas catholiques, il est vrai, revenaient à TEspagne, mais ruinés, secs et taris, à ne s'en servir jamais. Les ruines d'Anvers exhaussaient Londres et tout à l'heure Amsterdam. La petite, indestructible Hollande, la grande Angleterre de Shakspeare, de Drake, de Raleigh et de Bacon, dressaient leur jeune pavillon, désormais l'espoir du monde.

Donc il fallait hâter les choses. Elles se gâtaient trop en tardant. On voulait agir brusquement par le poignard ou le poison, parce qu'avec un roi d'Espagne ruiné, hésitant, une grande guerre semblait impossible.

Elisabeth était le but. En 1579, on tira du pape un ordre précis pour détruire Elisabeth par tous les moyens, sans délai. Ce qui le prouve, c'est que, le 15 avril 1580, les agents de l'exécution demandèrent au pape un répit, trouvant pour le moment la chose dangereuse et impossible. (De Thou, lib. 74.) Le pape répondit que les catholiques anglais pouvaient ajourner la prise d'armes, mais que rien ne pouvait ajourner l'exécution d'Elisabeth.

Telle était la pensée de Rome, mais il faut connaître aussi la cour de Philippe II

Le duc d'Albe et les violents étaient alors disgraciés. Si le modéré Gomez était mort, un homme analogue, le jeune Antonio Ferez, avait

beaucoup d'influence. Par son travail agréable^ par la veuve de Gomez, la princesse d'Éboli (ex-maîtresse de Philippe II, dont Ferez faisait la sienne), il semblait fort auprès du roi.

Modéré de sa nature, il n'en avait pas moins subi la nécessité cruelle de tuer le traître Escovedo. Cet acte, loin de l'affermir, le rendait moins agréable, et le confesseur du roi travaillait à le renverser. On n'osait encore proposer au roi de rappeler le duc d'Albe. On lui insinua, au contraire, d'appeler le modéré Granvelle, qui, depuis longues années, languissait en Italie. On savait parfaitement que Granvelle, las de Fexil, ferait tout ce qu'on voudrait.

En effet, le 28 juillet 1579, jour où l'on arrêta Ferez et la princesse d'Éboli, Granvelle arriva à Madrid. L'une des premières mesures de cet ancien modéré fut de proposer au roi de proscrire le prince d'Orange. Le 13 novembre, il écrit : « Comme Orange est pusillanime, il pourra bien en mcfurir; ou bien, en publiant cela en Italie et en France, on trouvera quelque désespéré qui fera l'affaire. » Philippe II répond en marge : « Cela me paraît très-bien. » (Groen, VII, 166.)

Je crois que Granvelle paya de cette complaisance ceux qui avaient obtenu du roi son retour. La lettre du 50 novembre, écrite au nom

(1570-1582) -^ ISO ^

du roi, donna Tordre au prince de Parme; Lettre ostensible où l'on spécifie les motifs de la proscription : Orange est un assassin qui a voulu faire tuer le duc d'Albe et Don Juan d'Aulriche. Orange est un voleur qui veut ruiner le clergé, les nobles, ceux qui ont substance ; il fait son profit des troubles ; il transporte les deniers où il lui plaît pour après s'en servir. Orange s'attribue le nom de bon patriote, et il est le tyran du peuple.

Ce dernier mot équivaut à une signature. La doctrine que les Jésuites enseignaient alors dans leurs séminaires, c'est le meurtre des tyrans.

C'est à cette époque que, dans les dépêches, Guise, leur homme, n'est plus nommé Hercules mais Mucms, étant appelé alors à d'autres vertus civiques, à devenir un Mucius Scévola , un tueur de Tarquins.

La lettre n'est point de Granvelle. Il écrivait le français à merveille, avec une netteté singulière. Et cette lettre est uir brouillis, un gâchis, un pêle-mêle, où la construction ténébreuse, la phrase serpentine, allongée et tortillée, à force de replis, se dénonce et devient claire, comme œuvre de Loyola.

Ce qui désigne mieux encore les Jésuites, c'est cette prodigieuse assurance et cette intrépidité dans le mensonge, qui qualifiait comme voleur

cdlui qui jamais ne voulut manier les fonds publics ^ et comme assassin le chef du parti de Vh/wmanité.

Je n'hésite pas à déférer ce dernier titre au glorieux prince d'Orange. Qu'il emporte cette couronne. Les amis de la tolérance,

de la douceur, les ennemis de l'effusion du sang, ce grand peuple, vraiment moderne, qui partout commence alors, il en est le chef alors. A leur tête, l'histoire le salue, et le voit marcher, auguste, vénérable, dans l'avenir.

Ce caractère fut tel en lui, et poussé si loin, que son renom d'habileté en fut compromis. Il fut habituellement l'avocat des catholiques, et il aurait voulu (chose certainement imprudente) qu'on les reçût en Hollande. Leurs tentatives pour le tuer ne l'en corrigèrent pas. Il reste de lui des lettres où il prie les magistrats pour ses assassins, et demande que, si l'on ne peut leur donner la vie, on leur épargne la douleur, qu'on s'abstienne des supplices atroces qui étaient alors en usage.

Mais revenons à la France. C'est du séminaire de Reims, fondé par les Guises, que partent en 1579 les conspirateurs d'Angleterre. Et c'est de l'hôtel de Guise, de l'intimité et de la clientèle de cette maison, que, la même année, part pour l'Ecosse, ainsi que nous avons dit,

un Stuart, M. d'Aubigny, gracieux jeune homme qui captera le jeune roi et fera périr le régent Morton, allié d'Elisabeth. Roman bizarre, improbable, chimérique, qui se vérifia pourtant à la lettre, dans une rapidité terrible. Aubigny aborda en septembre 1579, réussit, plut et charma, fut maître; en moins de dix-huit mois ce doux et charmant Aubigny put décapiter Morton, Elisabeth avait perdu toute influence sur l'Écosse, et les Guises, par leur Aubigny, tenaient le trône de l'Écosse.

Us n'allaient pas si vite en France. On voit qu'une force énorme d'inertie les arrêtaient, celle du parti politique^ qui, sans

même remuer, les entravait, les paralysait, les usait à ne rien faire.

Une entrée royale qu'ils firent à Paris, un grand duel arrangé où ils tuèrent les mignons du roi Maugiron, Caylus (ajoutez encore Sainl- Mesgrin, assassiné aux portes du Louvre), ce n'était pas, en conscience, de quoi occuper le public dans un intervalle de sept ans.

Le clergé aussi fil tort au parti par une insigne imprudence. Il se brouilla avec Paris.

En 1579, en concile provincial, il. décida que désormais il ne remplirait plus l'engagement qu'il avait pris en 1561 de payer les rentes de l'Hôtel de Ville. Les Parisiens, indignés, ob-

jectaient que, si la ville était chargée de ces renies, c'était à la prière même du clergé, qui Toulait qu'on empruntât pour faire la guerre aux hérétiques. Cette suspension des rentes allait arrêter tout commerce, affamer un nombre infini de petits rentiers, qui étaient des pauvres, des orphelins, des veuves. Une redoutable émeute allait éclater. Déjà on fermait les boutiques. Le peuple courait les rues, comme si l'ennemi eût été aux portes. Quelques-uns voulaient que Ton prît les armes. Le prévôt des marchands alla demander secours au Parlement. Ce corps eut la hardiesse d'ordonner l'arrestation des pères du concile, du moins de leur défendre de sortir de Paris. Le roi les fit venir, irrités, mais effrayés, et obtint d'eux qu'ils payeraient au moins dix années encore.

Le parti, moins sûr de Paris, vit le Louvre se fortifier. Les mignons ressuscitèrent, beaucoup plus redoutables. Le roi, cette fois, prit pour favoris deux hommes jeunes, mais fort importants,

fort braves, en état de tenir le pavé contre la maison de Lorraine. L'un, Joyeuse, était un très-grand seigneur, dont la maison avait eu des alliances avec la maison royale. L'autre, d'Épernon, intrigant, habile, intrépide, descendait du fameux Gascon Nogaret, qui souffleta Boniface VIII Par d'Épernon; le roi croyait rallier les politi^

ques; par Joyeuse, les catholiques; il l'envoya même à Rome, ne désespérant pas de le ÉBiire accepter, à la place de Guise, pour chef de la Ligue. Ne pouvant rien comme roi, il eût voulu, par ces deux hommes, devenir chef de faction* Il travailla à leur faire des fortunes monstrueuses. A l'un, il donna la mer, à l'autre la terre, faisant Joyeuse amiral, d'Épernon colonel général de l'infanterie, avec le gouvernement de Metz, Toul et Verdun, l'établissant à la porte de la Lorraine, chez les Guises en quelque sorte, et sur la route des armées qui venaient d'Allemagne.

Cela était ingénieux et semblait pouvoir réussir, surtout étant soutenu par Pexcellente ordonnance dite de Blois, qui prépara l'œuvre du président Brisson, la première codification de nos lois, appelée le Code Henri.

Mais une chose manquait, Fargent, pour faire une force réelle. J^e peu qui en venait au roi était tellement au-dessous des besoins, qu'il n'essayait pas même d'en user selon la raison. Il le jetait par les fenêtres, comme un homme qui mourra demain et n'a rien à ménager.

Notez que l'argent baissait rapidement de valeur depuis le milieu du siècle par l'invasion des métaux américains. Le roi demandait toujours plus, proposait une foule d'impôts nouveaux qu'on

ne payait pas. Personne^ ce semble, ne conTenait de ce changement de valeur. Dans un siècle où l'argent, tous les quinze ans, vaut deux fois moins, les provinces ne rendent presque rien au gouvernement ; elles auraient voulu reculer, pas nioins de quatre-vingts ans I aux impôts de Louis XII.

Le roi ne tenait à rien. Gela devait apparaître au premier mouvement. Son beau-frère, le roi de Navarre, réclamant la dot de sa femme, Agen et Gahors, Catherine le fit patienter en lui laissant quelques places qu'il avait saisies (Février 1579). Au bout de six mois, Henri III essaya un pitoyable expédient; il crut brouiller ses ennemis en révélant à Navarre les galanteries de sa femme, qu'il savait parfaitement. II réunit tout contre lui [Guerre des amoureux^ novembre 1579). Il perdit la Fère, si près de Paris. II perdit Gahors, emportée par Navarre dans un combat acharné de cinq jours et de cinq nuits. On vit pour la pr^nière fois la vigueur du vert galant.

Le roi fut trop heureux de faire la paix, à la prière du duc d'Anjou. Paix au profit de Navarre, qui garda Agen et Gahors, et non moins au profit de la Ligue, grandie de cet échec du roi et de sa faiblesse pour les hérétiques (26 novenibre 1580).

On croit rêver en pensant qu'à ce moment de ruine la reine mère entreprenait d'acquérir troisroyaumes, Angleterre, Pays-Bas, Portugal. C'était une maladie, comme celle des alchimistes. Jour et nuit, avec ses astrologues, sur la tourelle qu'on voit encore (à la Halle au blé), elle voyait aux étoiles qu'elle et ses fils allaient être maîtres de FEurope.

La succession de Portugal s'ouvrait ; elle fouilla sa généalogie, et trouva qu'en remontant au milieu du treizième siècle un de ses

ancêtres avait droit. Elle envoya, en partie à ses frais, une expédition aux Açores.

Chose absurde, chose imprudente, au moment où elle eût dû garder son argent pour le Nord, pour l'entreprise de son fils Alençon, futur époux d'Elisabeth et futur roi des Pays-Bas. Cette dernière folie était la moins folle, étant soutenue du prince d'Orange et du parti protestant. Quoique tous vissent et sentissent l'indignité du candidat, la violente envie qu'on avait d'appuyer les Pays-Bas sur la France fermait les yeux à l'évidence. Orange y avait mis son zèle. Il était parvenu à tirer des États Pacte qui leur coûtait le plus, la déchéance de Philippe II.

Cet acte avait été préparé, amené par un autre qu'on n'eût jamais attendu du prince

d'Orange. Cet homme froid, simple, modeste, qui agissait, mais parlait peu, tout à coup prend la parole, Irès-hautj ce fut un coup de foudre.

A l'accusation lancée par le roi, Orange répond par l'accusation du roi.

Redoutable égalité qui commence dès lors et ne finira pas si tôt. Et nune erudimini qui jvr dicatis terrant.

L'auteur de cette apologie accusatrice du prince d'Orange, le Français Villers, homme aussi doux qu'écrivain violent, était un partisan magnanime de la tolérance, protestant et protecteur déclaré des catholiques. Avec sa douceur native, le consciencieux ouvrier, fort du mépris de la mort, n'en forgea pas moins l'engin, la machine de malédiction qui, lancée sur l'Escorial d'une épouvantable force, ouvrit ses murs de granit, et montra, pâle et trem-

blant, le misérable dieu du monde entré ses tristes galanteries et ses ordres d'assassinat, et lui mit ce signe : Assassin.

Si l'on se trompa alors sur tel détail mal connu, de nos jours l'heureux travail des admirateurs, de ce roi nous a révélé plus de crimes qu'Orange n'en avait supposé. De sorte qu'aujourd'hui ce sont les amis de Philippe II qui, sous la statue de Bruxelles qu'ils viennent de lui élever, ont gravé profondément et durablement : Assassin.

(i57iM5M) — 158 —

En morale, c'est une force de haïr et de mépriser le mal. C'est une force, en révolution, de mépriser l'ennemi. Si nos jeunes soldats de 93 battirent les vieux Allemands, c'est qu'ils les trouvaient ridicules. Les chansons sur les Kaiserlich et les Prussiens commencèrent l'ouvrage qu'achevèrent les baïonnettes. L'insolence calculée du manifeste d'Orange eut de même une grande portée. Elle enhardit contre Philippe. Elle fut le point de départ des victoires que l'Angleterre et la Hollande eurent sur lui par toutes les mers.

Voilà donc ce mystérieux fantôme de l'Escorial, qui vivait de nuit, de silence, tout inondé de lumière, traîné dans le bruit. La tragique figure du père de Don Carlos se trouve violemment égayée. Philippe II amuse l'Europe. Le manifeste hollandais l'appelle crûment un Jupiter incestueux et libertin.

Le trait entra plus loin encore qu'on n'aurait pensé dans le cœur de Philippe II, étant tombé au moment où lui-même se sentait vraiment ridicule, où le trompeur était trompé, où ce persécuteur de maris se vit traité comme un mari, que dis -je?

conspué, moqué avec une violence cynique par la princesse d'Éboli, qui lui avait substitué le jeune Antonia Perez.

— 159 — (iSTiM58î)

Humiliation profonde. On sait sa lâche Tengeance sur Parez et la princesse. Tout cela éclata peu à peu. Et ceux qui avaient blâmé le manifeste d'Orange le trouvèrent trop modéré.

Comment se relever de là? En tuant ses ennemis, en étonnant le monde par la grandeur et Taudace de ses entreprises?

Dès ce jour, on croit le voir chevaucher en furieux le cadavre de l'Espagne pour en écraser l'Europe. On s'effraye des expédients révolutionnaires par lesquels il se recréa, du fonds de sa banqueroute, des ressources pour envahir l'Angleterre et la France. Le peuple étant ruiné, il commença à manger les privilèges, tomba sur les prélatures et sur les grandesses ; il eut vint à l'entreprise désespérée de vendre les biens des communes (Ranke).

Après le jugement moral vient la sentence juridique. J'appelle ainsi la décision par laquelle les États généraux le déclarèrent indigne et déchu de la souveraineté, posant ce principe d'éternel bon sens qui pourtant parut si nouveau : que les rois sont faits pour les peuples^ et que, s'ils n'agissent pour eux, par le fait ils ne sont plus rois. Ces doctrines étaient dans les livres. Mais ici elles apparaissent formulées en lois, solennellement prononcées par la bou-

che même d'un peuple contre le premier roi du monde.

La grandeur révolutionnaire de cet acte est en ceci qu'il risquait d'isoler l'État nouveau, de lui faire des ennemis des princes

de France ^t d'Allemagne, et surtout d'Elisabeth. Celle-ci détestait la révolution autant que le calvinisme. Elle intriguait en Ecosse autant contre les puritains que contre le parti de Marie Stuart. Elle y tentait l'entreprise ridicule d'y introduire, par son ambassadeur Randolph, le culte anglican.

Elle aurait tourné le dos à la Hollande si les catholiques ne l'avaient forcée à s'en rapprocher par leurs complots et leurs tentatives acharnées d'assassinat.

Sans avoir l'étonnante douceur du prince d'Orange et d'Henri IV, Elisabeth n'aimait pas le sang. Jusque-là, elle avait sévi très-mollement contre ses ennemis catholiques. Au milieu de leurs tentatives si fréquentes de révolte dans le Nord et en Irlande, cinq seulement en dix ans avaient été mis à mort. Mais, à partir de 1580, son très-clairvoyant ministre Walsingham les lui montra qui, de tous côtés, marchaient à elle, et d'un concert persévérant, systématique, visaient à lui ôter la vie.

Le sentiment de ces dangers aurait fait souhaiter passionnément à la reine l'alliance de la

France, mais une alliance sérieuse, offensive même au besoin. De là l'accueil extraordinaire qu'elle fit au duc d'Anjou, que le prince d'Orange créait duc de Brabant et souverain des Pays-Bas. Quoi qu'on ait dit, je crois que, dans ses avances publiques au duc et quand elle lui mit son anneau, Elisabeth était sincère. Elle rétail par la crainte de l'Espagne et du parti catholique. Elle croyait, par cette démonstration hardie et définitive, entraîner Henri III et Catherine contre Philippe II. Us n'osèrent Ssiire ce grand pas.

Cependant un dissentiment grave divisait les catholiques anglais. Plusieurs, honnêtes et loyaux, étaient scandalisés de l'audace des Jésuites et des Guises. Le coup subit par lequel un favori intrigant, l'homme des Guises, Aubigny, avait surpris, emporté la mort du régent d'Ecosse, était pour les honnêtes gens de tous les partis un Éadt scandaleux. Non moins scandaleuse aussi une tentative d'Henri de Guise pour surprendre, sur l'Empire, sur les Allemands, ses amis, la ville hbre de Strasbourg. La tentative avortée dérangeait fort ridéal qu'on s'était fait du caractère chevaleresque de ce héros catholique.

Le chef du séminaire de Reims, le fameux docteur Allen, pour ramener l'opinion, fit une touchante apologie des missions des Jésuites, qui

n'avaient d'autre but, dit-il, que de convertir r Angleterre, de consoler les pauvres catholiques anglais. Nulle idée de toucher à l'autorité royale, Ge qui appuyait Allen, c'est que Tun des exécutés, le Jésuite Gampian, avait juré sur Téchafaud qu'il n'avait jamais passé un jour sans prier "pour la reine. — « Pour quelle reine? » lui dit-on. a Pour la reine Elisabeth. »

Mensonge intrépide par-devant la mort, qui d'autant mieux couvrait le travail ardent, violent, qu'à ce moment même précipitait le parti*

Deux mois après cette mort, cette dénégation solennelle, le 7 mars 81, le complot nié acquérait sa forme définitive. Les Jésuites avaient tissé leur vaste filet entre les Guises et leurs agents d'Ecosse et d'Angleterre. Ce jour même ils tirent d'Aubigny, qui gouvernait FÉcosse, une adhésion écrite par laquelle ils croient pouvoir entraîner Philippe IL

Huit jours après (18 mars), Orange est assassiné. Un jeune Espagnol le poignarde; un moment on le croit mort.

C'est un spectacle cruel de voir, par ces continuelles tentatives, la mort constamment assise au foyer du prince d'Orange. Ce grand homme, dans sa vie horriblement déchirée par les agitations publiques, n'avait vécu que de la fa-

mille. Il l'avait eue quelque temps trouble et désolée par une fille de Maurice de Saxe, d'un cœur traître comme son père. Il l'avait eue douce et paisible par une princesse de Bourbon, malheureusement malade, engagée profondément dans le sort de son mari, et qui mourut de ses périls. Donc, à ce moment lugubre, menacé d'une mort infaillible et comme entouré de l'assassinat, il se trouvait veuf encore, et seul sur son foyer brisé.

En France vivait la fille de l'Amiral, Louise de Coligny. Cette jeune dame n'avait épousé son premier mari qu'à la veille de sa mort, et elle épousa de même le prince d'Orange tout près de mourir. Elle était étonnamment la fille de l'Amiral ; elle en avait la sagesse et l'extraordinaire beauté de cœur. Elle donna au grand homme, dans cette année suprême, cette insigne consolation d'avoir près de lui Timée, l'âme même de Coligny.

CHAPITRE X

La Ligue éclate. 1583-1586.

On dit qu'un puritain anglais, condamné pour je ne sais quel acte qu'on qualifia de rébellion à avoir le poing coupé, n'eut pas

plutôt subi l'opération, que, de l'autre main ôtant son chapeau, il s'écria : « Vive la reine ! »

Nous en disons autant, nous spectateurs lointains, qui, à trois cents ans de distance, assistons à cette crise. Arrivés à ce point (1582) où nous voyons le prince d'Orange manqué pour cette fois, mais si entouré de poignards et si sûr de périr, comme ce puritain, nous disons : « Yive Elisabeth ! »

La Hollande longtemps défendit l'Angleterre en occupant Philippe H. Maintenant à l'Angle-

terre de défendre le monde ! La tête d'Elisabeth est le palladium commun des nations.

Les événements récents montraient de tous côtés un immense complot, un concert étonnant de guet-apens, de meurtres, de ténébreuses surprises. Nous avons vu en 1579 coïncider l'invasion papale d'Irlande, les missions de meurtre en Angleterre, et l'intrigue des Guises en Ecosse, qui, en un an, escamote le roi et le pouvoir, tue le régent, menace Elisabeth.

Le jeu continue et serré. Nous suivrons le synchronisme des guerres et des assassinats.

On y mettait peu de mystère. Tout furieux bien endoctriné à Reims, à Bruxelles ou à Rome, pouvait aller droit à Madrid, sûr d'être très-bien accueilli. Ou, plus directement encore, il allait au prince de Parme ; le froid et cruel tacticien mettait l'assassinat au nombre de ses meilleurs moyens de guerre. Il n'entreprit la grande affaire du siècle, le siège d'Anvers ; que lorsqu'il eut réussi à la longue à faire tuer le prince d'Orange.

La mort d'Elisabeth, en ce moment, eût eu des conséquences plus vastes et plus funestes encore. La postérité doit un grand souvenir à la forte unanimité du peuple anglais, à la vigueur du parlement, à la clairvoyante sagesse

(lu vieux ministre Walsiogbam, qui entourait la reine d'une police redoutable, déjoua celle que l'Espagne avait dans Londres, entra par mille moyens aux plus secrets foyers de fanatisme où se tramait le meurtre, et ne laissa de ressource au parti que la guerre déclarée, là solennelle et folle invasion de Pârmada.

Ni les États généraux de Hollande, ni le parlement d'Angleterre, n'avaient la longanimité d'Orange et d'Henri IV, cléments tous deux jusqu'à paraître presque indifférents au bien et au mal. Habituellement assassinés (Henri IV le fut douze ou quinze fois), ils trouvaient natm'el de vivre parmi les catholiques, parmi ceux à qui l'on faisait un devoir de les tuer. Orange persista dans la magnanime imprudence de les recevoir en Hol* lande, malgré les États généraux.

Certes, les précautions étaient bien naturelles, lorsqu'un mois après l'assassinat manqué de Guillaume on découvrit un complot des Guises et du prince de Parme pour assassiner Alençon.

Le meurtrier Salcède, d'origine espagnole, d'une famille ennemie des Guises, d'un père tué à la Saint-Bartbélemy, put tromper d'autant mieux.

Les Guises, pressés par l'Espagne de com^ mencer la guerre civile, ne pouvaient, ne vou**

laient rien faire, tant qu'Alençon était en vie, Salcède était à eux, ayant été sauvé par eux de la potence. Il était caché en

Champagne sous leur abri. Ils l'envoient à Madrid, où ce bandit est caressé, flatté du roi, qui le fera riche, grand, tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il tue. On lui met force argent en main; il lève des soldats pour Alençon, Sûr moyen d'être bien reçu. Mais le prince d'Orange y vit clair. On s'informa, on sut que Salcède avait passé par le camp du prince de Parme, filière ordinaire des assassinats. On prend l'homme; il se voit perdu; pour avoir grâce, il donne une confession complète, non du petit complot de meurtre, mais du complot universel de guerre, de guerre civile, que les Guises et l'Espagne organisaient partout» le plan détaillé, minutieux de la Ligue, ville par ville et homme par homme. Henri III fut épouvanté, voyant ses maréchaux, ses ministres, ceux qui avaient en main le secret de l'État, d'accord pour le trahir, pour armer contre lui.

Certes, si le siècle n'eût étonnamment baissé de cœur et de morale, la découverte de tous ces guet-apens eût soulevé le monde d'indignation[^] réveillé tous les cœurs. Il n'en fut pas ainsi. L'immensité même du complot frappa les imaginations, découragea les résistances. Deux ans durant encore[^] cette épouvantable machine ou-

verte, éventrée, mise au jour, resta béante. Et le sentiment public n'en fut pas soulevé. Au contraire, l'homme d'exécution, le prince de Parme, n'en poursuivit que mieux son œuvre stratégique sur les Belges, abattus, effrayés et lassés.

Il agissait. Les Guises, non moins dénoncés et l'ercés à jour, n'agissaient pas. Leur situation devenait honteuse et ridicule. Ces grands conspirateurs, levant le bras dans les ténèbres, surpris par la lumière, restent là sans pouvoir frapper. Ce qui aggravait leur situation, c'est qu'en Ecosse leur Aubigny, après son sanglant

succès sur Morlon, n'en était pas moins détrôné, et qu'il apparaissait que le parti des Guises et de Marie Stuart n'avait aucunes racines. Les Jésuites eux-mêmes avaient précipité les choses en compromettant Aubigny par le projet trop manifeste de catholiciser l'Ecosse. Leur échec d'Ecosse et d'Irlande les réduisait à une troisième tentative, audacieuse et désespérée ; ils poussaient Guise en Angleterre (1585).

Si la chose avait pu se faire par les secours du pape et sans Philippe II, elle eût été tentée certainement. Le chef du séminaire de Reims, le docteur Allen, assurait qu'il suffisait d'avoir de l'argent et des armes, qu'on trouverait des hommes, et en foule, de l'autre côté. On était sûr du jeune

roi d'Ecosse. L'affaire se fût exécutée par Guise et le duc de Bavière, voué sans réserve aux Jésuites, avec des soldats allemands et des réfugiés anglais, quatre mille hommes en tout. Guise voulait seulement que le pape donnât cent mille écus.

Les Jésuites eussent été ravis de pouvoir se passer de Philippe II. Les catholiques anglais avaient horreur et peur des Espagnols. Philippe venait de montrer dans sa conquête du Portugal une rigueur atroce pour les prêtres et religieux déclarés contre lui. Il avait méprisé l'intervention du pape, et, l'exécution faite, ce bon fils de l'Église avait tiré de Rome l'absolution plénière pour avoir fait tuer deux mille moines.

Les Jésuites n'osaient cependant tenter ce grand coup d'Angleterre sans consulter l'Espagne. Cela arrêta tout. L'ambassadeur espagnol à Paris, Tassis, leur signifia que l'affaire ne se ferait pas, ou qu'elle serait espagnole; que le roi y donnerait quatre mille hommes, mais que la saison était avancée, l'Angleterre trop

froidCy qu'il fallait remettre la partie. Guise sentit trèsbien que l'occasion se perdait. Il écrivit au pape que le roi d'Espagne consentait, mais qu'il fallait de l'argent, et il osa faire dire aux catholiques anglis qu'après l'invasion, si les Espa-

gnols ne portaient, lui-même aiderait à les chasser.

Philippe II le connaissait bien. Voilà pourquoi il ne voulait rien faire. Les papiers de Don Juan, trouvés après sa mort et mûrement étudiés, lui avaient trop appris ce qu'il devait penser de Guise. Défiance sage, mais qui fit tout manquer.

Guise écrivait au pape le 26 août (1583), et il eût agi en septembre si l'argent fût venu. En octobre, la police anglaise savait tout, on était en armes, l'Angleterre sauvée pour toujours.

Le 18 janvier 1584, Elisabeth chassa de Londres l'ambassadeur d'Espagne Mendoza, un ennemi furieux qui avait été dans tous les complots contre sa vie, et qui couvrait d'une altière attitude sa basse perfidie d'assassin.

Uhorizon s'éclaircit ; tout tourne à la violence. Philippe II commence dans tous les ports d'Espagne les apprêts gigantesques de l'Armada (de Thou). Le prince d'Orange succombe par ses amis et par ses ennemis. Alençon, créé, sacré par lui duc de Brabant, Alençon, qu'il défend contre de trop justes soupçons, fait Fodieuse tentative de se saisir d'Anvers et des places principales; ses gentilshommes crient : « Vive la messe ! à bas les États ! » Ils succombent, sont massacrés. A grand'peine le prince d'Orange

sauve ces misérables de la vengeance du peuplé. Son protégé va se cacher en France, et meurt submergé dans la boue (10 juin

1584). Orange lui-même était mort de ce coup, comme popularité. Il se réfugie en Hollande, où Balthasar Gérard; spécialement prêché, encouragé par les Jésuites et par Farnèse, le tue d'un coup de pis^ tolet (10 juillet 1584).

Farnèse avait bien calculé le vide immense qu'allait laisser sa mort, et l'embarras de la Hollande, égarée, effarée. Ce trop grand homme avait rempli tout de son activité, habitué tout le monde à se reposer sur sa sagesse. Il meurt, et Ton croit tout perdu. Le pays se remet à un enfant, au petit Maurice, le fils du Taciturne, sombre enfant, très-précoce, plein d'audace, de combinaisons, d'un avenir douteux qui rappelait son père, mais bien plus son aïeul maternel, le dangereux Maurice de Saxe, qui tour à tour servit ou trahit rAUemagne.

En attendant, Farnèse ne craint plus rien. Il s'établit en tous sens sur l'Escaut. Il a le temps pour tout. Il enveloppe Anvers de travaux gigantesques, et personne ne le trouble. Il creuse tranquillement des canaux pour amener des vivres, des matériaux. Tout le recours des Belges, qui, par une seule flotte de Hollande, eussent forcé, détruit ces travaux, c'est d'aller se plaindre en

France, d'aller chercher la force^ où? aux pieds d'Henri un

Hélas ! celui-ci eût eu besoin de défenseur, bien loin de défendre personne. Chaque jour plus solitaire, il a pour conseil la Ligue elle-même. Et que dis-je ? sa mère le trahit.

Gela est absurde, incroyable, et cependant certain. De Thou, qui le dit positivement, peut se tromper souvent sur les chos^ étrangères ; il ne se trompe guère sur l'intime intérieur que savait très-bien sa famille.

Catherine n'avait aimé personne qu'Henri III. Mais elle aimait une chose davantage, le pouvoir et l'intrigue. Vieille comme elle était, elle les voulait toujours, et détestait les deux vizirs, Épernon et Joyeuse. Cela la rapprochait des Guises. Ceux-ci lui faisaient croire qu'à la mort de son fils ils l'aideraient à mettre sur le trône ses parents de Lorraine. Étrange aveuglement ! Cette femme de tant d'esprit ne voyait pas ce que les plus amples voyaient, que les Guises travaillaient pour eux.

Une guerre étrangère eût grandi les vizirs. Une guerre intérieure qui allait brouiller tout, et embarrasser tout le monde, pouvait rendre la vieille dame nécessaire. On serait trop heureux de l'aller chercher, de la prier d'intervenir.

Ainsi , quand ces malheureux Belges, si obs-

tinés pour nous, vinrent la troisième fois se donner à la France, ils trouvèrent presque tout le monde contre eux, le roi tremblant que l'Espagne ne se fâchât; il n'osa les recevoir d'abord, leur dit d'attendre à Senlis.

L'Espagne était pourtant fort inquiète. Elle s'engageait alors dans la grande affaire du siège d'Anvers. Vingt vaisseaux de France qui eussent paru dans l'Escaut pouvaient changer toute la situation. Il y eût eu un revirement incalculable. Anvers manqué, Farnèse perdait force, tout lui échappait.

Les Guises aussi étaient très-inquiets. Us voyaient d'Épernon et Joyeuse gagner beaucoup de terrain. Comment? En faisant justement ce que la royauté fit au siècle suivant avec tant de succès, la conversion et l'amortissement de la noblesse protestante. On ne menaçait pas on ne violentait pas; mais à tout huguenot qui venait à la cour on disait d'amitié, tout bas qu'il n'aurait ja-

mais rien, ne parviendrait à rien, que le roi voudrait faire quelque chose pour lui, mais qu'il ne pouvait rien que pour les catholiques (de Thou, lib. 81).

Donc TEspagne avait intérêt , et les Guises avaient intérêt à s'entendre et presser les choses. Leur traité se lit à Joinville, 31 décembre

Le prétexte, religieux et populaire^ fut le danger que courait la France catholique si le roi laissait le royaume à un héritier hérétique, au roi de Navarre. Le but ostensible fut d'assurer la succession à un prince catholique, le vieux cardinal de Bourbon, oncle d'Henri IV.

Cet acte à^ Union fut la porte par où TEspagne entra en France.

L'acte était-il sérieux, sincère, excusé par la nécessité religieuse? Le meilleur catholique, le duc de Nevers , ne le crut pas, refusa d'y entrer. Le pape ne le crut pas. Grégoire XIII et Sixte-Quint virent fort bien que ce n'était qu'un acte politique.

Philippe, qui venait de tuer tant de moines en Portugal, et qui offrait sa fille au roi de Navarre, était-il aussi fanatique qu'il le paraissait?

Henri III, contre qui se faisait l'Union, était un très-bon catholique, pénitent des Jésuites. De cœur et de nature, il avait une vive antipathie contre les protestants, III présentait aux catholiques un titre, certes, grave, ayant plus que personne décidé la Saint-Barthélémy.

Et le roi de Navarre, ce monstre d'hérésie, quel était-il au fond? Un homme d'esprit, infiniment glissant en toutes choses,

dont on avait bien vu déjà les faciles revirements ; il s'épuisait

à dire qu'il ne demandait qu'à s'ensuivre que d'avance il se soumettait à ce que déciderait un libre concile, qu'il ne recherchait que la vérité, etc., etc. Il en disait tant, que ses protestants en étaient fort pensifs.

Non, il faut dire la chose comme elle est, l'affaire est politique. Nous avons eu raison de terminer en 1572 les guerres de religion.

Mais, justement au point de vue politique , j'admire "une chose, c'est que Philippe II, à cinquante - huit ans, n'ayant qu'un héritier de six, après sa banqueroute, maigre, épuisé, tari, étant depuis vingt ans en travail sans finir rien aux Pays-Bas , ayant mis jusqu'à trois années pour la petite affaire de Portugal, ayant besoin de tant de forces pour faire face à la guerre imminente qui lui commençait sur toutes les mers, s'embarquât encore de surcroît dans cette ténébreuse affaire de la ligue, dont il était bien sûr de ne voir jamais le bout !

Au reste, quand on le voit travailler en même temps tout le Nord, entretenir des pensionnaires pour les élections de Pologne, vouloir employer le Polonais à soumettre la Suède, vouloir s'établir en Danemark, afin de prendre l'Angleterre à revers (Ranke), on est tenté de le croire un peu fou.

Nous avons vu, du reste, la vieille Catherine

entreprendre à son compte la conquête du Portugal et des Açores.

Pyrrhus et Picrochole en sont humiliés ; Don Quichotte est un sage. Il faut aller aux faiseurs d'of, aux furieux souffleurs, pour trouver des comparaisons.

Ajoutez que Philippe II entraînait dans cette folie de la Ligue d'une manière bien peu sensée encore, bien propre à la faire échouer. Il voulait employer les Guises, et il s'en défiait ; il avait peur qu'ils ne réussissent trop. Il voulait et ne voulait pas, agissait et n'agissait pas. Un misérable subsidie qu'il leur donna de cinquante mille écus par mois, assuré pour six mois, n'était rien pour solder des armées, soutenir un grand parti ; c'était assez pour compromettre les Guises, les rendre ridicules par Thésitation, ou pour leur faire casser le cou.

Les Guises étaient fort riches, ayant entre eux un million de revenu. Affamés par le roi d'Espagne, ils allaient nécessairement être obligés de se ruiner pour le servir. Il y comptait probablement.

Les résultats se virent bientôt. Dès le surlendemain du traité (le 2 janvier 1585), le comité directeur de la Ligue est posé à Paris; il agit, pousse, précipite, crie, achète des armes; tout ferment, bouillonne, dans une agitation fu-

rieuse. Le trésorier de la Ligue est celui même de Vêvêché; Tévêque était toujours Gondi, le frère du conseiller de la Saint-Barthélémy. Quel emploi du trésor? V achat des armes. Déjà on projetait les Barricades.

Ce conseil se tenait ou chez le trésorier, ou bien à la Sorbonne, ou encore aux Jésuites de la rue Saint-Antoine. Les furieux curés de Paris siègent d'abord, avec quelques marchands ruinés. Mais, pour rendre l'appel au peuple plus éloquent, plus significatif, on y joignit des massacreurs connus de 1572. Cela toucha tout le monde; la Grâce agit; les chefs des confréries, appelés au conseil,

furent très-dociles, et devinrent, chacun dans leur corps, d'excellents instruments.

Le peuple cependant, le vrai peuple, ne savait rien de tout cela. Les machinistes qui menaient l'affaire agirent, comme en toute bonne tragédie, par les deux moyens d'Aristote, par la terreur et la pitié.

Par la terreur. « Les protestants étaient en marche, arrivaient pour brûler Paris, tuer tout; déjà, au faubourg Saint-Germain, dix mille étaient cachés qui repassaient leurs couteaux. » Mais la pitié faisait encore plus que le reste; au cimetière de Saint-Séverin et ailleurs, on exposait de grands tableaux des pauvres martyrs

d'Angleterre, avec force détails horribles; des gens étaient là, baguette en main, pour expliquer la chose tout haut, et tout bas ils disaient : « Voilà comme le Béarnais va traiter les bons catholiques. »

Coups violents. Les femmes rentraient en larmes et bouleversées; les hommes ne savaient plus que dire. Une telle émotion du peuple enhardissait le Comité. Il voulait, dès lors, tout finir, enlever Henri III, prendre la Bastille et le Louvre... Et après?... Après, viendrait Guise. Mais il restait chez lui en attendant. Le Comité s'en émerveillait fort. L'ambassadeur d'Espagne, Mendoza, l'appelait à Paris. Le prince de Parme, qui avait sur les bras la gigantesque affaire d'Anvers, le pria, le somma d'agir. Guise recevait l'argent d'Espagne et ne le gagnait pas.

Tout ce qu'on obtint de lui, ce fut de faire surprendre Toul et Verdun. Cette audace timide eût pu irriter le roi sans l'effrayer, et le pousser à accepter l'offre des Pays-Bas. Les Espagnols poussèrent Guise; ils exigèrent qu'il dressât directement son étendard

et marchât vers Paris. Farnèse écrivait coup sur coup à Mendoza, qui disait à Guise : « Il le faut. »

Le 21 mars, il obéit, s'empara de Châlons, commença la guerre civile.

A la nouvelle, le cœur manqua au roi. Il fit

venir les Belges, il refusa les Pays*BaS; et les recommanda à la grâce de Dieu.

Guise avait rassemblé la noblesse de Gham* pagne, son frère Mayenne celle de Boui^(^ne, et le cardinal de Bourbon celle de Normandie. Un solennel appel fut fait, au nom de TUnion, aux parlements, aux prélats et aux villes. Lyon y céda. Mais non Marseille, et non Bordeaux. Le duc de Nevers écrivit que sa conscience lui défendait d'armer contre son roi sans une autorité plus haute, et il alla à Rome consulter cette autorité.

Les choses ne se décidant pas plus vivement en faveur de la Ligue, le roi ne se fût pas hâté de traiter s'il eût été soutenu des siens. Mais d'Épernon était malade. Joyeuse craignait d'irriter les catholiques, espérant follement se substituer au duc de Guise. Le roi, seul et embarrassé, avait là fort à point l'inévitable reine mère, qui ne demandait qu'à négocier. Elle trouva tout à coup des jambes; redevenue jeune et leste, elle court à Nemours s'arranger avec Guise* Sa négociation consiste à livrer tout.

Proscription du protestantisme. Désarmement du roi. Pour garantie, des places données à tous et un chacun : à Guise, Toul, Yerdun, Châlons; à Mayenne, Dijon, Beaune; à Aumale, à El-beuf^ d^autres places; Dinan au duo de Mer*

cœur. Enfin le futur roi, le cardinal de Bourbon, aura Soissons en attendant Paris (traité de Nemours, 7 juillet 1585), Le roi est chargé de solder les garnisons des places que Ton tient contre lui.

Une chose était plus claire et montrait mieux encore que l'Union n'était pas contre le roi, mais contre la France, Ces admirables citoyens, qui ne parlaient que d'elle, travaillaient pendant le traite à donner à l'Espagnol ce que l'Anglais* avait eu si longtemps, un port, une place de débarquement, pour envahir tout droit, par le plus court, au plus près de Paris. C'était Boulogne-sur-Mer qu'ils marchandaient. Un prévôt de la ville était gagné; Aumale, le frère de Guise, était aux portes, attendant qu'on ouvrît. Il fut un peu surpris, en approchant, d'être accueilli avec des volées de boulets. Un homme du roi, qui assistait au conseil ligueur à Paris, avait su tout, révélé tout.

Quand le pauvre roi de Navarre apprit le traité de Nemours, qui mettait Henri III dans la main de la Ligue, on dit que sa moustache en blanchit en une nuit. Il se croyait perdu. Il le crut mieux encore quand le pape Sixte- Quint, vaincu par les ligueurs, l'excommunia; dès lors les catholiques, incertains comme le duc de Nevers, allaient agir avec les Guises.

Le tiers parti, il est vrai, faisait des vœux pour lui; le duc de Montmorency, prévoyant bien que la Ligue lui arracherait le Languedoc , s'était uni à lui, et le 10 août avait publié un manifeste en commun avec lui et le prince de Condé. Les politiqties cependant, parti timide, inerte, n'étaient pas un puissant appui. Il eût succombé, sans nul doute, si l'Espagne eût franchement, fortement secondé les Guises.

Henri de Guise était, comme Don Juan, le martyr de Philippe II Rien de plus touchant que ses cris de détresse, de famine, à l'ambassadeur Mendoza. Celui-ci le repaît de mots.

Tantôt c'est une grande armée que le roi catholique embarque, et ferait arriver si Ton avait Boulogne; tantôt ce sont des fonds qui viennent. En réalité, rien. Et la Ligue aux abois n'a nul expédient que de préparer (7 octobre 85), par ordonnance royale, la vente des biens des protestants.

Le roi triomphait tristement de cette misère,, comme disant : « Vous lavez voulu. » Au clergé, à la ville, au parlement, il annonçait que la guerre demandait par mois quatre cent mille écus. Le clergé se vengeait ; il le faisait gronder en chaire. On le chapitrait vertement et en face; chaque sermonneur lui prescrivait ce qu'il avait à faire.

Philippe II regardait ailleurs. Toute son attention se fixait sur l'année anglaise' qu'Elisabeth avait enfin donnée aux Pays-Bas, sous le commandement de Leicester. La Ligue, délaissée de l'Espagne, voyait bien que le roi allait finir par s'arranger avec le roi de Navarre. Des deux côtés; à Paris, à Madrid, on se jugeait fort en péril, et, si la Providence avait si à propos appelé à elle le prince d'Orange pour faciliter le siège d'Anvers, il était désirable qu'elle éclaircît de nouveau l'horizon par la mort de la reine d'Angleterre.

Telle était la pensée de Reims. Deux machines s'y préparaient pour accélérer le miracle.

T- <«3 - (iMHw?;

CHAPITRE XI

Les conspirations do Reims. — Mort de Marie Stuail. 1584-1587.

Si Ton veut avoir Tidée du sauvage esprit de meurtre qui animait les collèges anglais de Douai, de Saint-Omer y de Reims et de Rome, il faut se reporter plus haut, remonter à leur docteur, le prince cardinal Pôle , lire spéciale ment la lettre qu'il écrit pour gourmander la douœur d'une reine, qui cependant était Marie la sanglante, et du jeune époux de Marie, qui était Philippe IL (Granvelle, IV, 308, 1554,) C'est par cette lettre furieuse qu'il envahit l'Angleterre, inaugura ce règne funèbre, où, quatre ans durant, fumèrent les bûchers. Non pas»

comme ailleurs, bûchers de chair morte, de victimes étranglées, — mais bûchers de

chair vivante, criante, hurlante, à qui l'on £dsail sentir les pointes inexprimables d'un supplice calculé.

Violente est l'effronterie de comparer à ce temps celui d'Elisabeth et le petit nombre de traîtres qu'elle frappa dans un règne de crise, dans une lutte si inégale contre la coalition de l'Europe catholique.

Après les écrits de Pôle, l'âme de ces séminaires et leur véritable Bible était le grand ouvrage du docteur Sanders, De Monarchiâ visibili EcclesiæBy livre écrit par un secrétaire de Marie la sanglante et sous le patronage du duc d'Albe (Louvain, 1571). Sanders, homme savant, sincère, qui mourut pour sa doctrine dans l'invasion d'Irlande en 1579^ établit, non-seulement que le christianisme est la monarchie du pape, mais qu'il est la monar-

chie , une religion essentiellement, fondamentalement monarchique, la religion du pouvoir absolu.

Maintenant représentons-nous ces jeunes cœurs d'exilés, cherchant, dans l'ardeur de leurs rêves , le monarque , le sauveur visible. Hélas ! , est-ce Philippe II ? Ce politique hésitant a-t-il les allures d'un cœur ferme dans la foi ? Ce défenseur de l'Église, qui devint en Portugal le cruel bourreau de l'Église, devait leur mettre d'étranges contradictions dans resprit. Lie

duc d'Âlbe, admirable en Flandre comme exécuter d'hérétiques, fut justement l'exécuter des moines en Portugal. Un Dominicain célèbre, qui, du haut d'une montagne, vit ces carnages de moines et ces incendies de couvents exécutés par le général du roi catholique, ne résista pas au combat que cette vue mit en lui; il tomba à la renverse. On le relève; il était mort.

Herrera remarque que, dans les dernières années de Philippe, la mystérieuse junte de nuit qui gouvernait sous lui (et presque sans lui), dans ses maladies fréquentes, ne comptait pas un ecclésiastique. C'étaient des laïques, des juristes, qui revoyaient, censuraient et corrigeaient les actes du clergé espagnol.

Mais le pape, ce dieu sur terre, c'est lui sans doute qui répond aux pensées de l'ardente école ? Sauf un seul, les papes d'alors furent bien moins pontifes que princes.

L'outrage, l'outrage cruel du duc d'Albe en 1555, avait frappé le cœur des papes, l'avait secrètement corrompu. Devenus vassaux de l'Espagne, leurs pensées de rébellion leur donnaient fréquemment la tentation anlipapale de s'unir précisément avec les ennemis de la cause catholique, qui étaient ceux de l'Espagne* Pau} IU fit des vœux pour les protestants, et même ap-

pela les Turcs. Grégoire XIII, que les Jésuites croyaient entièrement à eux, refusa d'approuver la Ligue, Sixte^euint, dit de Thon, eût été éhàrmé si Henri HI eût acceplé contre TEspagne la protection des Pays-Bas.

Dans ces variations du pape et de TEspagne, on comprend que les Jésuites eurent une prise infiniment forte sur ces jeunes exaltés quand (sous les formes les plus humbles de Tobéissance) ils imaginèrent d'agir sans Philippe, par Don Juân, par les Guises (1583), même sans le pape (1585).

C'est un point essentiel. Hors de l'action romaine et de l'action espagnole, les Jésuites sou^e \ent tramèrent, les réfugiés anglais exécutèrent et agirent, surtout pour délivrer Marie Stuart et faire périr Elisabeth.

Les Jésuites, si admirables d'ardeur et d'activité, avaient pourtant deux défauts :

L'un, que note Marie Stuart (9 avril 1582), d'être souvent imprudents et compromettants, de jouer% par leur furie d'intrigue, avec la vie même de la prisonnière.

L'autre défaut qu'article notre ambassadeur Châteauneuf (Labanoff, VI), c'est que les Jésuites, encore si nouveaux, nés en 1543, s'étaient déjà tellement gâtésj, qtie la- policé anglaise trouvait toujours à acheter dans leurs maisons

des espions contre eux-mêmes : « Il n'y a collées de Jésuites, ni à Rome, ni en France, où on n'en trouve qui disent tous les jours la messe pour se couvrir et mieux servir à la reine Elisabeth. »

' Due éducation de mensonge, quand même elle serait donnée dans une vue de sainteté et pour un but de dévouement, n'en corrompt pas moins les âmes, et les ouvre aux choses basses, aux plus honteux changements. La vie d'intrigue, de faction, que les Jésuites menaient, n'étant plus simples auxiliaires, mais chefs réels, et moteurs des actes les plus hasardés, les mûrissait extrêmement, les précipitait sur la pente d'une corruption précoce. Voilà des Jésuites politiques qui deviennent aisément espions. Tout à l'heure vont commencer les terribles procès de mœurs qui frappèrent les Jésuites professeurs, spécialement en Allemagne (procès imprimés par Joseph II).

La corruption politique ne leur fut pas particulière, ce II y a beaucoup de prêtres en Angleterre, tolérés par la reine, pour pouvoir, au moyen des confessions auriculaires^ découvrir les menées des catholiques. » C'est encore l'ambassadeur de France (Labanoff, VI) qui nous donne ce fait piquant, que la confession ouvrit le parti catholique à la police protestantCé

Les pièces publiées par M. Gapefigue (l. IV, 178-179) nous apprennent combien ces tristes moyens étaient nécessaires contre les machinations meurtrières d'un roi dont la police fut le génie spécial, contre la corruption d'un maître des Indes, qui, dans ses plus grands embarras d'argent, en trouvait cependant pour acheter les ministres, agents, domestiques, de ceux à qui il en voulait, qui poussa ce mépris de l'homme, cette foi à l'or, jusqu'à croire qu'il achèterait les premiers hommes du temps, les ministres d'Elisabeth I

L'homme de Marie Stuart , Melvil, qui connut l'un de ces ministres, Walsingham, organisateur de la contre-police qui neutralisa celle de Philippe II et sauva Elisabeth, Melvil n'en fait nulle-

ment l'horrible portrait que tracent les autres catholiques. Il vit en lui un vieillard extrêmement maladif, qui, dans sa faiblesse, et sûr de sa fin prochaine, jugeait sa vie bien employée s'il sauvait celle dont la tête était, pour ainsi dire, une clef de voûte pour l'Europe. Et, en effet, Elisabeth de moins, tout allait tomber.

Dans ce duel des deux polices, laquelle vaincrait? C'était une curieuse question de moralité. Elle fut jugée par le fait. Au cœur du parti catholique, où se trouvaient des hommes

admirables relativement , la* doctrine du pieux mensonge et de Féquivoque maintint un germe pourri où vinrent toujours des insectes. Là toujours eut prise l'ennemi. Reims ne sut presque jamais ce que faisait Walsingham. Et Walsingham sut toujours ce qu'on préparait à Reims.

On doit s'étonner d'autant plus qu'on ait constamment échoué contre Elisabeth, que le parti opposé avait contre elle l'arme la plus viclo« rieuse en révolution , celle qui, non-seulement exalte un parti, mais qui l'étend, le multiplie, le fait pulluler et le renouvelle. Cette arme, c'est le roman, la légende, ce trouble des cœurs, cette prise toute-puissante sur les bons sentiments du peuple. Qui a fait en France la contre-révolution, sinon Louis X\I, Madame et le petit Dauphin, la cliarmante Marie-Antoinette? Qui eût dû renverser aisément Elisabeth? Le roman de Marie Stuart, celle-ci d'autant plus terrible, qu'elle était non-seulement le miracle célébré, le rêve de tous les hommes, niais le suprême martyr d'une si grande religion. Le monde catholique, à genoux, quand il faisait ses prières, ne se tournait pas vers Rome, ne se tournait pas vers Madrid; il regardait , vers l'Ouest, vers la tour de la prisonnière. Celle-ci, le matin, le soir, pouvait dire : « On pleure pour moi. »

Qui pouvait y être insensible? Tout le monde savait par cœur les très-beaux vers oii Ronsard, cette fois vrai et grand poète, rappelle Timpression charmante, mélancolique et religieuse qu'il eut quand il la vit sous ses blancs voiles de reine veuve dans les bois de Fontainebleau, quand les arbres, les vieux chênes, les pins sauvages, s'inclinaient, la saluaient « comme chose sainte. »

Ineffaçable souvenir, et sans cesse renouvelé par les poètes de tous les partis. Nos plus sérieux historiens en subissent le charme. Je ne m'en défendrais pas sans tant de preuves qui montrent en cette fatale fée tout ce qui faisait le danger du monde. ^

Ses portraits aussi, il faut le dire, du moins les plus sérieux, protestent contre la légende. A la grande bibliothèque, à celle de Sainte-Geneviève, à Versailles, on entrevoit l'attrait fantasmagorique de cette pâle rose de prison. Mais, en même temps, le long visage, encadré d'une blanche coiffure de béguine ou religieuse, vous dénonce le génie des Guises. La bouche serrée, petite, l'œil fixe et baissé, n'indiquent en aucune façon la douce résignation dont la parent des récits menteurs. Us disent la reine, et n n la sainte. On y devine très-bien la tragique violence qui vengea si cruellement sur Darnley Toffense à la

IM

royauté, et qui, sans scrupule, acceptait té meurtre d'Elisabeth.

Que pouvait la reine d'Angleterre quand celle mortelle ennemie vint, non de sa volonté, mais forcée par le péril et poussée en

Angleterre? L'Henri IV anglais l'eût tuée; le nôtre l'eût peuU être lâchée. Elisabeth hésita, et, en la gardant dix-neuf ans, tint suspendu sur sa télé, entassa et épaissit un épouvantable orage.

De ces dix-neuf ans, pendant quinze elle fut fort doucement traitée, étant reine de ses gardiens, le comte et la comtesse Shrewsbury, faisant de l'une son amie, de l'autre, dit-on, son amant, Elle enveloppa la famille; une jeune et jolie nièce qu'ils élevaient comme leur enfant devint le bijou de la prisonnière; elle l'avait jour et nuit, la faisait coucher avec elle. Voir sa lettre charmante : « A Bess (Elisabeth), ma bien-aimée camarade de lit. »

Elle avait une petite cour, douze demoiselles d'honneur, une écurie considérable et de nombreux serviteurs. (Châteauneuf, dans Labanoff, VI.)

Outre ce que donnait Elisabeth, elle lirait de France le revenu de son douaire. Elle avait son monde à Paris, son intendant Paget (qui fut dans tous les complots), et des ambassadeurs danà toutes les cours.

Elle coiTespondail toujours, quoi qu'on fil^ avec tout le monde, avec l'Espagne, avec les Guises, avec ses partisans d'Ecosse. Elle remuait tout de ses lettres éloquentes et calculées, dont plusieurs sont des pamphlets. Les unes, tendres, plaintives, humbles; d'autres, horriblement satiriques.

Il en est une bien hardie, c'est celle oji elle parle tantôt du cautère de la reine, tantôt de sa vanité, et enfin du caprice honteux qu'elle aurait eu pour Simier, l'envoyé du duc d'Anjou.

Plus irritantes encore peut-être sont les lettres où Marie Stuart se pose elle*même comme une sainte, ces lettres si douces,

si humbles, oii elle lui offre des broderies et des travaux de sa main. Traits touchants qu'on trouve à peine dans la Légende dorée! Quel effet devaient-ils produire sur les âmes simples! Que de pleurs durent verser les femmes! Quelle rage durent mettre ces choses dans le cœur des hommes, de ces jeunes gens exaltés qu'on enivrait de son nom ! Cette douceur de la prisonnière aiguillonnait cent poignards contre Elisabeth.

Les catholiques anglais étaient cinquante mille, d'après un dénombrement (Lingard).

L'attaque d'une telle minorité contre un grand

peuple uni, déterminé à défendre sa foi, sa liberté, sa croissante prospérité, qu'il voyait reposer sur la tête d'Elisabeth, cette attaque coupable eût été de plus ridicule sans l'assassinat et l'invasion. Et l'assassinat même était un coup douteux, quand il s'agissait d'une reine adorée, défendue par l'unanimité nationale et portée sur le cœur du peuple. Les Jésuites, pour tenter la chose, ne durent trouver guère que des fous.

Les héros des dernières conspirations furent d'abord un Gallois Parry, homme d'imagination et d'aventure, comme sont fréquemment les Gallois; plus tard, un jeune gentleman, Babington, qui avait vu Marie Stuart, étant page chez le comte de Shrewsbury; comme tant d'autres, il avait pris feu; c'était l'amoureux de la reine; délivrée, il était bien sûr qu'elle ne manquerait pas de l'épouser.

L'affaire de Parry commença à peu près au moment où l'on manqua l'assassinat du prince d'Orange (1582). On en parlait partout. Parry, dans une querelle, voulut tuer quelqu'un, le manqua, s'enfuit, se fit catholique à Paris, où on ne manqua pas de lui

conseiller de tuer Elisabeth. Un savant jésuite qu'il vit à Venise lui démontra doctement la légitimité de la chose, le poussa à s'offrir au pape. Revenu à Paris, et eau-

sant de tout cela légèrement, il se rendit suspect ; un Jésuite, plus fin que les autres, et surpris de l'étourderie avec laquelle on se confiait à ce bavard, lui dit que, dans son ordre, on n'enseignait qu'à obéir y jamais à conspirer contre le souverain. Parry, ébranlé, fut raffermi par d'autres ; on se chargea d'obtenir des lettres pontificales, positives et expresses, qui lèveraient ses scrupules.

Était-il dégoûté? l'envie de tuer était-elle sortie de sa tête légère? Quoi qu'il en soit, passant en Angleterre (janvier 1585), il demanda à voir la reine, lui dit qu'on conspirait contre elle. Quelque parti qu'il prît, cet aveu pouvait lui servir ou à obtenir un bon poste qu'il demandait, ou à être moins surveillé. Mais le parti ne lâchait pas son homme. On lui donna le livre du grand docteur de Reims, Allen, qui justifiait la trahison. On lui apporta des lettres de Rome, où le pape le bénissait, l'encourageait, lui disait de persévérer. Parry reprît l'envie de tuer et se confia à un si^i cousin catholique, qui le dénonça. On arrêta en même temps un Jésuite, Creighton, qui, d'abord, ne connut pas Parry; puis le connut, mais ne se souvint pas qu'il lui eût parlé de l'affaire, puis s'en sou^ vint; mais il l'avait chapitré fort et ferme, détourné de son crime. C'était la finale ordinaire*

Ijes Jésuites s'en lavèrent les mains, et jurèrent que Parry n'avait été qu'un agent de Walsingham.

Ceci en février 1584. Le 10 juillet, comme on a vu, fut tué enfin le prince d'Orange, la Hollande paralysée, et le prince de Parme

put avec sécurité hasarder le siège d'Anvers ; le 10 même, il prit Lille, à une lieue d'Anvers, commença les travaux, somma la ville en novembre. Pour empêcher les secours de France, on fit la Ligue (31 décembre), et, pour empêcher les secours d'Angleterre, on monta de nouveau une machine contre Elisabeth.

Le prince de Parme avait toujours vu et endoctriné les assassins des Pays-Bas, les Salcède, les Gérard, etc. Il donna un congé à un brave catholique anglais, nommé Savage, qu'il avait dans ses troupes. Le hasard voulut que Savage allât au séminaire de Reims; le hasard voulut que, ce brave contant ses beaux faits d'armes aux prêtres, un docteur, qui n'était pas de la conversation, l'entendit; il s'y mêla et dit au militaire qu'il y avait une chose plus belle en-* core à faire : c'était de tuer Elisabeth (State trials).

Savage fut un peu étonné; il n'y avâ pas pensé. Il n'osa dire à ces pieux personnages que leur proposition lui paraissait un crime.

Il dit : « La chose est difficile. » Il avait la tête dure, et il leur fallut trois semaines pour faire comprendre à ce soldat qu'une reine excommuniée de la bouche du pape devait être tuée sans scrupule. A force d'entendre la chose, il s*y accoutuma, et promit ce qu'on voulut.

Les Jésuites jasaient toujours Irop. Au lieu de mener leur homme tout chaud qui eût frappé sans raisonner, ils s'en allèrent demander à Paris l'aveu de Tambassadeur d'Espagne, Mendoza, et ils voulurent lier l'affaire avec celle du pauvre fou Babington, l'amant de la reine.

Pourquoi ces deux sottises? Us répondent qu'elles étaient nécessaires : 1° il fallait que Mendoza leur donnât des troupes espagnoles, les catholiques anglais étant trop peu nombreux; 2° il fallait que Babington en fût pour faire avaler à ces catholiques une invasion espagnole qu'ils redoutaient. En d'autres termes, les Jésuites n'avaient là-bas presque personne. Ils voulaient forcer l'Angleterre, il y fallait Tépée, la ruse, et, pour réunir ces moyens, il fallait parler de l'affaire, la confier, la traîner, manquer tout.

Le gouvernement anglais, ferme sur sa large base, qui était la nation, plongeait un clairvoyant regard dans leurs conciliabules. Le Jésuite Ballard, qu'ils envoyèrent de Reims à

Mendoza, était suivi depuis six ans par Walsingham ; il l'avait laissé cinq années courir l'Angleterre, ayant près de lui un agent sûr; il ne l'avait pas arrêté, non plus que Babington, voulant pénétrer davantage et savoir jusqu'où l'on irait. Ballard revint en Angleterre, au printemps de 1586, pour lier les deux affaires de Babington et de Savage.

L'assassinat semblait d'autant plus nécessaire aux Jésuites, que leur grande affaire de la Ligue n'aboutissait à rien, et que l'Espagne languissait. Philippe II avait été malade en 1585. (Gachard, Philippe II, introd.) Personne, pendant quelque temps, n'ouvrait plus les dépêches, et rien ne se faisait. On le décida avec peine à organiser sa junte de nuit, qui le suppléa un peu.

Donc, tout allait lentement. On voulut hâter, simplifier par la dague ou le couteau.

Le Jésuite Ballard se croyait bien déguisé, faisait l'homme d'épée. Babington se croyait discret, n'ayant associé à l'affaire que cinq ou six de ses amis, jeunes gentlemen, aussi graves que

lui. Savage enfin passait le temps à se faire faire un habit exprès pour le jour de l'exécution.

Un mot très-fort du duc de Nevers, qu'il dit au jeune de Thon sur Henri de Guise, convient

aussi bien à tout le parti. Ces gens embrassaient trop de choses, filaient trop de fils à la fois, s'embrouillaient de trop de projets, sans Toir assez si les points de suture les feraient s'a* gencer ensemble. De telle sorte que leur histoire ressemble à tel roman de l'abbé Prévost, qui a, de temps en temps, tout un roman pour parenthèse. L'ensemble se relie comme il peut.

Ici l'affaire, tissée de tous ces fils, était bien assez compliquée sans y mêler Marie Stuart. Pourquoi la compromettre? Pour agir sur les catholiques écossais, pour tirer d'elle un testament? On y parvint, mais on causa sa mort, et l'on manqua toute Tarfaire.

Elle était fort resserrée depuis un an, sans communication. Les fortes lêtes de Reims imaginèrent d'essayer d'arriver à elle par un des leurs, le jeune docteur Gilbert Gifford^ dont la famille, nombreuse et importante, avait justement sa maison tout près du château de Chartley, où Ton gardait Marie Stuart. Ce jeune homme paraissait fort sûr, ayant son père enfermé pour cause de religion, lui-même sorti de l'Angleterre à douze ans, élevé huit ans par les Jésuites à Reims et en Lorraine. Il présentait toutes les conditions d'un bon agent, jeune et presque sans barbe, inspirant confiance, mais vieux d'expérience et d'élu-

— 170 — (iS^tt)

des, ayant voyagé, vu TEurope, parlait très-bien diverses langues. On a dit de Gifford, comme de Parry et de bien d'autres,

qu'il était un agent de Walsingham; rien n'indique qu'il le fût alors.

Il pouvait être encore sincère à Reims quand il prit cette mission, et croire, comme tous ces Jésuites, que l'Angleterre était prête pour l'événement. Mais grande dut être sa surprise[^] en re-voyant ce pays qu'il avait quitté à douze ans, de le trouver tout autre qu'on ne disait, de voir cette association de tout un peuple pour la vie de la reine. La prodigieuse prospérité du pays dut faire songer aussi un homme clairvoyant qui venait de parcourir l'Italie désolée et la pouilleuse Gastille. Les voyages, la comparaison des mœurs, ne font pas peu au scep* tisme; tel qui part fanatique revient indifférent.

C'est alors que le vieux Walsingham l'aura fait venir, lui aura dit qu'il les tenait tous, ayant sous la main ce Ballard et ce Babin-glou sans daigner les prendre, mais que lui Gifford en valait la peine, et que, puisqu'il était si décidé au régicide, il en avait une belle occasion en tuant la reine d'Ecosse, au lieu de tuer Elisabeth.

Élève des Jésuites, Gifford justifia leur enseignement, montra qu'il avait profité, et qu'il était un Jésuite accompli. Il se fit leur intermédiaire, gagna un brasseur de Chartley pour porter, rapporter dans ses tonneaux les dépêches du parti et les lettres de Marie Stuart, de façon qu'elle pût se perdre.

Elisabeth la détestait et cependant la défendait, infatuée qu'elle était du caractère sacré des rois, effrayée de l'exemple si on en venait à tuer juridiquement une reine. Elle sentait très-bien la force que les puritains en tireraient; qu'un roi dès lors se-

rait un homme, responsable, justiciable. Elle voyait distinctement l'échafaud de Charles P'.

Mais Burleigh, Walsingham, Leicester, qui étaient nominativement proscrits par Philippe H et recommandés aux assassins, n'entraient guère dans les prévoyances de la reine. Ils voyaient le moment, le danger actuel; Elisabeth tuée, ils n'auraient pas vécu une heure. Tous les ports d'Espagne bouillonnaient (dès 1584) du mouvement de l'Armada. La Ligue lui offrait la rade de Boulogne, à six heures de Plymouth.

Si Farnèse et ses vieilles bandes passaient, c'était fini. Marie, de sa tour, sortait reine, et son avènement lâchait le soldat dans les rues de Londres.

On avait vu Milan et Rome sous l'Espagnol,

SOUS Pépôuvanlable torture des Maranes, moitié Africains. On avait vu le sac d'Anvers, une scène bien au delà des plus horribles rêves. Tous les rivages d'Angleterre s'étaient couverts de fugitifs, hommes et femmes, nus, navrés, sanglants...

Maintenant au tour de Londres. L'Anglaise charitable qui avait reçu la Flamande mourante dans son lit savait ce que c'était que les saccagements de ville, et elle s'évanouissait d'épouvante à la seule idée.

L'Angleterre résisterait-elle? Il n'y avait pas d'apparence. Pourquoi? Parce qu'elle avait l'ennemi dans son sein, parce qu'il y avait quelqu'un à Ghartley, qui, le lendemain de sa descente, donnerait aux Espagnols deux armées, anglaise, écossaise, ou du moins ferait dire au peuple des marchands : « Traitons, avançons le pillage. » Un sûr moyen d'être pillé.

Aujourd'hui le traité. Demain le sac de Londres. Après-demain, le silence des ruines, que l'on voyait aux Pays-Bas, le commencement des longues tortures à petit bruit, les moines de toute couleur, les mendiants soldats, la torture et les poux.

Hypothèse? Imagination? Vains rêves? Point du tout. La grande flotte de l'Armada, quand elle vint traîner le long des côtes, exposa aux marins anglais une superbe élite de moines.

fiMO) — 182 —

blancs, gris, noirs, un corps d'inquisiteurs tout
prêts.

Il n'y avait aucune famille anglaise qui, le soir, à genoux, ne demandât, avec prières, larmes et sanglots, la mort, la prompte mort, de cette malédiction vivante dont le prétendu droit livrait l'Angleterre.

Reine propriétaire (c'est un mot de Philippe II). Propriété terrible, de haine et de fureur. De quoi Marie Stuart mourut-elle? D'avoir fait un legs de l'Angleterre (20 mai). L'Angleterre léguée la lui.

C'est pour avoir cette lettre du 20 mai que les Jésuites, dans leur frénétique passion, nouèrent avec elle la correspondance qui la mena à la mort. Non-seulement elle y donne l'Angleterre à l'Espagne, mais elle dit que, si son fils ne se fait catholique, elle le livrera à Philippe II.

Les Jésuites Persons, Holt et autres, étaient déjà en Ecosse pour cette œuvre pie ; ils travaillaient avec les Guises. Henri de Guise appuyait ardemment les envoyés d'Ecosse près de Philippe

II. On voyait bien ces allées et venues; on comprenait qu'une révolution allait se faire. Henri III, inquiet, envoya un ambassadeur à Edimbourg, ce que la France n'avait pas fait depuis dix-huit ans. Enfin, pour rendre la chose

encore plus claire, ces insensés d'Ecosse se mirent à dire la messe et se refirent catholiques, comme s'ils avaient déjà vaincu .

Il est évident que tous perdaient la tête. Ils écrivaient, jasaient, conspiraient en plein vent, sans voir seulement, tristes marionnettes, qu'ils s'agitaient au fil que tirait Walsingham. B;ibington, le plus fou (c'est son droit d'amoureux), en vient à écrire à Marie, à sa chère someraine^ tout ce qu'on fait pour elle. « Quant à ce qui tend à nous défaire de l'usurpateur, six gentilshommes de qualité, mes amis familiers, entreprendront l'exécution tragique» (46 juillet 1586). A quoi Marie répond sans hésiter : « /{ faudra mettre les six gentilshommes en besogne^ » etc. (27 juillet).

Ce n'était pas la première fois que Marie consentait la mort d'Elisabeth. Mais ici, par ce mal fatal, elle avait l'air de l'ordonner. Son secrétaire Nau, à qui elle dictait, la pria à genoux de ne pas envoyer cette lettre. Mais c'était fait. La folie est contagieuse. Et Babiogton était si naïvement fou, que tous, sur ces belles ailes, naviguaient dès lors avec lui entre ciel et terre, ayant perdu de vue ce bas monde des réalités. Il en était venu au point de ne plus s'inquiéter de l'événement, mais seulement de craindre que les visages des six héros ne fussent perdus pour

la postérité; il en fit faire un grand tableau, où ils étaient très-ressemblants, faciles à retrouver; attention délicate pour la police et dont purent le remercier les agents de Walsingham.

Philippe n'était content. Il avait bien serré la bonne lettre où Marie donnait trois royaumes. Il ordonne qu'on se prépare pour agir promptement, sur-le-champ, etc.

Cependant, à ce moment même où il sent tout le prix du temps^ il veut que la nouvelle du coup aille d'abord à Paris, non tout droit à Farnèse en Flandre, et c'est Mendoza qui, de Paris, transmettra à Farnèse l'ordre du départ, de sorte qu'Élisabeth tuée dans cette crise brûlante où chaque minute avait un prix énorme, U y aurait eu cinq ou six jours perdus avant que le secours espagnol mît à la voile! Cela peint Philippe II, et classe ranimai à sang- froid.

Walsingham, tenant son affaire, crut pouvoir emporter la chose auprès d'Elisabeth par un grand coup de peur. U lui dit tout en une fois. Elle en fut renversée.

Fallait-il attendre les actes? Il semblerait que le hardi ministre en fut d'avis. U n'arrêta qu'un homme, le vieux Ballard, voulant sans doute que les autres, effrayés, se précipitassent dans un commencement d'exécution, et qu'on les prît ar^

mes. Us n*osèrent, devinant bien que déjà de toutes parts ils étaient pris, enveloppés.

. La sûreté de Marie semblait être en ceci, qu'il n'y avait rien de son écriture. Elle dictait, et Nau écrivait la minute, qu'un autre secrétaire chiffrait. Nau d'abord noblement, ^ fermement, nia tout. Mais Babington avoua tout, Ballard tout, et quand ils eurent subi, au nombre de quatorze, le supplice des traîtres, Nau remit de l'eau dans son vin. Il dit de point en point comment se faisaient les choses, et que Marie avait dicté.

Elle se défendit d'abord par le silence, refusant de répondre, disant qu'elle était reine, étrangère, et non soumise aux lois anglaises; qu'elle était venue en Angleterre sans y être forcée. Ceci était très-faux. Elle n'aurait pas pu se sauver. Notre ambassadeur, Gastelnau, dit nettement qu'à peine réfugiée en Angleterre elle conspirait, et qu'Elisabeth fut contrainte de la retenir.

Après le silence, elle essaya le mensonge et l'équivoque, disant ne pas connaître Babington, puisqu'elle ne l'avait jamais vu; soutenant même qu'il ne lui avait point écrit y qu'elle ne lui avait point répondu. Elle prit Dieu à témoin qu'elle n'aurait jamais consenti à ce qu'on conspirât contre la reine (F Angleterre).

Tous les historiens, chose curieuse, admirent la dignité de cette défense! Tous estiment que l'accusée y fut grande et vraiment reine! Peu s'en faut que ce jugement ne soit cité à côté des jugements des martyrs, des héros de la vérité!

Les plus judicieux écrivains copient ici sans examen les misérables pamphlets, généralement anonymes, que les événements produisirent, par exemple, l'Innocence de la très-chaste et débonnaire Marie, le Martyre de la reine d'Ecosse, la Mort de Marie Stuart, etc., et tout ce qu'a ramassé la compilation de Jebb. Ces romans furent imprimés la plupart dans l'année même des Barrières de Vanmida. Ce sont des armes de guerre lancées contre Elisabeth et contre Henri III. Le but est d'exalter les Guises, de faire croire que le roi de France trahit sa parente et n'intervint pas pour elle. Une foule de détails inexacts devaient avertir que ces histoires sont des pamphlets et des pamphlets ignorants. Par exemple, l'auteur du Martyre dit que Gifford, à Paris, logeait chez le conspirateur Morgan (Jebb, II, 281), chose matériellement impossible; Morgan était à la Bastille. .

Beaucoup d'ornements romanesques montrent aussi que ces livres sont écrits pour les belles ruelles et les dames du continent, spécialement les détails sur la blancheur de Marie, sa gorg«

— 187 — CiSKtt

d'albâtre (307), spécialement le conseil qu'elle aurait tenu la veille avec ses femmes et ses serviteurs sur sa toilette du lendemain (639), le satin gaufré, le taffetas velouté, les bas de soie bleue, les jarretières de soie, et jusqu'aux caleçons de futaine blanche. Est-il sûr que ces belles choses aient tellement occupé une âme en présence de rÉlernité?

Mais ce qui me rend ceci encore plus suspect, ce sont les sale-tés ignobles qu'on ajoute sur Elisabeth (651). Quand la fureur fait descendre jusqu'à fouiller de telles choses, on peut croire que l'historien qui se moque de la pudeur se moquera de la vérité.

Chevaliers de Marie Stuart (je parle surtout au bon Schiller, dupe de son cœur au point d'écrire ce drame violent contre ses propres idées), examinons, je vous prie, la vraie cause qui vous a tous tellement aveuglés, dévoyés, jusqu'à suivre aveuglément les plus sols pamphlets des Jésuites.

« Son jugement fut irrégulier. » Non, ce n'est pas la vraie cause qui vous a passionnés. Bien d'autres procès analogues vous ont passé par les mains sans que vous y insistiez.

Dites la chose comme elle est, n'en rougissez pas. La vraie cause qui vous émeut, qui nous émeut tous, c'est que c'était une femme.

Tuer une femme! c'est en effet une chose horrible, et qui soulève! La mort de la plus coupable semble un crime de la loi.

Je n'examinerai donc pas ce qui serait advenu de l'Angleterre si l'invasion espagnole eût trouvé vivante la dangereuse créature qui faisait Tunité secrète du parti catholique anglais, son lien avec les Guises, avec toutes les conspirations du continent. Que de femmes pourtant alors , des millions de femmes anglaises, eussent trouvé pis que la mort dans la vie de cette femme !

J'aime mieux, mettant ceci à part, répéter ce que j'ai dit ailleurs avec plus de force que personne [Révol. française y t. Vil) : « 11 n'y a contre les femmes nul moyen sérieux de répression. Elles sont souvent coupables; elles sont moralement responsables; et cependant, chose bizarre, elles ne sont pas punissables. Malheur au gouvernement qui les montre à l'échafaud ; on ne l'en excuse jamais. Celui qui les frappe se frappe; qui les punit se punit. Elles sont le monde de la Grâce; la Loi ne peut rien sur elles. »

Elisabeth le sentit cruellement, profondément. De là sa pitoyable tentative de faire croire qu'elle eût pardonné, mais qu'on devança ses ordres. Elle voyait parfaitement que

celle morl, juste ou non, la poursuivrait dans tout l'avenir; elle voyait que Tacte odieux que lui arrachait le péril pouvait sauver TAngleterre, mais la perdait elle-même à jamais dans le cœur des hommes.

tiW7) — lyo —

CHAPITRE m

Henri III «st forcé àê t^aéantir lui-méiue (1587).

La sombre, mais belle histoire, qui finit en 1572 a été justement intitulée Les Guerres de religion. L'histoire misérable que nous faisons maintenant devrait s'appeler Les Intrigues sous prétexte de religion.

Les catholiques peuvent là-dessus s'en fier au pape lui-même. Sixte-Quint avait en dégoût la grande tartuferie à laquelle on l'associait. Ce bon père, tout occupé de sa petite affaire romaine, d'arrêter et de faire pendre les bandits de son désert, regardait de loin sans plaisir la sotte pièce de la Ligue. 11 voyait de mauvais œil ce que ses fils les ligueurs et ses fils les Espagnols s'obstinaient à faire pour lui» Il leur donnait à

la rigueur des parchemins et des bulles, point d'argent, se disant trop pauvre. « Si j'en avais, disait-il ironiquement aux ligueurs, je n'aurais garde d'en donner pour la guerre; je suis un homme de paix. »

C'était un rusé paysan qui n'était pas dupe.

11 voyait qu'il n'y avait guère de vérité dans tout cela, qu'on ne travaillait pas pour lui, et que, s'il y avait succès, ce serait la grandeur de l'Espagne, dont il dépendrait plus encore.

L'Espagne marchant sur l'Europe, menaçante malgré sa fatigue et son appauvrissement ; l'Espagne, aidée d'une force immense d'illusion et de terreur, poussée par l'armée du mensonge, unie si intimement à la réaction fanatique qu'elle n'avait pas même besoin de la ménager, voilà ce qu'on voyait venir.

Force fatale, qui, quoi qu'elle fit, parfois insultant le pape, parfois massacrant des moines (comme on vit en Portugal) , n'en semblait pas moins catholique et la catholicité elle-même.

On a vu les sournaises, maladroites et impuissantes tentatives des Jésuites en 1578 et 1583, pour agir sans Piilippe II par des épées d'aventuriers. Ils retombent loujoiy s à l'Espagne; ils sont à sa discrétion.

On va voir de plus en plus la sottise de la Ligue, qui voudrait être par elle-même, le chi-

mérique roman de Guise, qui vainement se figure quHl se servira de Philippe IL II ne fait^ rien que se perdre. La Ligue n'a de force sérieuse que par sa base espagnole.

La Ligue fut-elle une chose française et nationale? Les Français du seizième siècle (après le Gargantua et pendant qu'écrit Montaigne!) sont-ils véritablement si fanatiques et si sots? Les actes soi-disant populaires qu'entasse M. Capefigue auront peine à me le faire croire. Son procédé n'est pas habile. 11 prend, copie tout ce qu'il trouve aux Archives de la ville, convocations de la milice, ordres d'armer les bourgeois, programmes de fêtes publiques, et il appelle tout cela des actes du peuple, les élans municipaux de la bonne ville de Paris, Faction des confréries, des halles, etc., etc. Lisez avec attention; vous reconnaissez des actes officiels, émanés de l'autorité.

Ce qui d'avance m'avait mis tout d'abord en défiance sur cette prétendue popularité de la Ligue pendant vmgt années, c'est la longueur du temps même. La France n'est pas si longtemps folle. Une pièce qui traîne ainsi, qui n'aboutie pas promptement, qui recommence sans cesse pour avoir de fréquents entr'actes et laisser la scène vide, n'est pas une pièce française é II y fallait une patience qui

n'est pas de celte nation, on l'aurait sifflée cent fois si le véritable auteur, le clergé, n'eût été là, avec sa forte police de boutiquiers ruinés, de mendiants à bâtons, et son arrière-garde espagnole.

Dès 1586, dans les dépêches d'un agent trèsclaivoyant, vivement intéressé à la chose, l'ambassadeur de Savoie, je trouve cet aveu curieux : « La Ligue a dégoûté tout le monde. » (Archives diplomatiques de Turin, 27 mai 1586, portef. 5.)

Qui dit la Savoie dit l'Espagne: Philippe II venait de donner sa fille au jeune duc de Savoie. C'est l'aveu des intéressés, de ceux qui comptaient se servir de la Ligue pour démembrer la France, qui travaillaient dans ce but, qui pratiquaient Marseille et Lyon. (Ibidem y 27 avril 1587.)

Si la Ligue avait eu en France les fortes et vastes racines nationales qu'on suppose, Guise n'eût pas eu besoin d'attendre toujours Philippe II. Quoiqu'il tirât du clergé, quoiqu'il tirât de ses biens qu'il était obligé de vendre, il tendait toujours la main à l'Espagne; il en recevait Taumône, et, la lutte s'engageant, il en sollicitait les troupes.

Il savait très-bien que la Ligue, en campagne, n'aurait pu tenir devant le Roi, uni au roi de Navarre. On le vit en 4589.

Dans les villes même, si faciles à terroriser (nous Favons vu tant de fois), la Ligue eût eu le dessous si elle n'eût sans cesse employé le moyen suprême, à savoir le peiipite, son peuple d'assommeurs, celui qui mangeait à midi la soupe des couvents et touchait le soir l'argent espagnol. C'est par ces bandes qu'elle fit les élections de la milice en 1588.

L'étranger, toujours l'étranger. Voilà ce que tout Français un peu clairvoyant voyait à travers la Ligue.

Allez donc, sots érudits, rapprocher les temps de la Ligue de ceux de la Convention I Comparez, je vous prie, les défenseurs et sauveurs du territoire avec ceux qui livraient la France.

Cette misérable France, si loin de ses premiers élans spontanés, nationaux, si loin d'Étienne Marcel et des vrais Etats généraux, qu'avait-elle pour se défendre, au seizième siècle, devant la puissance espagnole? Hélas, rien que la royauté.

Cette royauté funeste, cruellement dépensière et folle, elle est encore le point central où il faut bien ici se rallier.

Cruel abaissement des temps! Dans le précédent volume, nous stigmatisions justement le sauvage fou Charles IX et l'homme femme Henri HL Nous voici réduits maintenant, par la Ligue, ce

monstre d'hypocrisie, à regretter Charles IX, à favoriser Henri III.

« Suis-je bien moi? » disait ce juif dans les cachots de l'Inquisition . « Mais non ! je ne suis point moi ! » L'histoire en dit autant ici, et se méconnaît elle-même.

On aurait cru que la furie de ce Charles, tombant aujourd'hui à droite pour tomber demain à gauche, était le pire gouvernement. On Feût cru, on se fût trompé. Il y avait encore alors un peu d'ordre financier, quelque obstacle aux vaines dépenses. Barrière détruite, abaissée, à Tavénement d'Henri III. Donc ce sera celui-ci qui marquera le fond du fond? Son Épernon et son Joyeuse sont le pire gouvernement. Mais non, nous n'y sommes pas; voici les grands réformateurs qui vont guérir tous les abus, les Lor-

rains et les ligueurs, défenseurs irréprochables des franchises nationales. Que nous apportent ceux-ci? et quel serait leur succès s'ils venaient à bout de leur œuvre? Ils ne vivraient pas un quart d'heure sans subir deux conditions : mi dérrmribrement féodal^ qui mettrait la France en pièces ; et la tête de ce monstre serait le tyran étranger.

Nous voilà donc à ce point de défendre Épernon, Joyeuse. Dans la faiblesse actuelle du petit roi de Navarre, en attendant qu'il grossisse et

soit Henri IV, ces deux drôles, contre les Lorrains el le parli espagnol, se trouvent les gardiens de la nationalité. Confessons cet avilissement et celte extrême misère. La France, dans ce moment, périrait sans la royauté, qui elle-même n'existe que dans ces deux tristes vizirs.

S'ils avaient été d'accord, le trône, à Tétat vermoulu, eût eu encore quelque force. D'Épernon était un homme de résolution; il voyait très-bien dans Paris combien l'œuvre de la Ligue était chose artificielle; toujours il demanda au roi de lui permettre d'agir. La Ligue entraînait les foules par ruse et terreur ; mais fort aisément la terreur aurait été reportée de l'autre côté. Ce ne fut, comme on va voir, que par une panique habile qu'on réunit un moment le peuple pour les Barricades. Si Ton eût pris les devants, les vrais ligueurs, pour une action sérieuse, n'auraient pas été nombreux.

Épernon était une épée. Mais le manche qui le tenait? Une pauvre chose pourrie, la volonté d'Henri IH, qui n'en était pas seulement à garder son secret une heure. H ne pouvait rien retenir : c'était son infirmité. Catéchisé par Épernon, et louant son

énergie, il s'en allait rapporter tout à son gouverneur Villequier et à

la vieille Catherine, qui le faisaient savoir aux Guises.

Si Joyeuse n'était pas un traître, c'était du moins un jeune fou. Sa marotte était de supplanter Guise. 11 était suivi en effet de tout ce qu'il y avait de cerveaux vides dans la jeune noblesse : loyaux étourdis qui n'aimaient ni les replis italiens du fameux héros catholique, petit-fils des Borgia, ni l'austérité empesée, la roideur des calvinistes. Joyeuse était leur grand homme; ils admiraient sa grandeur à jeter For par les fenêtres. 11 ressemblait à Henri 111. Le souci de celui-ci n'était ni la Ligue ni l'Espagne : c'était la rivalité d'Épernon et de Joyeuse.

Cependant, qu'il le voulût ou non, il penchait vers ce dernier, pour la raison toute simple que Catherine, Villequier, d'O, c'est-à-dire le vieil intérieur, étaient aussi du côté catholique, et ne lui demandaient aucun acte d'énergie, de résolution, mais seulement de rester tranquille et d'aller où il allait (au gouffre de l'Espagne et des Guises). Avec Épernon, il eût fallu se botter, monter à cheval, s'appuyer du Tiers parti et même du roi de Navarre, faire le coup de pistolet, peut-être livrer un combat désespéré dans Paris.

La fermentation y était grande, facile à entretenir dans r  tat d'extrême malaise où   taieul

les populations. La peste peu auparavant avait horriblement sévi, et, dit-on, tué trente mille hommes. Cette malheureuse ville en deuil était triste, aigrie, crédule. Le service de Marie Stuart que Pou fit    Notre-Dame exalta fort les esprits. Le printemps permit de faire des processions nombreuses, qui, en même temps, étaient des revues de la faction. Les Guises y faisaient ve-

nir de Picardie, de Thiérache, de Champagne, même de Lorraine, de pauvres diables, hommes et femmes, dont la misère exaltait la dévotion. Les pèlerins, en habits blancs avec des croix, hurlaient des chants dans tous les patois de la France ou en mauvais allemand. Ce spectacle portait au cerveau. Beaucoup avaient peur; d'autres s'animaient, devenaient furieux. D'ardents agents de la Ligue, emportant de ' Paris ces torches , les secouaient par toute la France. Dans les confessionnaux, on disait aux femmes tremblantes : « N'ayez peur; la sainte Union a quatre-vingt mille hommes armés ; nous serons heureux dans trois mois; il n'y aura qu'une religion. »

Un fait montre où l'on en était. Le conseil de l'Union, tenu aux Jésuites, avait décidé que Boulogne serait livrée à l'Espagne. Le roi, averti, empêcha la chose. Loin d'être déconcerté, deux ans de suite on revint à la même entreprise.

L'homme qui devait livrer Boulogne fut amené en triomphe sous le nez du roi, caressé d'hôtel en hôtel. Paris le vil: le Louvre l'endura ; il ne se trouva pas un Français pour mettre la main sur le traître. Tellement la longueur des maux avait énervé les meilleurs! Tellement l'étincelle nationale et le sens de la Patrie, déjà si vifs au temps de la Pucelle, s'étaient plus d'un siècle après misérablement affaiblis !

Que la petite minorité protestante, réduite du cinquième au dixième de la population française, fût tentée d'appeler au secours pour ne pas être égorgée, on le comprend à la rigueur. Mais que cette majorité qui se prétendait énorme, qui se disait la nation, amenât l'étranger en France, c'est là ce qui avait droit d'étonner et indigner. Et quel étranger encore? Non tel petit prince allenian, non quelques bandes de reî^ très, mais l'épto-

vantable géant qui venait d'en*» glouir l'empire portugais, les Indes orientales, ayant les occidentales !

N'avait-on pas sujet de croire qu'un tel roi retiendrait pour toujours ce qu'on lui mettrait dans les mains?

Attendre le secours d'Espagne, c'était la politique des Jésuites, celle des Guises et des hauts ligueurs. Mais leurs bas associés, ceux qui travaillaient la boue de Paris, avaient hâte de

jouer des mains. Il leur lardait de jouir de ce qu'on leur avait promis. Les modérés qu'il fallait égorger, c'étaient principalement ceux que Ton désirait piller. Il y avait de bons coups à faire chez M. le chancelier, chez M. le premier président, etc., etc. Pour en venir au pillage, il fallait surprendre le roi, renfermer, le tuer ou le tondre, lui faire suivre sa vocation et en faire un capucin. Trois fois de suite en six mois, on crut mettre la main sur lui. Trois fois, il fut averti, se tint sur ses gardes. Nous possédons le récit de Tintrépide Poulain, qui, chaque soir au Conseil de la Ligue, où on pouvait le poignarder, apprenait ce qu'on ferait le lendemain contre le roi. On a suspecté cette pièce. Mais elle est tout à fait d'accord avec tous les documents qu'on a publiés depuis.

Comment servir Henri III? «Il se trahissait lui-même. Son entourage lui fit croire que Poulain était payé par les huguenots. Il l'envoya faire ses révélations à un Yilleroy, ami de Guise, et qui le tenait au courant de tout.

L'orage semblait devoir écraser le roi de Navarre? Il faut regarder la carte, voir l'étroite et misérable petite bande de terrain où il se trouve acculé, ayant par derrière l'Espagne, par devant la grande France catholique, Henri III uni à la

Ligue, qui allait, bon gré mal gré, marcher contre lui.

Il est vrai que tous les protestants d'Europe s'étaient émus[^] cotisés, le roi de Danemark en tête, pour payer une armée allemande qui ferait une diversion. Les ligueurs dirent à l'in* slant que c'était Henri III lui-même qui appelait les Allemands. S'il ne combattait pas l'invasion, tout le monde le jugeait traître. S'il la combattait, il se fermait tout i[^]etour du côté des protestants, il se brouillait à jamais avec l'Allemagne et la Suisse protestante; il appartenait dès lors à la Ligue, qui le traînait la chaîne au cou.

Il lui fallut bien pourtant, devant l'émeute permanente, prendre ce dernier parti. La Ligue donnait des troupes à Guise; le roi se mit à la tête des siennes, et il fallut que d'Épernon avec lui combattit les Allemands au profit de la Ligue.

Comment l'armée de Navarre joindrait-elle celle d'Allemagne à travers toute la France? Grand problème. Loin d'avancer à sa rencontre, le Béarnais reculait devant une grosse armée royale que menait Joyeuse. Plus d'une fois il se trouva près de périr, entre deux rivières et deux grands corps ennemis. Son vrai sauveur fut Joyeuse et son incapacité. Cet intrépide étourdi, suivi d'un

monde de grands seigneurs à tête non moins légère, avait obtenu carte blanche du roi et la permission de donner bataille. Inquiet de son crédit baissé, il voulait se relever par quelque succès éclatant qui le mît au dessus de Guise et lui conciliât la Ligue. En attendant, sur sa route, il faisait le bon catholique, en massacrant tout ; il avait juré , disait-il , de faire mourir quiconque sauverait un seul huguenot. Toute son inquiétude, c'était d'être joint trop

tôt par le maréchal Matignon, un Normand fort entendu, qu'on lui envoyait pour tuteur et qui tâchait de le rejoindre.

Joyeuse trouve l'ennemi à Centras, et ne perd pas une minute pour se faire battre à plate coulure, disperser, détruire et tuer (20 octobre 1587).

La petite armée protestante, outre sa supériorité morale de troupe aguerrie, se montra une armée moderne comme art et habileté.

L'artillerie, bien placée et bien commandée, fit du premier coup un dégât immense dans les rangs serrés de Joyeuse, et la sienne, plus forte, n'eut aucun effet. Des pelotons d'arquebusiers, marchant devant le roi de Navarre et les deux Coudé, leur préparèrent la besogne. Us rompirent les catholiques, renversèrent les brillants escadrons. Et alors, l'infanterie profanale sur-

venant, un grand massacre commença; deux mille morts restèrent sur la place, parmi lesquels ce beau monde de seigneurs et le fanfaron Joyeuse.

Point de victoire plus complète. La chambre où dîna le roi de Navarre était pleine de drapeaux ; tout le monde ivre de joie, lui calma autant qu'auparavant, modéré et bon pour les prisonniers jusqu'à rendre à quelques-uns leurs enseignes pour les consoler. Les ministres étaient stupéfaits de voir un homme si modeste. D'autres, observateurs sérieux, entrevirent l'abîme insondable d'indifférence à toute chose qui, sous cette surface aimable, se trouvait en effet chez lui.

Nulle autre prise que les femmes; pour quelques jours , à la Rochelle, éloignée de sa mai- ' tresse, la fameuse Corisande, il lui

avait fallu la fille d'un magistrat de la ville. Les ministres avant la bataille lui rappelèi'ent ce péché; sans disputer, il en fit une sorte de satisfaction, d'amende honorable abrégée. Puis le lendemain de la bataille, il laissa tout, et s'en alla, avec sa brassée de drapeaux, chez sa Corisande d'Audouin.

Il est vrai que tout le monde le quittait. Chacun ' avait hâte d'aller reposer chez soi. Et cette armée allemande qui venait tout exprès pour eux, qui allait la diriger? Un seul des chefs protestants y

avait songé, et, par une course intrépide de deux cents lieues en pays ennemi, était parvenu à la joindre. C'était le fils de Coligny.

Abandonnée à elle-même, l'armée étrangère allait comme, un grand vaisseau sans pilote ou comme un homme ivre, sans savoir ce qu'elle faisait; le soldat menait ses chefs.

Les Allemands avaient trouvé en Champagne leur vainqueur, le vin, le raisin, la vendange; leur voyage était devenu une sorte de bacchanale. Puis le camp fut un hôpital ; on laissa des hommes sur tous les chemins.

La nouvelle de Coutras, qui leur vint le 28 octobre, les avait encouragés. Mais ce qui leur porta un coup terrible à ne pas s'en relever, ce fut de voir que le roi, que d'Épernon, qu'on leur avait dit amis, vinrent à eux comme ennemis. D'Épernon leur ferme la route. Il les arrête, les démoralise, les corrompt, décide les Suisses qu'ils avaient à les quitter, à se joindre aux Suisses du roi.

Henri III se trouva ainsi avoir deux fois servi la Ligue et s'être porté deux coups. Par la défaite de Joyeuse il se trouvait ruiné

dans sa force principale, et par le succès d'Épernon il brisait les Allemands, qui eussent été contre la Ligue ses meilleurs auxiliaires.

Ceux-ci, n'espérant plus rien, indisciplinés,

sans ordre, ne se gardant même plus, offraient à Guise une belle prise. Par deux fois, il tomba sur eux^ et eut deux petits avantages que la Ligue porta jusqu'au ciel. Le roi, au contraire, qui avait fait le grand coup^ en décourageant les Allemands, fut partout proclamé traître, coupable , dûment convaincu de les avoir fait échapper.

La Ligue crut dès lors n'avoir plus rien à ménager avec un homme mort, qui venait par complaisance de s'exterminer. A ce roi crevé, on put sans danger donner le dernier coup de pied. Le parti, assemblé à Nancy, lui fit la demande de s'unir mieux à, la Ligue (il venait de se perdre pour elle), de subir le concile de Trente et la domination du pape, d'accepter l'Inquisition, de donner des places aux ligueurs, de vendre les biens protestants pour entretenir^ en Lorraine une armée catholique , de taxer les convertis au tiers de leurs revenus, enfin de ne faire grâce à aucun prisonnier.

Condition atroce. On avait soin d'ajouter que, si un prisonnier, pour sauver sa vie, voulait se faire catholique, il ne le pouvait qu'en cédant la totalité de ses biens.

Était-ce tout? Non, on exigeait que le roi, de plus, éloignât de lui ceux qu'an lui désignerait.

Cela voulait -dire Épernon, quelques seigneurs qui lui restaient encore fidèles, sa garde, les quarante-cinq de son

antichambre?

C'était lui demander sa vie.

On sentait que, poussé jusque-là, il dispulera; qu'acculé dans le désespoir, il essaierait quelque chose, s'obstinerait à vouloir vivre, — et, par ce crime, mériterait sa déposition.

CHAPITRE Xm

Le roi d'Espagne fait faire les Barricades de Paris. Mat 1588.

« Le duc de Guise est triste, écrivait à son maître Tenvoyé de Florence; il a perdu la gaieté qui lui était habituelle. A peine âgé de trente-cinq ans, il a déjà des cheveux blancs aux tempes. Regrette-t-il d'avoir manqué son but? Forme-t-il de nouveaux projets? » (Alberi;, Cath.)

Il n'est pas difficile maintenant de répondre à cette question. Giiise sentait dès lors parfaitement le nœud qui le tenait au cou. Il ne pouvait agir ni sans V Espagnol ni par lui. Il devait périr au lacet dont fut étranglé Don Juan.

On l'a vu en 1583, lancé par les Jésuites^

vouloir jouer le tout pour le tout, et brusquer l'affaire d'Angleterre; un mot de Mendoza le ramena en arrière. En 1587, Philippe lui avait promis de l'argent et des troupes , l'assistance même du prince de Parme; mais le 11 août, il écrivait que, le roi de France agissant lui-même contre les Allemands, il était inutile d'aider le duc de Guise; celui-ci resta faible, réduit aux escarmouches, incapable de faire de grandes choses.

Philippe II avait sur les Guises l'opinion du duc d'Albe, que c'étaient des brouillons et de dangereux intrigants. Leur alliance avec Don Juan ne dut pas modifier cette opinion. Il sut probablement l'offre de Guise aux catholiques anglais (1583) de les aider à chasser l'Espagnol quand on s'en serait servi.

L'envoyé d'Henri III, Longlée, toucha Plulippe à un point bien sensible en lui disant (1587) : a Qu'une étroite liaison existait entre Guise et le prince de Parme. » Celui-ci, comme tous les Farnèse, avait eu toujours à se plaindre du roi d'Espagne. On avait vu la dureté sauvage de Charles-Quint au meurtre de Pierre Farnèse, et sa saisie sur les enfants qui, par leur mère, étaient pourtant les propres petitsfils de Charles-Quint. Cette mère, Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas, servit,

avec intelligence et d'un zèle admirable, sans obtenir la moindre gratitude pour ses intérêts d'italie. Elle en pleurait souvent. Au fils de Charles-Quint, elle fit un grand don, elle donna son fils, Alexandre, le grand tacticien, ce fort et froid génie qui, mêlant la victoire au crime, la douceur à la cruauté, reconquit pour l'Espagne tous les Pays-Bas catholiques. Il venait de mettre le sceau à cette œuvre par le siège d'Anvers, la plus grande opération du siècle, lorsque la mort de son père le fit prince de Parme. Philippe II, qui s'était longuement fait tirer l'oreille pour leur rendre Plaisance, et peut-être ne désirait pas que les Farnèses s'affermissent, refusa durement au prince d'aller voir ses États; il redouta l'effet qu'aurait au delà des monts l'apparition de ce vainqueur, qui avait fait ce que n'avait pu le duc d'Albe, et la réflexion qui fût venue que l'Espagnol n'était grand que par le génie et le sang italien. Donc, on le cloua en Flandre; usé déjà, malade, désirant le soleil, on lui dit que c'était assez d'aller aux eaux de

Spa ; on lui défendit l'Italie, on le retint au Nord, pour traîner jusqu'au bout dans la guerre des marais, des fanges et des brouillards.

Parme était mécontent, et Guise mécontent.

Philippe 11 les tenait tous les deux comme deux

chevaux généreux, deux arabes pur sang, attelés à une charrette.

Il employait le prince de Parme dans les Iravaux immenses de construction nécessaires pour la flotte complémentaire de bateaux plats qui devaient porter son armée en Angleterre sous la protection de TArmada. De son grand général, il avait fait un bûcheron, un charpentier, que sais-je? 11 lui fit d'abord abattre une forêt de Flandre pour les matériaux, puis ramasser dans tout le Nord d'innombrables tonneaux pour faire les ponts, puis réunir une masse incroyable de fagots ou fascines qui feraient des retranchements pour l'armée débarquée. Long et fastidieux travail, ridicule même par l'excès des précautions, jusqu'à bâtir dans les bateaux des fours à cuire le pain pour un trajet de deux jours! Ajoutez qu'une chose travaillée ainsi publiquement pendant quatre ans, et si connue de Fennemi, était presque sûre d'avorter.

Maintenant que faisait-il de Guise? On voyait beaucoup mieux ce qu'il n'en faisait pas. Il avait agi avec lui justement comme le désirait Henri III. La superbe occasion d'une grande victoire nationale sur l'armée allemande, indisciplinée, errante, ivre, il l'avait enlevée à Guise en lui refusant le secours promis. Ce nouveau Don Juan aurait eu là à bon marché sa victoire de Lépanle. L'Es-

IÔ

l'»ague la lui souffle. Je ne m'éloune pas s'il blanchit.

El pourquoi, dira-t-on, Guise, ayant les Jésuites et la Ligue, ayant le peuple, ayant le pape, n'agit-il pas sans Philippe II?

1** Il n'avait pas le pape. Sixte -Quint fut toujours ennemi de la Ligue, comme de toute révolte. Il refusa l'argent, il refusa les troupes. A un ambassadeur d'Espagne qui lui disait qu'on le forcerait par une sommation générale des princes, la vieille tête de fer répondit : «Sommez -moi; je ^ous coupe la tête! »

â''' Ouise n'avait pas le peuple^ comme on l'a dit. A Paris même, oii le clergé paraissait maître, il n'y avait pas un tiers du peuple pour la Ligue (Cayel). Et, dans ce tiers encore, il y avait des gens qui n'étaient pour la Ligue qu'à force de l^eur, comme le président colonel Brisson.

Voilà les deux fortes raisons pour lesquelles Guise fut obligé d'attendre et de dépendre, n'agissant pas à son jour ni librement, mais au jour de Philippe II, pour sa commodité, et n'étant qu'un accessoire de la politique espa* gnole.

Les auteurs de mémoires se demandent pourquoi les Barri-cades eurent lieu le 12 mai, lorsque Guise ne se croyait pas prêt encore. Elles

eurent lieu parce que Philippe II était prêt, et qu'i 1 le voulut ainsi; son Armada devait sortir le 29 du port de Lisbonne; il voulait qu'Henri III annulé, la France effarée et surprise de ses propres événements, ne pussent pas regarder au dehors, lais-

sassent tranquillement le prince de Parme quitter la Flandre d'arnie et faire la grande affaire anglaise.

De sorte que cette longue, vaste et terrible révolution de France était un épisode dans le poème gigantesque de Philippe II, un incident utile, mais secondaire. Guise, en faisant la guerre dans la boue des rues de Paris, allait rendre possible à TEspagne de cueillir ce laurier sublime de la grande victoire européenne. Philippe, avec son écritoire, par Tépée de Farnèse et Tintrigue de Guise, serait le vainqueur des vainqueurs.

Mortification singulière, quand on y songe, pour les ligueurs français, pour le clergé, qui, dès 1561, constitua dans la maison de Guise un capitaine héréditaire de TÊglise, et qui, en même temps, appela TEspagne, de voir qu'en réalité, au lieu de se servir de TEspagnoI, il devenait son serviteur, le valet du roi politique, qui, si barbarement, traita le clergé portugais.

Il faut avouer que, pour cette grande opéra-

lion laul retardée, Philippe II avait choisi un moment admirable.

L'Angleterre, fortifiée en 87 par la mort de Marie Stuart, s'était fait en 88 la plaie la plus sensible.

Elisabeth, appelée aux Pays-Bas, y avait envoyé l'indigne favori Leicesler, dont tout le mérite était une grande apparence de zèle protestant. La Hollande le reçut avec une confiance extraordinaire, lui donna plus de pouvoir que la reine n'avait demandé. Un parti se forma pour faire de cet Anglais un souverain absolu du pays. Une bonne part de la populace demandait un tyran. Les États généraux montrèrent une vigueur admirable; en gardant un

profond respect pour la reine d'Angleterre, ils firent couper la tête aux traîtres qui conspiraient pour elle. D'outés et découragés, les Anglais écoutaient les propositions de ITEspagne. Les États généraux soutinrent qu'il n'y avait de paix que dans la victoire, et ils mirent leur pensée de bronze dans des médailles sublimes, Tune, entre autres, avec la devise : « Le lion libre ne revient pas aux fers. »

Elisabeth, qui montra du courage une fois que la guerre commença, parut d'abord faible et femme dans cette vaine idée de l'éviter, dans cette mollesse d'écouter les hâbleries dont l'Es-

pagnol l'amusait pour la mieux surprendre.

Son Leicester était perdu, et Henri III était perdu, quand Philippe ébranla sa flotte.

Seulement il avait fallu qu'Henri III ruine reçût le coup suprême, fût déraciné, perdît terre, s'envolât au vent comme une feuille morte. C'est ce que fit le jour des Barricodes.

Les deux partis étaient en face. Le roi avait failli tout récemment être pris par une femme. La duchesse de Montpensier, sœur du duc de Guise, la furie de la Ligue, avait imaginé de fourrer des bandits à la Roquette, maison de plaisance près la porte Saint-Antoine. De là, ils devaient tomber sur le roi quand il reviendrait de chez les moines de Vincennes, où il faisait une retraite, couper la gorge à ses cinq ou six domestiques, et l'enlever à Soissons, où était Guise, On aurait dit aux Parisiens que les huguenots enlevaient le roi, pour exaspérer la foule et lui faire commencer le massacre des politiques.

Il n'y a aucun animal qui, mis en demeure de périr, ne devienne très-clairvoyant. Le roi avait fini par voir que la bêtise de sa vieille mère, qui appelait Guise son bâton de vieillesse, les pantalonnades de Yillequier et autres, le perdaient. Il ne crut plus que d'Épernon, Celui-ci, colonel de

Tinfanlene, mit les Suisses à Lagny-sur-Marne, pour menacer Paris d'en haut, et alla, comme gouverneur de Normandie, se saisir en bas de Rouen. En même temps, il voulait s'assurer d'Orléans, de façon à serrer Paris de trois côtés. Cela fait, on eût pu, sans trop grande imprudence, suivre le conseil d'Épernon, qui était d'arrêter et de faire étrangler les pensionnaires de Philippe II

Les terreurs de ceux-ci coïncidaient avec les intérêts du maître. Philippe attendait la guerre civile de France pour faire partir son Armada, Aux premiers jours d'avril, l'Aragonais Moreo vint à Soissons trouver Guise, et lui intima l'ordre de rompre avec le roi, en l'assurant de trois cent mille écus, de six mille lansquenets et de douze cents lances j à quoi il ajoutait, ce qui eût fait bien plus, que son maître n'aurait plus d'ambassadeurs auprès du roi, mais auprès de l'Union. (Papiers de Simancas, Mignet, Marie Stuart, ch. xn.)

Belles promesses. Mais les tiendrait-on? Philippe II poussait vers l'Angleterre tout ce qu'il avait d'argent et de force. Il voulait, la Ligue voulait que Guise se jetât dans Paris. Périlleuse exigence. Guise n'avait pas assez de force pour y venir en ennemi. Et il était difficile d'y venir en ami, lorsque déjà il faisait faire la guerre au roi

en Picardie, chassait ses garnisons, se moquait de ses ordres.

Mettre Guise à Pans avant de lui donner des forces, c'était tenter le roi, et, selon toute apparence, l'obliger de le tuer. Cela n'arrêta pas les meneurs. L'ambassadeur d'Espagne était déterminé; il lui fallait Texplosion. Les Jésuites étaient déterminés; la soutane est hardie, comme les femmes qui ne risquent guère; et Ton a vu de plus, par l'affaire de Marie Stuart, combien ils étaient romanesques, mauvais appréciateurs du possible et de Timpossible, compromettants surtout et peu ménagers de la vie de leurs amis. Pour les autres meneurs, hommes d'exécution, vieux massacreurs connus, qui risquaient bien plus que les prêtres, ils se voyaient percés à jour, menacés de très-près, et ils avaient grande hâte de diminuer leur péril en y associant le duc de Guise.

C'était leur serf; ils lui signifièrent que, s'il n'arrivait pas, il ferait bien de ne jamais mettre les pieds dans Paris. Il se mit en voie d'obéir, fit venir de Picardie le duc d'Âumale, appela le ban et l'arrière-ban des siens, fit filer dans la ville un monde de seigneurs, de gentilshommes et de soldats, comme avant la Saint-Barthélemy. « Tout se perdait comme dans une forêt épaisse ou une grande mer. » On a vu déjà, en 1572, comment

cela se perdait. L'immensité des couvents, des collèges, des vastes cloîtres, de chanoines à Notre- Dame, Saint-Germain-l'Auxerrois, pouvait cacher toute une armée.

Cependant on chauffait Paris à blanc par le grand moyen qui ne manque jamais, la peur de la famine. Des mines allongées, des visages pâles, erraient. Des gens prudents se parlaient à Toreille. On disait : « Que deviendrons-nous? »

Le roi, seul à Paris, n'ayant pas d'Épernon, était fort inquiet. Il envoya Bellièvre à Soissons pour tâcher d'y retenir Guise, le

priant assez bassement de ne pas venir, de ne pas augmenter le trouble. Guise paya cet ambassadeur de quelques paroles hypocrites, et s'en débarrassa. Puis, rayant fait partir, lui-même monta à cheval, lui laissa la grande roue, et, par des chemins de traverse, arriva à Paris en même temps que lui. Le lundi 9 mai, il entra à midi.

Presque seul, ayant à peine cinq ou six cavaliers, il entra dans la foule de la rue Saint- Denis, le nez dans son manteau, sous un grand chapeau rabattu. Là, un jeune homme à lui, comme par espionnerie, enleva le chapeau et tira le manteau : « Monseigneur, faites-vous connaître. »

Un cri s'élève : « C'est le duc de Guise I » Les Parisiens, qui se croyaient déjà affamés, n'auraient pas vu toute une armée pour eux et un grand convoi de farines avec tant de satisfaction. Les vivats éclatèrent. Une dame, au pas d'une boutique, baissa son masque (les élégantes suivaient cette mode italienne), et, d'un riant visage, lui dit : « Bon prince! te voilà!.. Nous sommes sauvés ! »

A ce mot, on s'élance, on baise ses bottes.

Les fleurs pleuvaient. Il y eut des simples qui frottaient leurs chapelets contre lui pour les sanctifier. Il est entouré, étouffé presque, peut à peine passer. Il souriait, mais avait hâte de profiter de la surprise qu'allait causer son arrivée. Il parvint, non sans peine, à l'Hôtel de Soissons (Halle-au-Blé) , chez la reine mère. Elle qui négociait, qui croyait l'empêcher de venir, elle le voit tout venu, pâlit, bégaye. Lui, modeste; il assure qu'il ne vient que pour se justifier.

Il espérait en elle. 11 avait besoin d'elle pour qu'elle donnât à son fils des conseils de lâcheté. La vieille femme va prendre sa chaise et le conduire au Louvre. En avant, elle envoie Davila, son jeune chevalier, dire au roi que Guise est venu.

Le roi fut si surpris, qu'il chancela, s'appuya du coude sur une petite table, soutenant sa tête avec la main dont il se couvrit le visage. Le colonel corse Ornano et un abbé Del Bene, qui étaient là, dirent qu'il fallait le poignarder. L'abbé, avec douceur, citait le mot biblique : « Je frapperai le pasteur ; les brebis seront dispersées. »

C'était un conseil très-hardi; cependant on croyait que le roi le suivrait et ne se laisserait pas braver dans son Louvre. Grillon, mestre de camp des gardes, voyant le duc entrer, enfonça son chapeau et ne le salua pas, comme un homme qu'on allait tuer. Sixte-Quint aussi, quand on lui conta la chose, était surpris qu'il fût sorti vivant.

Il n'y avait pas grande force au Louvre. Mais, sans nul doute, c'eût été un coup de terreur épouvantable qui d'abord eût paralysé. Beaucoup de gens auraient fui de Paris. Le roi avait des hommes d'exécution, Biron, Grillon et Ornano. 11 tenait, outre le Louvre, la Bastille et l'Arsenal, où était l'artillerie. Selon toute apparence, il eût eu vingt- quatre heures pour lui.

Mais lui-même avait peur. Et il avait près de lui des gens comme Villequier qui avaient encore plus peur, calculant que, si on prenait le Louvre et le roi, eux, ils payeraient l'affaire; la foule les eût mis en morceaux. Ils prêchaient fort pour la

douceur, lorsque le duc entra avec la reine mère. H était défait, pâle, ayant, aux antichambres, aux escaliers, passé entre des épées nues, et perdu là toutes ses politesses sans qu'on lui répondît.

Le roi, de son côté, était Irès-altéré. et son visage montrait une résolution violente. Il lui dit sèchement : « Pourquoi êtes-vous venu? » Puis à Bellièvre : « N'étiez-vous pas chargé de dire?... » Et, Bellièvre voulant s'expliquer, le roi lui dit : « Assez. » Et il tourna le dos au duc de Guise. Selon un manuscrit, celui-ci s'assit sur un coffre, non pas par insolence, mais sans doute par émotion.

Cependant les femmes, la reine mère, la duchesse d'Uzès, prenaient le roi à part, lui disaient cette terrible effervescence du peuple, et lui montraient la foule qui avait pénétré dans la cour du Louvre. Bref, on le détrempeait.

Guise sentit finement, vivement, ce moment de fluctuation, et prit congé. En sortant, il se demandait si vraiment il vivait encore, et se blâmait de s'être livré à ce hasard. Mais il était sauvé. 11 fit venir les meneurs de la Ligue et tous ses gens; il s'arma, s'assura dans son hôtel, quoiqu'il n'en eût plus guère besoin, ayant doublé de force par le succès de sa témérité.

Pendant ce lemps-là, le roi avait fait venir Poulain; celui-ci lui disait que la Ligue se réunissait le soir dans telle maison, qu'on pouvait encore rafler tout. Trop tard, beaucoup trop tard. Ce qu'on pouvait au Louvre le matin, on ne le pouvait pas le soir, et hors du Louvre. Le roi n'avait plus rien à faire.

Le 10, Guiôe était maître. Avec qt^filre cents gentilshommes cuirassés sous l'habit, les pistolets dans le manteau, il alla faire sa

cour au roi, qui dut le bien recevoir. Le bon duc alla ensuite rendre ses respects à la reine régnante, et accompagner le roi à la messe, enfin retourna à son hôtel à travers la foule enthousiaste.

11 dîna. Après son dîner, il alla chez la reine mère, où le roi se rendit. Maintenant c'était au roi à se justifier. Il le fit comme il put, se plaignant seulement des étrangei'S qui étaient cachés en ville et désirant qu'on les chassât. Guise s'offrit pour y aider. Ce fut une farce; on se moqua des envoyés du roi.

Cela le mit dans une colère d'enfant. « Je dompterai Paris, » dit-il. Il envoya ordre aux Suisses de venir de Lagny. On le sut presque avant qu'il l'eût dit, et tout le soir, toute la nuit, on sema le bruit que le roi ferait le lendemain l'exécution des meilleurs catholiques et mettrait la ville au pillage.

Le matin, les Suisses enlrentvers quatre heures avec leurs fifres et quelques gardes françaises, mèche allumée. Démonstration ridicule. Guise ayant déjà tant de forces, son frère Aumale à une lieue, toutes ses bandes dans la ville, un tiers de la ville pour lui! le tiers armé, le tiers actif.

Le roi comptait sur les deux autres tiers, et il avait cru faire un grand coup de politique en faisant capitaines, colonels de la garde bourgeoise, des hommes du parlement. Le colonel président de Thou, mis dès le soir avec ses gens au poste des Innocents, ne put même les y tenir; ils s'en allèrent, disant que Paris allait être pillé, et qu'ils voulaient défendre leurs femmes et leurs enfants. Le colonel président Brisson, qui était le plus doux des hommes, fut si bien pris par les ligueurs, que, de gré ou de force, il se mit avec eux.

Dès cinq heures du matin, Tun des Seize (chefs des seize quartiers de Paris), le procureur Crucé, fait sortir de chez lui trois garçons en chemise qui crient aux armes dans le quartier Saint-Jacques.

« Qu'y a-t-il? » dit chacun, a C'est le fils de Coligny qui est au faubourg Saint-Germain, avec ses huguenots. »

A neuf heures du matin, tout le quartier ec-

clésiastique des collèges et séminaires, l'évêché, la cité, étaient déjà barricadés. On prit le petit Châtelet. On s'empara des ponts. Tout cela exécuté par Crucé et la noire populace en robe qu'on appelait les écoliers. Le tocsin fut d'abord sonné au cloître Saint-Benoit, sur la pente de la rue Saint-Jacques. La place d'armes était Saint-Séverin, au bas de la rue. ,

Une dépêche espagnole (Ranke,V, 6) nous apprend que tout ceci se fit contre Vam de Guise. Il eût voulu seulement intimider le roi, et il dit dans la nuit qu'il était sûr dès lors d'en obtenir les États généraux (où on l'aurait fait connétable). 11 n'en voulait pas davantage pour le moment.

C'était un vilain jeu dans sa pensée, très-péril* leux, de se barricader contre son roi et de lui livrer dans sa capitale une bataille en règle. On a vu, par le premier Guise, la prudence excessive de ces Lorrains ; François voulait un ordre écrit pour la bataille de Dreux.

Guise ne négligea rien pour faire croire qu'il n'était pour rien dans l'affaire, qu'il s'en lavait les mains. c< Je dormais, dit-il dans une lettre^ quand tout commença. » Et, en effet, il se montra le matin à ses fenêtres en blanc habit d'été, dans le négligé

d'un bonhomme qui à peine s'éveille et demande : « Eh ! que fait-on donc? »

Il avait placé dans chaque quartier des gentilshommes pour enhardir le peuple. Mais il prétendait que cette hardiesse s'arrêtât aux menaces.

Ce qui est curieux, c'est que la pensée du roi était exactement la même. Il avait expressément recommandé deux choses : 1** de ne rien prendre et de payer les vivres dont on aurait besoin ; 2"* de ne pas tirer.

Tout fut très-lent sur la rive droite, où était rhôlél de Guise. Les barricades, terminées à neuf heures dans le pays latin, ne se firent qu'à midi de l'autre côté.

Dans le quartier de l'Université, Crucé (et les meneurs du parti espagnol) trouvèrent un vigoureux appui dans le jeune comte de Brissac, qui était au duc de Guise, mais qui ne tint compte de ses réserves. Brissac haïssait le roi, qui s'était moqué de lui, et voulait se venger.

La place Maubert, entre l'Université et la Cité, était un point fort important pour séparer les deux Paris, les deux émeutes. Grillon l'occupe; il y trouve Brissac. En vain il demande au Louvre la permission de charger ; le roi persévère dans ses défenses. Ce brave resta là sans agir, et misérablement livré.

Brissac ne demanda pas permission à l'hôtel de Guise. Il fit ses barricades. H s'empara de la

Ci lé, du Petit-Cliâtelel et des en tours du Marché-Neuf, où étaient des compagnies suisses. Là et partout commodément placé et maître des fenêtres, d'en haut, il fit tirer sur eux. Il en fut de

même plus tard sur l'autre rive, au cimetière des Innocents. Ces Allemands qui étaient là sans vivres, tout exposés aux coups, et qui recevaient sans rendre, finirent par se mettre à genoux, leur rosaire à la main, criant en leur patois : « Bons catholiques !))

Les Parisiens en tuèrent passablement. Ce qui les rendait furieux, c'était un mot qu'avaient répandu les ligueurs, en l'attribuant ici à Biron, là à Crillon, et ailleurs aux officiers suisses : « Messieurs les Parisiens, mettez des draps au lit ; nous coucherons ce soir avec vos dames. »

Ainsi le sang coula et la guerre fut lancée.

Dès lors l'Armada put sortir. Très-probablement, le jour même (12 mai), avant le soir, Mendoza dut écrire à Madrid ; puis , de Madrid partit l'ordre d'embarquement. Opération immense qui pourtant fut faite le 28; le lendemain eut lieu le départ. Seize jours avaient suffi pour tout.

Guise aussi était embarqué sur l'inconnu, et plus qu'il ne voulait. Les États généraux qu'il

allait assembler pour en tirer cette charge de haute confiance, comment jugeraient -ils un acte si sauvage de flagrante rébellion ?

Les troupes se trouvaient prisonnières entre les barricades, et on ne pouvait les retirer. Le roi envoya prier Guise de sauver ces pauvres soldats, d'épargner le sang catholique.

Chose odieuse, bien nouvelle alors, que le roi dût à son sujet la protection des siens et demandât grâce! Cela aurait pu faire un revirement, au moins de pitié. Le Louvre, désert le matin (de-

Thou), Tétait moins vers le soir; cinq cents gentilshommes (Davi-la) s*y réunirent pour le défendre. Parmi eux, un Montmorency (TEstoile).

Brissac, au nom de Guise, alla offrir une sauvegarde à l'ambas-sadeur d'Angleterre , qui le reçut fort mal. Et, comme le jeune homme hypocritement s'inquiétait pour lui, lui conseillait de fermer son hôtel, demandait s'il avait des armes, l'Anglais dit sèche-ment : « Mon arme, c'est la foi publique; mes portes resteront ouvertes. Je ne suis pas envoyé à Paris, mais bien en France. Je serai où sera le roi. »

Du reste, Guise avait de bonne heure et de lui-même travaillé à apaiser tout. Ces furieux bourgeois, devenus tout à coup des lions, il les arrêta, leur tira des mains les Suisses et les

gardes françaises. Sans armes, une canne à la main, il parcourait les rues, recommandant la simple défensive; les barricades s'abaissaient devant lui. 11 renvoya les gardes au Louvre; il rendit les armes aux Suisses. Tous l'admiraient, le bénissaient. Jamais sa bonne mine, sa belle taille, sa figure aimable, souriante dans ses cheveux blonds, n'avaient autant charmé le peuple. Le 9 mai, c'était un héros; le 12 au soir, ce fut un dieu.

Ce dieu, comme la situation le voulait, avait deux visages; il était prince, il était peuple; il sakiait gracieusement les gentils-hommes, avec nuance et distinction, et ne refusait pas aux mains sales les grosses poignées de main. Sa figure était d'un Janùs, tout autre sur chaque joue. Sa balafre, voisine de l'œil, le rendait fort sujet aux larmes, de sorte qu'il offrait deux aspects, souriant d'un œil, et pleurant de l'autre.

Le prince de Parme, sombre Italien, qui ne connaissait pas la France, jugea sévèrement la conduite de Guise : « 11 aurait dû, dit-il, ou ne pas commencer, ou aller jusqu'au bout. Qui lire l'épée contre son roi doit jeter le fourreau. » La vraie pensée des Espagnols, c'est que la guerre civile n'était pas assez engagée.

Leurs agents, et surtout les moines, poussaient aux dernières violences; ils voulaient qu'on

forçât le Louvre. Et, si le roi avdt péri dans h bagarre, ils n'en auraient pas fait grand deuil, étant sûrs désormais d'avoir une bonne guerre civile, irrévocable, qui donnerait le champ libre à, Philippe IL

L'intérêt de Guise était autre. Il eût été déshonoré. La chose eût été sur son dos. Le roi, tellement fini dans l'opinion, pouvait faire pitié, il est vrai, mais non reprendre force. Lui, grandi et si haut dans l'estime du peuple, après une telle journée, il croyait avoir peu à craindre. Par le roi ou par les États , il ne pouvait manquer d'avoir cette épée de connétable ou de lieutenant du royaume, à laquelle sa douceur magnanime lui avait donné nouveau droit. Même hors de Paris, il crut tenir le roi , puisqu'il tenait la France. Mais le roi pris, le roi tué, Guise baissait; l'opinion tournait; accusé, affaibli, il était trop heureux alors de se livrer sans réserve à l'Espagne; la mort du roi le constituait valet de Philippe II.

La reine mère, allant de l'un à l'autre, et conseillant toujours, donnait au duc , au roi , deux étranges conseils, bien propres à la faire suspecter. Elle voulait que le roi allât se montrer aux barricades, apparût aux Ligueurs dans sa haute majesté. Un sûr moyen de se faire prendre. Et, quant au duc, elle l'engageait à

se mettre dans le Louvre avec le roi, et à le garder; elle lui promettait tout de la reconnaissance royale, spécialement la lieutenance générale. « Mais, madame, disait-il, voulez-vous que j'aille me jeter tout seul et en pourpoint parmi mes ennemis?... Pen suis bien marri.

Mais que puis -je? un peuple furieux, c'est comme un taureau éciauffé qu'on ne peut retenir. •• »

Il n'ajoutait pas une chose, c'est qüe, tout brave qu'il était, il n'aurait jamais osé barrer le chemin à ses maîtres, je veux dire à la tourbe des moines et agents espagnols.

Je ne crois pas qu'un homme si avisé, si informé, ait ignoré que le roi avait toujours une porte libre pour s'en aller. Si Guise les faisait garder toutes, moins une (celle des Tuileries) , c'est que, probablement, n'osant défendre le roi et cependant craignant pour lui, il voulut que son mannequin royal gardât la clef des champs.

La dernière violence n'était nullement invraisemblable. La duchesse de Montpensier, Brissac et autres, marchaient d'accord avec les furieux fanatiques et les agents de l'étranger. Le 15, vendredi, à deux heures, on se remit à sonner le tocsin. Les bas meneurs, l'avocal la Rivière, le tailleur la Rue, le cabaretier Perrihon, com-

mençaient à crier : « Les barricades au Louvre!... Allons prendre ce b de roil» Un

bataillon sacré se formait au pays latin de la fine fleur espagnole, huit cents séminaristes avec quatre cents moines de toute

robe et de tout couvent, et pour capitaines les prédicateurs. Leur mot de ralliement était : « Allons chercher le frère Henri ! »

Ils n'auraient peut-être pas fait un grand exploit au Louvre. Mais ils auraient mis le duc de Guise dans un terrible embarras ; il n'eût osé ni agir avec eux, ni agir contre eux, ni même rester neutre à ne rien faire.

La reine mère, vers les six heures du soir, était chez lui, lorsque Menneville, le plus intime confident de Guise, lui dit tout bas : « Le roi est parti. » Guise fut étonné ou feignit l'étonnement. Mais il ne remua point, il ne se mit pas à sa poursuite. Toute la cavalerie dépendait de lui. Les Parisiens, moines et écoliers, ne se seraient pas risqués en plaine contre les Suisses et les gardes que Guise avait rendus et que le roi emmena avec lui.

Il s'était décidé vers cinq heures à partir, et encore parce qu'on lui dit que Guise pourrait bien aussi l'assaillir avec les autres. Du Louvre à pied la baguette à la main, il alla aux Tuileries, où étaient les écuries, et monta à cheval.

Les princes, seigneurs et conseillers, Montpensier, Longueville, Saint-Paul, le grand prieur, un cardinal, Biron, Aumont, Cheverny, Villeroy, Bellièvre, y montèrent avec lui. Les hommes de robe longue, comme Clieverny, montèrent comme ils étaient, sans bottes, assez embarrassés de cette subite résolution. Il n'est pas vrai qu'on se soit enfui à toute bride, puisque, devant, marchaient les gardes et les Suisses à pied.

Le roi laissa le secrétaire Pinard pour expliquer poliment au duc de Guise pourquoi il se décidait à partir.

En s'en allant, dit-on, il jeta feu et flamme contre cette ville, qu'il avait toujours habitée, et enrichie par son séjour, négligeant Blois et Fontainebleau que les autres rois préféraient, et qui traitait si mal son prince débonnaire, trop fidèle bourgeois de Paris,

CHAPITRE XIV

L'Armada. Juin, juillet, août 1588.

La France troublée, livrée, vendue, la Hollande en défiance très-grande de l'Angleterre, l'Allemagne paralysée par l'Empereur, la décomposition du monde protestant, tels furent les vents favorables qui, le 29 mai, enflèrent les voiles de l'Armada.

Elle surprit Elisabeth. Retardée par la tempête, elle rentra à la Corogne, n'en sortit que le 21 juillet, et ne fut que le 29 en vue de Plymouth.

Deux mois s'étaient passés, et elle était encore à temps de tenter l'invasion, la flotte anglaise étant faible, et les milices, fort peu aguerries de l'Angleterre, se rassemblant lentement.

L'Angleterre fut sauvée par trois choses, l'hé-

roïsme de sa marine, le décoiement du parti catholique après la mort de Marie Stuart, et spécialement la puissante assistance de la Hollande, qui bloqua le prince de Parme et le cloua au rivage de Flandre.

Si ces choses ne s'étaient pas rencontrées, les vaillants marins anglais, et leurs petits vaisseaux n'auraient pas été assez forts pour faire face aux deux dangers. Pendant qu'ils luttèrent avec

VArmoMy le prince de Parme aurait eu le temps de passer d'un autre côté, avec ses trente mille hommes, les premiers soldats du monde. Dès lors, tout était fini.

La Hollande ne le permit pas.

Ceux qui préconisent la force du gouvernement monarchique auront fort à faire ici. Il semble qu'après sa résolution violente contre Marie Stuart, la reine d'Angleterre ait faibli; on put croire que l'abeille avait perdu son aiguillon.

Évidemment elle flotta pendant une année, ne sut pas ce qu'elle voulait. Elle découragea ses amis, enhardit ses ennemis.

Les États généraux, au contraire, après avoir déjoué le complot de Leicesler, réprimé leur populace, qui voulait un maître étranger, sans rancune, sans aigreur, essayèrent d'éclairer la reine d'Angleterre. Ils lui dirent qu'elle ris-

quait de se perdre, elle, T Angleterre et la Hollande, en écoutant les Espagnols; ils lui dirent que le seul mol de paix allait produire une énervation déplorable, un fatal resserrement des cœurs et des bourses. Ils lui montrèrent V Armada toute prête dans les porls espagnols, qui allait les surprendre affaiblis, engourdis. Eux qui, depuis vingt années, soutenaient de leur propre sang et de leur fortune la querelle de l'Europe, ils supplièrent TAngleterre, qui n'avait rien fait encore, de ne pas se tenir déjà pour trop fatiguée. La guerre l'avait engraisée; Londres avait bu la substance d'Anvers et des Pays-Bas; elle avait en elle une Flandre. Toutes les peurs, toutes les raines, le sauvetage des richesses et les industries fugitives, avaient fait la large base de celte pyramide d'or qui depuis a monté toujours,' et d'où Topulence britannique voit sous elle toute la terre. Celait la Hollande, épuisée d'une guerre

terrible, qui priait cette grasse Angleterre de ne pas dire : « Je suis trop pauvre pour combattre et me défendre. »

Elisabeth, en vieillissant, devenait plus qu'écopée. Elle trouvait lourde la charge d'aider la Hollande, qui pourtant depuis tant d'années lui évitait et le péril et les frais d'une guerre directe, Pardonnait-elle aux États d'avoir dé-

joué Leicesler et repris le gouvernement? Elle rappela celui-ci, mais lui montra six mois après la plus haute faveur en lui confiant, sa défense, sa personne, l'armée armée qui couvrait sa capitale.

Le fameux amiral Drake, dont nous parlerons tout à l'heure, ayant fait une pointe hardie dans le port même de Cadix, Elisabeth parut épouvantée de son audace. Elle dit qu'elle le punirait, et discuta avec le prince de Parme ce qu'elle pouvait faire de réparation.

Cependant, voyant l'Armada prête à mettre en mer, elle leva des matelots. Puis, sur de nouveaux pourparlers, elle désarmait encore. Heureusement son grand amiral lui désobéit autant qu'il le put.

Le 29 mai 88, l'Armada sortait de Lisbonne, et rien ne se faisait encore en Angleterre. Mais cent vaisseaux de Hollande bloquaient les côtes de Flandre, depuis l'embouchure de l'Escaut jusqu'à Gravelines et Calais. Farnèse, avec sa forte armée et ses bateaux innombrables, se morfondait sous la garde du lion de Hollande, qui le tenait là frémissant.

Si la volonté, l'effort, l'extrême persévérance, la pesante attention portée sur les détails, si tout cela suffisait pour rendre digne

de la victoire, certes^ Philippe H en eut été digne.

Depuis quatre ans, malgré l'âge et la santé déclinante, des embarras de toute espèce, une grande pénurie d'argent, il était pourtant parvenu à organiser cette épouvantable machine.

Il y avait cent cinquante vaisseaux, huit mille marins, vingt mille soldats ; on ne pouvait compter la noblesse et les volontaires. Il y avait deux mille canons, plus d'un million de boulets, cinq cent mille livres de poudre, sept mille mousquets, dix mille haches et halberdes, un nombre énorme de chevaux, charrettes, instruments de toute sorte, pour remuer, porter la terre et faire des retranchements. Les munitions abondaient, et les vivres surabondaient (jusqu'à quinze mille pièces de vin), de quoi manger pour six mois ! Tout cela pour un trajet de quinze jours et pour entrer au pays le plus plantureux du monde !

J'ai dit les préparatifs que Parme faisait de son côté. Dans TEscaut, cent bateaux de vivres et soixante-dix bateaux plats, portant chacun trente chevaux. A Newport, deux cents plus petits pour porter les hommes. A Dunkerque, une vingtaine de vaisseaux hanséatiques, avec poutres, pointes et crampons pour être agencés ensemble. A Gravelines, vingt mille tonneaux, avec clous, cordes, à faire des ponts. Des montagnes de fascines.

Les Hollandais gardant la cote, il improvisa un canal superbe pour mener ses vaisseaux en pleine terre, d'Anvers à Gand et à Bruges, rejoindre le canal d'Ypres et sortir dans TOcéan sous Tabri de V Armada.

Parme avait au camp de Newport soixante compagnies espagnoles, dix wallones et trente italiennes, la fleur militaire de l'Europe. Ajoutez cent neuf compagnies de toute nation, dans les-

quelles sept d'Anglais, pour donner la main à l'Angleterre catholique.

Si grande, si admirable dans ce camp d'élite, la monarchie espagnole n'était pas moins merveilleuse dans les marins de V Armada. Les Portugais de Gama, les Aiidalous de Colomb, qui, sous lui, trouvèrent l'Amérique, les aventureux pêcheurs de baleine, les intrépides Biscayens , environnaient le pavillon dominaleur de la Castille, et l'Italie elle-même, par une grande flotte de Naples, de Venise et de Toscane, apportait à y Armada l'augure heureux de Lépante.

Telle avançait sur mer, immense, majestueuse, altière, cette masse à laquelle rien d'humain semblait ne pouvoir résister.

Mais ce qu'on n'en voyait pas était plus terrible peut-être que ce qui frappait les yeux. On ne voyait pas la France, la conjuration de la Ligue,

qui, de nos rivages, saluait la flotte au passage; enfin la défection des meilleurs serviteurs du roi qui, devant une telle force, perdaient courage et cessaient de lutler.

C'était certainement une des forces de V Armada de savoir les Barricades et la chute de la monarchie; de savoir, en suivant nos côtes, que, là, tout la favorisait, qu'aucun port n'eût osé se fermer à elle. Ceux de Bretagne, sous un cousin des Guises , lui étaient ouverts ; le Havre de Grâce, dans les mains dun ligueur déterminé; Calais, tellement pour les Espagnols, que le gouverneur tira le canon pour sauver un de leurs vaisseaux.

Mais tous ces ports étaient étroits, peu profonds, et ne pouvaient recevoir de tels vaisseaux de guerre. Le roi d'Espagne te-

nait infiniment à Boulogne, belle rade, où une partie de sa flotte, au besoin, eût pu s'abriter.

De là, l'effort persévérant des Guises pour s'emparer de Boulogne en 1587 et 1588. La place était au duc d'Épernon, qui, par des hommes sûrs, la défendit avec acharnement et contre les Guises et contre la faiblesse de son maître qui la leur aurait livrée. Il n'y a pas de fait plus houleux dans toute l'histoire de France. La première fois que les Guises manquèrent de s'en emparer, ils amenèrent, on l'a vu, ils promènèrent

en triomphe le traître qui avait voulu leur livrer la ville.

Je crois que c'était Tune des principales raisons pour lesquelles Philippe II avait pressé les Barricades. Il voulait que nos ports, et surtout Boulogne, se trouvassent ouverts à sa flotte. Le lendemain de l'événement, le 15 ou 16 mai, Aumale, avec la petite armée qu'il avait devant Paris, alla tout droit à Boulogne. On supposait que YArmada allait passer. Une tempête la retarda. Elle ne passa que le 28 juillet entre Boulogne et Plymouth. La noblesse, qui suivait Aumale à ce siège honteux, obéissait à regret, sentant qu'elle se salissait à jamais par une telle trahison. L'affaire traîna. Trois cents hommes de renfort furent mis dans la place.

IJC vent emportait V Armada au Nord. Si Boulogne avait faibli, un seul vaisseau détaché en eût pris possession; l'Espagne s'y serait établie, affermie, et peut-être cette épine fût restée deux siècles au cœur de la France, comme jadis celle de Calais.

Ce fait de Boulogne et un autre que nous dirons furent les causes réelles pour lesquelles le bon sens national se souleva plus tard, redoutable dans son silence. L'audace et l'effronterie des

Guises à se dévoiler ainsi comme agents de Tétran- {;er sans pudeur^ sans ménagement, (inirenl par

entrer au cœur des Français; ils virent qu'ils étaient non-seulement trahis, livrés, mais méprisés.

Tant catholique qu'on fût, on devait être épouvanté au passage de V Armada. Toute violence, tonte tyrannie, y étaient. El la flotte même se composait de victimes. Ces Portugais, condamnés à servir leur impitoyable bourreau, suivaient, en le maudissant, le pavillon de Castille. Douze bâtiments de Venise, saisis contre le droit des gens par leur ami et allié Philippe II, avaient été contraints de se joindre à la grande flotte, de partager ses périls et ses défaites.

Le pape même, qui, à sa manière, combattait aussi pour l'Espagne par sa bulle contre Elisabeth, était-il libre en cette guerre et agissait-il de cœur? Italien et prince, tout autant que pape, s'il désirait la défaite du protestantisme, il redoutait la victoire du tyran de l'Italie. Sixte- Quint, loin de désirer la grandeur de Philippe II, eût souhaité que la France soutînt contre lui les Pays-Bas. Les humbles manifestations de Philippe, qui prétendait faire la guerre pour le saint -si^e et d'avance s'en disait vassal, ne pouvaient tromper le pape. Déjà étouffé par l'Espagne, il savait bien que, si elle venait à écraser l'Angleterre, tout était perdu en Europe. Misé-

nable principicule du désert de Rome, dans quel néant lomberrail-il? et comment écbapperait-il à l'universelle asphyxie?

L'Inquisition espagnole, cette arme terrible, pour qui fontionnait-elle? Instrument de confiscation, détournée à tous les usages de la police civile, appliquée même à la douane, elle donnait une

force étrange, au besoin, cruelle pour le clergé même. Si Philippe II ne l'eût eue, aurait-il osé verser par torrents le sang du clergé portugais, sauf à extorquer du pape son absolution?

Il fallait la furie folié des Jésuites, le génie bizarre, brouillon, demi-visionnaire, qu'ils tenaient de Loyola, pour pousser dans une aventure qui eût mis Rome sous le pied du roi. Ils étaient montés sur la floUe avec force moines, les Capuocini d'Italie et les Dominicains espagnols de Tlnquisition. Le vicaire général du Saint-Office y était en personne. Et, d'autre part, sur la côte de Flandre, le célèbre docteur Allen, le chef de l'école du meurtre, que Philippe II venait de faire faire cardinal légat d'Angleterre, attendait avec les soldais pour passer et travailler avec eux à la rdi* gion.

Les Anglais ont assuré avoir trouvé sur les vaisseaux espagnols des instruments de torture, chevalets, grils, estrapades. Pourquoi pas? On

n'eût pas épargné à l'Angleterre vaincue ce qu'on faisait à Paris même. Ce fut le premier fruit de la journée des Barricades. En mai et juin, il y eut des faits exécrables qu'où ne voyait plus depuis longtemps. Un maître d'école catholique, allant à la messe et communiant, fut jeté à l'eau, comme suspect d'être huguenot. Deux demoiselles Fou* oaud, qui l'étaient et se maintinrent telles avec un courage intrépide, furent condamnées à être étranglées, puis brûlées. On les mena bâillonnées au supplice. Mais ce n'était pas assez. On eut soin de couper les cordes pour qu'elles tombassent vivantes dans le brasier et fassent réellement brûlées vives.

Voilà ce que les Anglais avaient à attendre, ce qui devait les rendre invincibles. Certes, c'était une bonne pensée de Philippe II d'avoir mis cette armée de moines sur le pont de ses vaisseaux, ces jésuites, ces mquisiteurs. Exhibition politique, infiniment propre à séduire l'Angleterre et lui donner l'empressement de recevoir un tel jougi

11 y avait aussi une chose sur cette flotte qui devait lui porter malheur : c'est que ceux qui la maillaient étaient des ennemis de l'Espagne, qu'elle traînait, ou des peuples amortis par elle, tombés au-dessous d'eux-mêmes* Ces nations qui ^ séparément, avaient fait tant de grandes

choses, ces indhidus qui, pris à part, étaient cMcore héroïques, mis ensemble se trouvaient faibles.

La grande puissance nouvelle, la pesante, rininlelligenle royauté des commis, le terrible bureaucrate de l'Ëscorial, cul-de-jatte qui gouvernait la guerre, c'était comme une masse de plomb qui pendait à V Armada et Teropêchait de marcher, qui d'avance rompait les rems, cassait les ailes à la victoire.

Un homme qui vivait immuable dans ce palais de granit, dans un cabinet de dix pieds carrés, n'avait aucune notion du lieu ni du temps. Â dix-sept ans de dislance, dans une guerre sur rO-céan, il copia servilement ce qui avait réussi à Lépanle en 4571 sur la Méditerranée. Et il ne sut pas mieux faire la différence des hommes, croyant encore avoir affaire à la pesanteur des Turcs, ne tenant compte de l'audace des Anglais et Hollandais, dont les rapides corsaires, avant qu'il eût le temps de remuer, lui enlevaient ses n*ivires jusque dans la mer Pacifique. A Lépanle, les hauts vaisseaux, les châteaux flottants de Caslille, avaient canon-

né à leur aise des Turcs qui ne bougeaient pas. Philippe refit ces gros vaisseaux, gigantesques galions, lourdes et massives galéaces, supposant que l'Anglais aurait la bonté de se tenir immobile et d'attendre en re*

pos les coups. Seulement il ne trouva pas ces masses suffisamment lourdes ; il y fit ajouter de bonnes poutres, de bons madriers d'un énorme poids.

Une partie de ces vaisseaux paralytiques étaient remués à bras d'hommes, par des quantités de forçats, comme dans la Méditerranée ; action nulle dans la lame forte et longue de TOcéan. Et dangereuse de plus. En pleine mer, un forçat anglais délivra ses camarades, Turcs, Français, etc. Sur trois vaisseaux portugais s'étendit la révolte, la tuerie. Hideux spectacle de voir ces Portugais ennemis de l'Espagne, contraints par elle et vrais forçats, égorgés par les forçats qu'ils faisaient ramer pour l'Espagne!

Cette exécration Babel de toutes les tyrannies du monde, contenue pourtant encore dans une apparente unité, était montée par un pilote qui devait la faire enfoncer, le génie de TEscorial, du Jesù, de l'Inquisition, — autrement dit, la mort des peuples et de la pensée humaine.

Il semble que, du premier coup, la mer en ait eu horreur. Dès la sortie de Lisbonne, dans les meilleurs jours de l'année (29 mai), le vent devient furieux, il lui brise quelques vaisseaux, surtout lui fait perdre du temps. Elle se refait à la Corogne, mais elle n'entre en Manche que le 28 juillet.

Il y avait une fatalité visible sur cette flotte espagnole, préparée depuis si longtemps. Un célèbre marin de Lépanle est nommé pour la commander; il devient malade, il meurt. Puis c'est le

vieux et illustre Santa-Crux. Philippe II le trouve trop lent, lui adresse un mot amer; il en meurt. Philippe est réduit à prendre pour amiral un haut seigneur, homme de cour, Médina Sidonia, qui n'avait guère de mérite que sa grande docilité. Celui-là, Philippe était sûr qu'il le dirigerait toujours, le tiendrait en laisse. Et, en effet, le pauvre homme obéit, mais ne fit rien.

V Armada, arrivée devant l'île de Wight, jeta l'ancre. Elle croyait vraisemblablement avoir nouvelle du parti catholique. Mais les catholiques anglais avaient perdu, avec Marie, leur centre et leur unité. Ils avaient été rudement éloignés des côtes, mis dans l'intérieur. Il croyaient sentir au cou la hache de la reine d'Ecosse et craignaient une revanche de la Saint-Barthélémy. VArmada n'avait rien à attendre. L'Angleterre lui appiirut , gardée et fermée, silencieuse sous ses blanches dunes , et ne donnant pas un signe.

Cependant elle était en danger réel. Quand les Espagnols passèrent en vue de Plymouth, des cent vaisseaux de la reine cinquante seulement

étaient prêts. Drake fit la sublime imprudence de sortir, voulant que le pavillon anglais se montrât toujours, fort ou faible. Grande tentation pour les Espagnols. Un de leurs vice-amiraux, Martin Recalde, un de ces vieux marins de Biscaye, des hardis pêcheurs de baleine, brûlait de combattre, de passer par-dessus Drake et de harponner Plymbuth.

Il aurait bien pu réussir, débarquer et marcher sur Londres. La flotte avait vingt mille soldats, que les paysans de milice qu'on exerçait à Tilbury n'auraient pas arrêtés une heure. Pendant ce

temps, Y Armada eût écarté les Hollandais, amené les batieaux de Farnèse et réuni les deux arinées.

Mais Philippe II était sur VArmaday pour le salut de TAngle-terre, je veux dire son froid génie, sa lenteur, sa timidité. A cet ardent Biscayen, Médina Sidonia opposa un petit papier, ordre suprême du maître.

Défense expresse de rien faire avant d'avoir été chercher le prince de Parme.

Ce ne fut que le 30 juillet que l'amiral anglais put sortir de Plymouth avec cent petites embarcations qu'on appellerait aujourd'hui des bateaux. Le lendemain, il aperçut les cent cinquante géants qui occupaient l'Océan de leur masse, de l'ombre sinistré de leurs voiles immenses.

11 avait heureusement avec lui une élite d'hom* mes intrépides, de têtes froidement héroïques et sans imagination, qui, dans ces masses si hautes, virent sur-le-champ une chose, c'est qu'elles tireraient trop haut et ne toucheraient jamais; que phis on serait près d'elles, moins on souffrirait de leur feu. Ils résolurent d'attaquer presque à bout portant.

11 y avait là deux hommes extraordinaires, d'abord Drake, qui revenait de faire le tour du monde, qui avait forcé le mystérieux sanctuaire de l'empire des Espagnols, l'océan Pacifique, qui s'était promené invincible à travers leurs flottes, avait forcé leurs villes, terrifié leurs plus lointaines possessions. C'est lui qui trouva l'extrême point sud du monde.

L'autre, Forbisher, simple capitaine, avait percé le Nord jusqu'au Groenland. Le premier, il avait cherché le passage septen-

trional d'Amérique en Asie. Avec ces deux hommes, déjà de réputation immense, l'un du Sud, l'autre du Nord, une force morale prodigieuse était sur la flotte. L'Angleterre allait aussi ferme que si elle eût eu par eux les deux pôles dans In main.

Les petits vaisseaux, volant plutôt qu'ils ne voguaient^ passèrent derrière les Espagnols, leur prirent le dessus du vent^ les canonnières avec

(1588) — Ui -

une audace, une vigueur inatteiidaes, prouvant la supériorité de leur tir, comme de leur navigation.

Le 2 août, nouvelle épreuve. Les Espagnols, qui avaient l'avantage du vent, ne purent le garder; canonnés, ils reculèrent, il est vrai, pour gagner Dunkerque, où ils invitaient le prince de Parme à se rendre sur-le-champ. En attendant, un renfort d'une vingtaine de vaisseaux arrivait à la flotte anglaise avec tous les grands seigneurs qui venaient prendre part à la fête. Action très-vive le 4 août. Les deux flottes se canonnaient à cent cinquante pas. Et, cette fois, ce furent encore les Espagnols qui se retirèrent, suivis de près par les Anglais.

Chaque jour, l'Armada fit de grosses pertes.

Elle n'avait pas l'avantage, donc, ne pouvait débloquer les bateaux du prince de Parme.

N'ayant pas battu les Anglais, elle ne pouvait, derrière eux, aller trouver les Hollandais et les arracher de la côte où ils bloquaient la grande armée. Le prince n'avait de vaisseaux qu'une vingtaine d'hans^tiques. Eût-il pu, l'Armada n'allant pas à lui, lui aller à elle avec si peu de force, hasarder ses trois cents ba-

teaux, ce grand nombre de soldais, en profitant d'une nuit, d'un hiouillard?... C'eût été un acte de témérité insensée qu'un jeune homme déses-

pâdéi ayant sa iortune à faire, eût tenté peutêtre, mai» auquel Farnèse, si sage, âgé d'ailleurs et malade, couvert de gloire, n'eût pu songer. Philif^ H, si extraordinairement pru* dent, lui reprocha, après révénement, de n'avoir pas fait la folie. Il l'eût disgracié s'il l'eût faite.

11 y avait aussi une grande et très-grande difficullé, c'est que les matelots que Farnèse avait pressés et amenés de force s'enfuyaient de tous les côtés. Le brave soldat espagnol, si ferme sur terre, le noble senor soldadOy déclarait avec gravité qu'il ne s'embarquerait pas sans la protection de la flotte.

Même sous cette protection, y avait-il sûreté? Les vaisseaux anglais, si rapides, n'auraient-ils pas, derrière la flotte et dans ses rangs même^ coulé les bateaux? Cela est assez probable. Mais tous n'eussent pas péri, et, si V Armada en eût amené seulement un tiers,, avec les vingt mille soldats qu'elle contenait elle-même, l'invasion aurait eu de terribles chances.

Drake ne leur donna pas le loisir d'en faire l'essai. Dans la nuit du 7 au 8 août» il prit huit mauvais vaisseaux, les remplit de poudre, de toute sorte de ferraille, les poussa dans VAmuiday y mil le feu. I^a terreur, le désordre, furent épou-

vanlables. On se souvenait d'Anvers, où nombre de soldais espagnols avaient été brûlés vifs. Sans attendre de signal, les vaisseaux coupèrent leurs câblesy se séparèrent et s'enfuirent à travers la haute mer.

Le vent les poussait aux côtes de Test. Ralliés à Gravelines, ils virent bientôt fondre sur eux la furieuse petite flotte, qui, de plus belle, les canonna à bout portant. Malgré leur force et la grande épaisseur du bordage, plusieurs vaisseaux furent percés, d'autres démâtés et désagrégés. L'intrépide résistance de leurs capitaines ne servait, de rien.

Le prince de Parme n'arriva que pour les voir emportés par un vent violent du raidi qui les mit bientôt, hors du canal, dans la mer du Nord, et jusque vers le Danemark, vers les côtes de Norvège, où le gros temps empêcha les Anglais de les poursuivre. Cette flotte de vaisseaux épars ne pouvait plus se diriger, ne s'appartenait plus. Us avaient déjà perdu quinze navii*es et cinq mille hommes. Ils tournèrent, chassés ainsi, l'Angleterre et l'Ecosse, couvrant la mer de leurs débris, et ils perdirent encore dix-sept vaisseaux sur les côtes d'Irlande.

En tout, quatre-vingt-un vaisseaux et quatorze mille soldats.

Ce n'était pas une flotte qui avait péri, mais un

monde. Tout le Midi, traîné par Philippe II à cette misérable croisade, se sentit moralement atteint pour toujours.

Cette immense ruine, c'était celle, non de l'Espagne seulement, mais du Portugal, de Naples, de Venise, de Florence, etc. La défaite était commune au monde catholique.

Et, de ces débris, rejaillit comme un éclat à la tête des Guise. Ils en furent atteints, blessés. Si V Armada avait vaincu, qui aurait osé les frapper?

Grand véritablement, immense fut le triomphe d'Elisabeth. Sa position sur toutes les mers devint dès lors offensive. Dans Cadix

même et dans Lisbonne, c'était à Philippe à trembler.

Quand la reine, sur un cheval blanc, se montra en amazone au camp de Tilbury, l'enthousiasme, rémouvement, la tendresse, j'allais dire l'amour, éclatèrent. Ses cinquante-cinq ans disparurent. On la trouva jeune et admirablement belle. Celle fois se réalisa la prétention de la reine, « qu'on ne pouvait soutenir en face le rayonnement de sa beauté. »

Shakspeare fut historien et le fidèle interprète du sentiment national et de la reconnaissance européenne, quand il salua en elle « la belle vestale assise sur le Irône d'Occident. »

(isuaj — 263 —

CHAPITRE XV

le roi, Gttiseet Paris pendant Texpédition de V Armada. Maî-aofit 1588.

Si Ton veut comprendre Tétat de la France mieux qu'on ne Ta fait jusqu'ici, il faut, pendant quatre mois, de mai en août, voir suspendue cette menace épouvantable de l'expédition espagnole et de l'affaire d'Angleterre.

C'est là, on ne peut en douter, ce que le roi, d'une part, et, de Tautre, Henri de Guise, considéraient attentivement et suivaient de l'œil. Cette question supérieure dominait les petites affaires de la Ligue, qui visiblement pouvaient se trouver un matin tranchées d'un coup. La France regardait d'en bas passer cette ter-

rible Armada^ comme un immense oiseau noir qui, s'il emportait l'Angleterre, la frapperait elle-même.

En réalité, c'était la journée des Barricades qui avait coupé le câble qui retenait la grande flotte. Les enfants perdus de la Ligue et le parti espagnol, le furieux et factieux ambassadeur Mendoza, avaient précipité la chose pour le moment où elle était nécessaire à Philippe II. 11 n'avait pas tenu à eux qu'elle n'allât bien plus loin ; le Louvre allait être attaqué, et Guise forcé par les siens de faire le roi prisonnier, extrémité terrible qui eût fait de Guise lui-même le serviteur dépendant, et j'allais dire aussi le prisonnier de l'Espagne. On a vu comme il s'en tira.

Guise connaissait parfaitement l'hypocrisie de Philippe II ; el, comme il avait jadis désavoué le duc d'Albe, il était sûr que Philippe, qui venait de le forcer à agir contre le roi, peu reconnaissant de la chose et la trouvant incomplète, le désavouerait et lui reprocherait d'avoir attenté à la majesté des rois. Aussi Guise s'empessa d'envoyer à Mendoza une justification des Barricades et de la fuile du roi : « 11 est parti avant que nous eussions le loisir de lui témoigner que les me^nces et dangers avaient pu seuls nous éloigner du devoir que nous sommes résolus de lui garder inviolable. » Puis ce fidèle sujet exprime l'espoir que : « Vous ne serez point inutiles spectateurs des entreprises qui se feront contre la

religion y et (pue le roi votre maître 7wus donnera secours si notre prince veut se servir des huguenots, » etc.

Le lendemain de sa vicloire, il demandait du secours. Il ne se sentait pas fort. Maîtrisé par cette foule dont il paraissait le maître, obligé de donner la main^ sa blanche main de prince ila-

lien, à je ne sais quels crasseux^ va-nu-pieds et massacreurs, le vrai rebut de Paris, entouré et espionné de sacripants espagnols, dès le lendemain il fui cxcMé de son rôle de tribun du peuple. Il fallut, pour leur obéir, qu'il fit un prévôt des marchands, qu'il se saisît de la Baslille et des petites places de haute et basse Seine qui assurent les arrivages. Démarches hardies qui le brouillaient de plus en plus avec Henri III au moment où il avait hâte de se rapprocher de lui.

Ce qu'il désirait le plus, c'était de reprendre le roi, d'être maître au nom du roi, connétable ou lieutenant général du royaume, de façon que, si l'Espagnol retombait d'Angleterre en France, il trouvât la besogne faite, Guise assis déjà fortement, pouvant traiter plus librement, chapeau bas, mais l'épée en main.

D'une part^ il demandait le secours espagnol. D'autre part, il faisait près du roi ce qu'il pouvait pour se passer de ce secours.

Voità pourquoi il permit^ ou probablement suscita des manifestations suppliantes, presque repentantes, de la Ligue auprès du roi. Celui-ci, tout seul, à Chartres, attendant en vain et ne voyant point venir ses honunes du tiers parti, vit à leur place arriver les ligueurs, qu'il avait crus irréconciliables, implacables.

La première ambassade, il est vrai, fut une farce où Ion n'eut pas trop distingué si on voulait flatter le roi ou bien se moquer de lui. Henri III avait importé à Paris les pénitents d'Avignon et les flagellants du Midi. Lui-même, aux processions, figurait sous cet habit. On imagina de lui envoyer une bande de pénitents. « Dans ce costume, disaient les Parisiens (de Thon), il faudra bien qu'il nous reçoive. Il ne pourra fermer sa porte. » Ils s'adressèrent au frère d'un homme que le roi avait fort aimé, Heari de Joyeuse,

devenu capucin sous le nom de frère Ange. Pour rendre la chose plus touchante, on en fit un mystère ambulant. Ange faisait le Crucifié. La tête couronnée d'épines, des gouttes de rouge à la face, sous une grosse croix de carton, il paraissait succomber, soupirait à rendre l'âme. Les soldais de la Passion, ayant, en guise de casques, de grasses marmites en tête, portaient des armures rouillées* Ils roulaient les yeux et se démenaient pour

épouvanter la foule. Les saintes femmes, Marle^ Madeleine (deux jeunes capucins déguisés), pleuraient, priaient, se prosternaient. Ange se laissait tomber; à coups de fouet, on le relevait. La moralité parlante était que, le Christ ayant pardonné sa flagellation à Jérusalem, le roi pou* vait bien aussi oublier que Paris lui eût donné les étrivières.

Dans la bande des apôtres, apparemment pour faire Judas, était un des premiers ligueurs, le président de Neuilly. H venait là pour deux choses, voir ce que faisait le roi, le lâter, et par-dessous travailler contre lui la ville de Chartres, y raffermir les ligueurs. Ce bonhomme avait une chose excellente pour ce genre d'affaires, une sensibilité extrême et des larmes à torrents,

Dans un de ces messages au roi , Henri , le voyant « pleurer comme un veau, » ne put s'empêcher de lui dire : « Eh I pauvre sot que vous êtes, pensez-vous que, si vraiment j'avais tenu à vous faire pendre, le pouvoir m'en aurait manqué?... Mais non, j'aime les Parisiens, malgré eux, et quoi qu'ils fassent. Qu'ils témoignent du repentir, je suis tout prêt à pardonner. »

Le chef-d'œuvre» pour Henri de Guise, c'était d'employer pour lui le parlement de Paris,

qui le détestait. Comme il avait sous sa main la vieille machine à trahison, la reine mère, par elle il obtint une démarche du parlement. Le roi reçut la députation à merveille, et sembla plus occupé de s'excuser que d'accuser. Cela encouragea tellement, que les Seize et les nouveaux magistrats entreprirent de faire leur paix. Dans un acte où ils expliquaient les Barricades par la nécessité de sauver la foi catholique, ils proposèrent, au nom de Paris, des seigneurs des villes liguées, une réconciliation. Le roi fut tout miel. 11 répondit qu'il ne songeait qu'à son bon peuple, qu'il avait déjà révoqué trente édits bursaux, qu'il détestait les hérétiques y voulait les exterminer, et que, pour mieux faire cette guerre sainte, il assemblerait le 15 août les États généraux.

C'était en réalité se livrer à ses ennemis, agir comme si les ligueurs eussent été vraiment fanatiques, fort inquiets de l'hérésie. Mais l'affaire était politique ; la Ligue, moitié lorraine, moitié espagnole, ne voulait du roi qu'une chose, lui arracher sa couronne. Par ce traité, il la donnait.

La peur explique sa conduite. Il avait emporté la peur de Paris, cette grande image de la furie du peuple. 11 avait une peur nouvelle, l'apparition de l'Armada, qui, à ce moment,

TOguait à pleines voiles le long de nos côtes. Il avait peur de son gardien, d'Épernon, tellement haï\ tellement compromettant, et hâte de s'en débarrasser. Il avait peur de son ami naturel et de son meilleur allié, le roi de Navarre, qu'il eût volontiers appelé, et qu'il faisait mine d'avoir en horreur. Enfin il arrait son conseil, son cabéne* pleine de traîtres, fout au mcôns d'hommes équivoques, qui, pks qu'à mcétié, étaient pour les Guises. Le chancelier Cheverny, créature de la reine mère, avait ew l'insigne honneur de marier une de ses p»entes au frère du duc de Guise.

Le secrétaire Villeroy, ennemi de d'Épernon, qui Rappelait le petit Cœh qmn et voulait le bâtonner, était de cœur avec la Ligue. La reine mère, qui était à Paris avec Guise, écrivait au rpi des lettres trempées de larmes maternelles, le suppliant d'avoir pitié de liiri-Même, de ne pas se* perdre.

On ïm fit faire de très-fausse démarches, par exemple, d'envoyer trois fois so® médecin à Paiis, pois Villeroy même. Plus il se moïlfak facile, et pluifs on devint exigeant.

On obtint aussi de lui qu'il se défit de son* dogue, du seul des si«ns qui pouvait mordre, je parle de d'Épernoo. Le roi lui dit qu'il fallait céder au lemfps, se retirer dans son gou* vernerMiflité de Provence. Telle était sa docilité

pour la Ligne, qu'il voulait que d'Eperion rendît tout ce qu'il conservait au roi : Mef^, la grande position contre les Guises; Angoulême, la communication avec le roi de Navarre; la Normandie et Bmilogne, c'est-à-dire la côte, îc port, dont avait besoin ï Armada.

D'Épernon fut plus royaliste que le roi : il refusa Boulogne, Metz et Angoulême. Et tel était ratïaissement dtï roi, qu'on obtint de ïui un ordre ambigu de fermer à d'Épernon cette dernière place, ou de l'arrêter s'ïl y était. Dépêche par Yilleroy avec empressement, cet ordre fut si bien reçu des ligueurs de Fendtoit, que d'Épernon faillit périr. Il n'échappa que par un miracle de courage et de présence d^esprit, enfin par l'approche d'un secours du roi de Navarre.

Henifi lïl céda, livrait tout, lorsque Paris, qu'on croyait tellement contre lui, tellement ligueur,, faillit échapper à la Ligue. Le Tiers parti, le parlement qui en était la tête naturelk, s'était laissé

enlever la prévôté, la magistrature municipale. Mais, quand, du 1^{er} au 4 juillet, les nouveaux prévôts et échevins procédèrent à l'épuration de la garde bourgeoise, firent déposer, comme hérétiques, tous les gens de robe, il y eut de grands murmures et résistance positive*

Le 5 juillet, le conseiller Legrand, capitaine de son quartier, ayant été déposé, sa compagnie refusa de marcher sous le nouveau capitaine.

Le poste (c'était la porte Saint-Germain) resta fermé, faute de garde. Un mouvement pouvait avoir lieu si le parlement eût été hardi. La bourgeoisie de Paris avait généralement les armes, et, en majorité immense, elle détestait ce monstre de la Ligue, chimère bizarre, mêlée de tant de choses, mais dans lequel, après tout, une était beaucoup trop claire, l'alliance du clergé et de l'Espagne, l'or, l'intrigue et la menace, l'insolence de l'étranger.

Les présidents du parlement, mis en demeure de prendre initiative dans un moment si critique, se montrèrent d'abord fort timides. Ils parurent condamner la résistance. Ils déclarèrent que, l'affaire semblant tendre à sédition, on en référerait à la reine mère et aux princes pour avoir règlement. » Aux princes, c'était dire aux Guises.

Mais, quelle que fût la faiblesse, le tremblement visible de ces magistrats. Guise n'en abusa pas. Il se montra lui-même excessivement prudent. Il fit venir le conseiller capitaine, le pria de ne pas se mettre en danger, de donner sa démission. « J'en endure bien aussi, dit-il. Faites comme moi. Quand la colère de ces Parisiens

sera un peu plus rassise, je donnerai bon ordre à loul; et alors vous serez content, vous et tons les gens de bien qui vous ressemblent. »

La démission n'arrêta rien. L'indignation publique ne se cachait plus. On avait ôlé Tépée à des magistrats, à des hommes connus, posés dans l'estime publique, et on l'avait confiée à des banqueroutiers, à des gens sans profession connue. Cette disposition des esprits enhardit le parlement. « Le premier président, dit Lestoile, parla longuement, librement et hautement, pour maintenir les vieux capitaines, casser les nouveaux. Plusieurs conseillers appuyèrent. Le cardinal de Bourbon parla contre, mais fort peu. Alors le duc de Guise, avec beaucoup de soumission et de révérence, supplia la cour de donner encore cela au temps et au public. » Le public était là en effet, le public des Espagnols, hurlant tout autour et près d'assommer le parlement. Celui-ci se montra touché d'une prière si respectueuse et si bien appuyée du peuple, dont la voix est celle de Dieu.

Le même peuple y pour faire marcher droit le parlement et l'empêcher de broncher, vint en masse le sommer de brûler un protestant depuis longtemps prisonnier; autrement les bons catholiques se chargeaient de le faire eux-mêmes. Tout cela désavoué par la nouvelle administra-

tion de Paris. Mais la volonté était claire. Il fallut faire quelque chose pour complaire à ce bon peuple. On avisa que, d'ancienne date, on avait condamné à Angers un certain Guitel. Il jurait qu'il n'était ni protestant ni chrétien, d'aucun culte. Il n'en fut pas moins à la Grève exécuté comme huguenot.

Donc, tout allait à merveille. La religion était satisfaite^ le peuple vainqueur, tous d'accord. Il ne restait qu'à s'embrasser. Le 10 juillet, le roi signa ce qu'il appela son acte d'Z/mo^i.

Chose plaisante et qui fit rire : il interdisait la Ugif^j mais prescrivait Y Union.

Il garantissait l'union que ses sujets faisaient entre eux pour se défendre contre lui.

Les ligueurs y renonçaient aux alliances étrangères. Promesse menteuse s'il en fut.

Le roi, de dix manières diverses, promettait la même chose, de poursuivre à mort T hérésie, d'exclure de sa succession tout prince hérétique.

Un article important était ajouté aux anciens traités. Nul désormais ne devait obtenir le moindre emploi que sur une attestation de son évê- , que ou de son curé. Article énorme qui, en réalité, mettait toutes les places aux mains du clergé, et de plus l'autorisait à se constituer partout comme une police, pour connaître les bons sujets et écarter les suspects.

Dans ks articles secrets, il pionobcitait de soumettre le royaume au pape, selon les règlements du concile de Trente, de livrer des places aux ligueurs^ non-seulement Orléans, Bourges, mais Monreuil, mais leCrottoy, tout près de Boulogne, mais Boulogne même^ c'esfrà-dire les ports de nos côtes que demandait l'Espagnol.

Boulogne^ que le duc d'Aumale n'a\ait pas pu arracher au lieutenant de d'Ëpernon, Boulogne, que le roi avait en vain prié

d'Épernon de lui remettre, était livré cette fois, pris d'un trait de plume,

A ces articles terribles ajoutez les dons, non écrits, que Ton extorqua :

Mayenne, frère de Guise, aura Tune des deux armées contre les hérétiques.

]n frère de Guise aura le Lyonnais, — autrement dit, donnera la main à la Savoie, cl pourra lui ouvrir la France.

Un autre frère, le cardinal de Guise, sera légat d'Avignon; le roi l'obtiendra du pape.

L'intime confident de Guise, Menneville, que plusieurs croyaient la tête même de la Ligue, entrera au conseil du roi avec l'archevêque de Lyon.

Le cardinal de Bourbon est déclaré le plus proche parent du roi. Exclusion implicite du roi de Navarre.

Guise lui-même aura le commandement général des armées, avec la justice et police militaires, comme les avait le connétable.

Le roi n'avait plus rien à donner en ce monde. Il ne lui restait guère que son corps et sa personne. On voulait qu'il la livrât, qu'il allât montrer dans Paris sa face souffletée et se prêter aux Hasardes. C'est ce que vint lui demander la reine mère le 1^{er} août, en lui présentant le cardinal de Bourbon et le duc de Guise. Le roi les embrassa tendrement en souriant, mais refusa leur requête.

Alors la bonne Catherine se mit à verser des larmes (ce qui lui arrivait souvent, car elle était fort sensible) : « Comment, mon fils ! que dirat-on de moi? et quel compte pensez-vous qu'on en

fasse? Serait-il bien possible que vous eussiez changé tout d'un coup votre naturel si enclin à pardonner?»

Mais lui, quand il la vit pleurer, cela le fit rire : « C'est vrai, madame, mais qu'y faire? C'est ce méchant d'Épernon qui m'a tout changé et gâté mon naturel. »

Cette gambade disait assez à la vieille qu'il n'était pas dupe. Il avait eu de fréquentes occasions d'expérimenter combien (même pour lui) elle était fausse, perfide et malfaisante. En 4587, au départ des Allemands, elle avait dit, avec la

Ligue, que son fils eût pu les détruire et qu'il ne Tavait pas voulu. Aux Barricades, elle lui avait donné le conseil singulier d'aller trouver les ligueurs, c'est-à-dire de se livrer. Et,^ ici, soufflée par Guise, elle lui conseillait encore de se jeter dans le guêpier.

Il la connaissait dès lors. Il l'eût haïe s'il eût eu la force de haïr personne. Mais il la méprisait à fond, n'ayant vu personne en ce monde de plus méprisable ni de plus semblable à lui.

CHAPITRE XVI

La Ligue aux États de Blois. (Août-décembre 1588.

L'article on la Ligue renonçait aux alliances étrangères, quoiqu'il ne fût pas sérieux, parut à Philippe II une trahison de Guise, une violation du traité fait avec lui en avril. Le 26 juillet, ab iratOj il écrivit à Henri III qu'il lui donnerait du secours.

Guise avait voulu s'expliquer, se justifier auprès de TAragonais Moreo, l'agent qui avait traité avec lui. Moreo ne voulut pas Tentendre. Alors il écrivit directement à Philippe II (24 juillet) une lettre humble où il lui disait que tout s'était fait pour l'honneur de Dieu. Philippe ne daigna répondre.

: C'était le moment critique de YAmiada. L'am-

— 267 — (ma)

bassadeur Meudoça croyait feriuemeol qu'elle avait vaincu; il avait fait irpprimer toute la victoire à Paris, était parti pour Chartres eu poste, ^, avant tout, avait été à la cathédrale remercier la Vierge Marie, De là, en allant à l'évêché, où l(^eait le roi, il disait aux geutilsbommes avec une emphase espagnole : « Victoria ! Victoria ! » Il entra ainsi et montra au roi une lettre qui lui arrivait de Dieppe. Mais le roi lui montra une autre lettre qui disait que les Anglais avaient canonné VARinaday coulé douze vaisseaux et tué cinq mille hommes; qu'il n'y avait plus à songer à débarquer en Angleterre.

Mendoça ayant de la peine à digérer la nouvelle, le roi lui montra eu sus deux ou trois cents forçats turcs d'un vaisseau castillan échoué à Calais qu'on venait de lui envoyer. Mendoça veut qu'on les lui livre. Le roi répond doucement qu'il faudra en délibérer. L'Espagnol, fort irrité, va trouver Guise, qui l'appuie. Ces pauvres diables se trouvèrent placés en haie sur les degrés oii le roi devait passer pour aller à la messe. Ils se jettent à genoux, et crient tant qu'ils peuvent : a Misericordia! » Le roi les regarde et passe. Au conseil, on décida que ce n'étaient pas des {Ispagnols, mais des prisonniers, des esclaves; qu'en France on ne connaît pas d'esclaves, qu'en louchant la France

on est libre; donc, qu'on les rendrait au sultan, allié du roij et qu'au départ chacun d'eux recevrait un écu en poche.

Ce conseil fut comme un tournoi préalable avant la bataille, où l'on connut bien les ligueurs. Le duc de Nevers et Biron emportèrent cette décision.

Les effets de la grande déroute furent sensibles à l'instant même. Mendoza revint à Guise, lui promit secours. Guise en remercie Philippe II le 5 septembre, dans une lettre où il épuise toute la langue française pour l'assurer de son dévouement. Philippe, dès le 22 août, probablement du jour même où il apprit le désastre, avait écrit à Mendoza que Guise pouvait se justifier de l'Union en rompant avec le roi. Si l'Armada était battue, Farnèse était là tout entier, avec ses trente mille Espagnols, qui pouvait mettre un poids énorme dans les affaires de France.

Le premier service que Guise rendit à Philippe II, ce fut d'attacher à la Ligue un certain Balagny, que la reine mère avait placé à Cambrai pour lui garder cette place, prise autrefois par son fils Alençon. Entre les mains d'un ligueur, Cambrai ne pouvait manquer de revenir bientôt à l'Espagne.

Sur la même frontière du Nord, le roi avait

donné au duc de Nevers la Picardie, que réclamait de longue date le duc d'Aumale. M. de Nevers passant par Paris, le prévôt des marchands et les Seize vinrent à son hôtel, et, au nom de la ville, au nom de la Ligue, lui défendirent d'y songer-

Quoiqu'il fût stipulé dans le traité qu'on rendrait la Bastille au roi, on se moqua de cet article. On maintint dans la forteresse

l'un des chefs, le fameux procureur et escrimeur Leclerc, le plus violent des Seize.

Ce qui ne fut pas moins sensible au roi et lui démontra son néant, ce fut la défense que la Ligue fit au parlement de vérifier les lettres royales données au comte de Soissons, fils du prince de Condé, pour le laver d'avoir porté les armes avec les hérétiques. Le peuple s'y opposa, disant qu'un tel péché exigeait que le comte allât à Rome. Guise tenait extrêmement à ce qu'il ne fût pas réhabilité et restât incapable de succéder à la couronne, comme finisseur d'hérésie.

De plus. Guise aurait voulu que son fils épousât la nièce du pape. Et le roi la demandait pour le comte de Soissons.

Sur toute et chacune chose, Guise se trouvait ainsi en face du roi. Il paraissait déterminé à le pousser à l'extrême. Le mouvement, comprimé,

mais très-significatif de Paris contre la Ligue, Tobligeait d'achever le roi, dût-il lui-même tomber sous l'influence espagnole. Sans doute aussi il l'aurait craint moins depuis cette grande catastrophe de l'Armada. Philippe restait puissant et redoutable mais ce n'était plus ce Dieu, ce Jupiter, ou ce Pluton, ce terrible Démon du Midi, qui semblait tenir ou fermer à son choix l'écueil des tempêtes.

L'élection des États fut travaillée par toute la France avec une furie extraordinaire. Le mot d'ordre était donné. On ne voulut pas de ligueur modéré, mais seulement les emportés, les casse-cous de la faction. Le Tiers parti, épouvanté, ne savait que dire. Aux Chartres même, sous les yeux du roi, un seigneur, l'homme de la Ligue, effrayait les royalistes des plus terribles menaces. L'épée

ne tenait à rien; et, derrière Tépée, c'était le bâton de la populace soldée par les prêtres; et, derrière la populace, c'était l'Espagnol, ley trente mille hommes de Farnèse, prêts à renouveler en France, dans chaque ville, le sac d'Anvers.

Pas un des élus n'était homme connu, sauf quelques-uns dans la noblesse. C'étaient généralement la Basse bourgeoisie, inepte et envieuse du voisin, laquelle, flattée par les seigneurs, eût fait crimes pour eux.

Qu'étaient, que voulaient ces Etats qui venaient, disaient-ils, au secours de la religion catholique? Pouvaient-ils se tromper eux-mêmes? Mais le roi venait justement de leur ôter tout prétexte. Il envoyait deux armées contre l'hérésie, Tune sous le frère même de Guise, l'autre sous le duc de Nevers. Guise et Nevers, c'était également la Saint-Barthélemy.

S'il y avait dans les députés quelques hommes de bonne foi, il faut croire que la passion les rendait à moitié fous. Le programme qu'on leur apporta de la part des Seize ne porte pas le cachet de l'huissier, du procureur, des Leclerc et des Marteaux. Il rappelle bien plutôt l'hypocrisie avec laquelle nous avons vu l'Espagne attester à Trente, à Rome et partout, la liberté qu'elle écrasait; il rappelle le courage du clergé, lorsque, prié d'aider l'Etat (mai 1561), il refusa héroïquement en nom de la liberté.

Ce programme, rédigé certainement par les Jésuites sur la table de Mendoza, propose à la France d'imiter les nobles libertés castillanes, les assemblées des Cortès (blessées à mort par Charles-Quint, et poursuivies au moment même par Philippe II en Aragon).

Voyez l'Angleterre, disait-on, voyez la Poigogne : les États y gouvernent tout.

Sublimes docteurs du mensonge! Combien leur cachet est reconnaissable ! El qui jamais put espérer d'en approcher dans le faux? Ces libres États, sortis de la nationalité et défenses de la patrie, ils les attestaient ici pour espagnoliser la France et pour étrangler la patrie.

Revenons. L'assemblée se caractérisa en nommant président du clergé le cardinal de Guise, un furieux ; président du Tiers État l'un des Seize, la Chapelle- Marteau, Torganisateur du comité de la Ligue, que la révolte avait fait prévôt des marchands. Enfin la noblesse fut présidée par l'homme des Barricades, le jeune Brissac, ennemi personnel d'Henri m.

Avant même d'exister, je veux dire d'être constitué, le Tiers dit toute sa pensée : suppfier l'impôt, désarmer le roi.

Tout impôt établi depuis 1576, supprimé. Et cependant, la valeur de l'argent ayant infiniment changé, il avait bien fallu que l'impôt montât avec tout le reste.

La seconde pensée des États fut de censurer la tolérance du roi. Le jeune Brissac le tint sur la sellette et le chapitra, comme un maître d'école flagella l'enfant de paroles avant de lui donner le fouet. Plusieurs mots sentaient le

sang, ce Longue patience méprisée est cause de rigueur sans pitié. ^^

J'ai besoin de rappeler que ces violentes plaintes sur la tolérance du roi s'adressent au pénitent des Jésuites, au confrère des flagellants, à l'homme qui conseilla la Saint-Barthélemy!

Du reste, pourquoi un roi? Il suffit de Tambassadeur d'Espagne pour gouverner la république française. La situation rappelle et rappellera de plus en plus la misérable Pologne de la fin du siècle dernier, lorsque l'ambassadeur russe, le sauvage Repnin, régnait sur le roi avec un mélange bizarre de violence et de ruse, d'hypocrisie et de fureur.

L'ancienne Rome avait dix tribuns du peuple ; la France va en avoir mille, sous le nom de syndics. Des syndics de bailliages à ceux de provinces, et de ceux-ci au syndic général qui suivra le roi et le gardera à vue, tout se tient, tout se lie. La tête du système est le protecteur étranger.

On refusait Pimpôt, on exigeait la guerre, on forçait le roi à la commencer en disant cette parole (contre le roi de Navarre) : « Jamais roi, ayant été hérétique ^ ne vous gouvernera. »

ce Et pourtant, disait Henri III, quand il ne s'agirait que d'une succession de cent écus, en-

core serait-il juste de s'expliquer avec lui, de savoir ce qu'il pense, s'il ne veut pas se convertir! »

II faisait venir les députés, s'humiliait, leur parlait avec respect ^ componction : a Je le sais, messieurs, peccavi^ j'ai offensé Dieu, je m'amenderai, je réduirai ma maison au petit pied. S'il y avait deux chapons, il n'y en aura plus qu'un. Mais comment voulez-vous que je revienne aux tailles de ce temps-là? Comment voulez -vous que je vive? Refuser l'argent, c'est me perdre, vous perdre, et l'État avec nous. »

Les soufflets tombaient comme grêle. L'un disait, comme celle vieille de l'antiquité à Trajan : « Alors, ne soyez donc point roi. »

L'autre : c(Ses paroles ne sont que vent. » Le roi faisait la sourde oreille.

Il était pris par la famine. Ses gardes n'étaient plus payés. Ses quarante-cinq gentilshommes allaient chercher condition. Cour solitaire, froide cuisine, visages allongés. Dans cette extrémité, il s'adressa à Guise lui-même, le pria de prier pour lui. Guise en effet intercédait, mendia pour le roi. Mais les ligueurs étaient incorruptibles ; ils refusaient sèchement. Guise riait. Un autre disait : a La marmite du roi est renversée, messieurs; allons, faites -la donc bouillir* x»

Il n'y avait eu rien de pareil depuis Chilpéric. Le négociateur Schomberg, ami de Guise, homme de grande expérience, lui dit qu'il risquait gros de pousser un homme à ce point-là; qu'il n'y a bête si lâche qui, tellement mordue, ne se retourne sur la meute. Guise allait son chemin. 11 croyait, tous croyaient, que le roi, n'étant plus un homme ni un mâle, pleurerait, projetterait, mais n'aurait jamais la résolution, la pointe, le tranchant. L'ambassadeur de Savoie écrivait : « Le duc sera toujours à temps pour le prévenir. » Le Vénitien Morosini, légat du pape et ami d'Henri III, en écrivait autant à Rome.

Guise tenait le roi de très-près, logeant dans le château; et, comme grand maître, il en avait les clefs. Son intimité intime, les moindres détails de sa vie, toutes les petites misères qu'on cache. Guise les savait heure par heure. Gomment? Parce qu'il avait la vieille mère et était étroitement ligué avec elle. Elle était logée sous le roi, à même de se faire tout dire, d'entendre même ses démarches et le bruit de ses pas. Elle lui en voulait beaucoup[> en ce moment pour la seule chose sage qu'il eût faite en sa vie.

Avant l'ouverture des États, il avait renvoyé tout son conseil, tous les hommes de sa mère, spécialement ses deux âmes dam«

nées, le petit coquin Villeroy, el le très-douleur Cheverny, qui avait une parente mariée chez les Guises. A la place, il fit venir des inconnus, l'avocat Montholon, Ruzé, jadis son homme d'affaires^ et un certain Révol, que d'Épernon lui avait désigné comme un homme sûr.

Ces bravés gens étaient trop subalternes, trop peu fins, pour flairer les choses. Dès lors, il était comme seul.

Il arrive aux mourants d'avoir des moments très-lucides ; il avait compris, un peu tard, que sa vraie plaie était sa mère, et que c'était d'elle surtout qu'il fallait se cacher. Il s'enfermait pour ouvrir les dépêches. Elle ne savait rien, ne pouvait plus rien dire aux Guises, n'était plus importante. Elle en était malade. D'autant plus entrain-elle dans le complot général pour réprimer la révolte du roi. Elle voulait ressaisir le conseil, y remettre ses hommes, et, par eux, continuer son rôle de négociatrice éternelle el d'entremetteuse.

Pris ainsi de partout, n'ayant plus même son logis, comme un lièvre entre deux sillons, le roi devint très-clairvoyant et plein de stratégie. La peur fut pour lui un sixième sens. Il avait l'oreille dressée, était attentif à trois choses :

I"" Â Rome. Il caressa le vieux Sixte par un

grand mariage d'un prince du sang pour sa nièce, et il en tira un bon légat, partial pour lui. C'était le Vénitien Morosini. Henri III adorait Venise et en était aimé. Un tel légat pouvait le servir fort s'il en venait à tuer Guise.

2" Le plus beau eût été de le faire tuer par les siens. Le roi ne fut pas loin de croire qu'il aurait celle joie. Pour une affaire de femme, Guise et son frère Mayenne tirèrent Tépée; ils étaient sur le terrain quand Mayenne jeta la sienne. Telle était cette race lorraine, que tous étaient envieux de tous. Les frères de Guise et ses cousins le jalouaient à mort, le dénonçaient au roi, ne cessaient de lui dire que Guise lui jouerait un mauvais tour.

5* Le roi n'était pas sûr que le pape le soutiendrait contre Guise et l'Espagne. Aussi, en regardant de ce côté à droite, il regardait à gauche vers le roi de Navarre et l'Angleterre. L'affaire de l'Armada prouvait que l'Angleterre pouvait faire la balance. Quelqu'un venant lui dire qu'un homme du roi de Navarre (c'était Sully) était dans Blois, vite il le fit venir, mais bien secrètement. 11 lui dit qu'il ne demandait pas mieux que de donner la main à son maître. Mais comment? Il était captif. Guise vivant, il ne pouvait rien.

Une lueur d'espoir vint. Le duc de Savoie

(If»«8) — 278 —

s'était emparé du marquisat de Saluées, du peu que nous avions encore en Italie^ et cela par un frère de Guise (frère de mère), devenu général de Savoie.

La France, au bout d'un siècle, enfin chassée de ritaliel bravée par un si petit prince!

Cruelle injure! Pour qu'on la sente mieux, le Savoyard en frappe une médaille, le centaure (franco*italien) qid, du piedj foule la couronne de France.

Gela fut amèrement senti. Ce singulier pays de France, qui parfois ne sent rien, puis est sensible tout à coup, avait tait peu d'attention à la conduite des ligueurs à Boulogne, à Calais, au Havre, dans le moment si grave du passage de l'Ârmada. Nos ports ouverts à l'Espagnol, c'était bien autre chose que cette petite et lointaine affaire de Saluées, question surtout de vanité. Celle de la noblesse s'éveilla, s'indigna; elle en voulut à Guise, qu'elle croyait auteur de la chose.

Loin de là, l'affaire de Saluées, brusquée sans Son avis, le contrariait réellement. 11 n'y trouva remède, sinon de dire que c'était le roi qui avait tout fait, qui conspirait contre lui-même, livrait ses places. Mais lui, Guise, allait les reprendre c< aussitôt que l'hérésie serait extirpée en France. » A quoi le Savoyard fit une étrange

réponse, et qui étonna tout le monde : « Qu'il était prêt de mettre tout dans les mains du frère de M. de Guise. »

Mot terrible qui porta un grand coup à sa popularité et le montra tout Espagnol. Mot précieux pour Henri III. Il crut que son homme était mûr, et qu'on pouvait le tuer.

CHAPITRE XVII

Mort d'Henri de Guise. Décembre 1588.

Le 50 novembre, sur les quatre heures du soir, un fait singulier arriva. Les pages et domestiques, bruyants, malfaisants, ferrailleurs, qui attendaient leurs maîtres dans les cours, passaient leur temps à se battre. Mais, ce jourlà, ce fut une bataille en règle;

